



HAL
open science

Être une personne dans le langage. Du sujet déictique à la répétition figurale

Emmanuelle Prak-Derrington

► **To cite this version:**

Emmanuelle Prak-Derrington. Être une personne dans le langage. Du sujet déictique à la répétition figurale. Linguistique. ENS de Lyon, 2019. tel-02506556

HAL Id: tel-02506556

<https://shs.hal.science/tel-02506556v1>

Submitted on 12 Mar 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

École Normale Supérieure de Lyon
École Doctorale 3LA- Université de Lyon

Volume 2

MÉMOIRE DE SYNTHÈSE

**ÊTRE UNE PERSONNE
DANS LE LANGAGE**

Du sujet déictique à la répétition figurale

Dossier présenté en vue de
l'Habilitation à Diriger des Recherches par
EMMANUELLE PRAK-DERRINGTON
Maîtresse de Conférences, ENS de Lyon

Garant : Alain RABATEL, Professeur, Université Claude Bernard-Lyon I

Soutenu à l'ENS de Lyon le 20 septembre 2019 devant le jury composé de :
Jean-Michel ADAM, Professeur Honoraire, Université de Lausanne, rapporteur
Marc BONHOMME, Professeur Émérite, Université de Berne, rapporteur
Philippe MONNERET, Professeur, Sorbonne-Université-Paris IV
Odile SCHNEIDER-MIZONY, Professeure, Université de Strasbourg, rapporteure
Marcel VUILLAUME, Professeur Émérite, Université de Nice-Sophia Antipolis
Esme WINTER-FROEMEL, Professeure, Université Julius-Maximilian, Würzburg

Remerciements

Je tiens à remercier Alain Rabatel d'avoir accepté d'être mon garant. Sous sa relecture critique (je ne connais pas de relecteur plus exigeant !), j'ai dû apprendre à préciser, pousser plus loin, et surtout, à tempérer certains de mes arguments. La mesure n'est pas la plus grande de mes vertus, je lui sais infiniment gré de m'avoir appris à être plus pondérée, et pour tout le temps, la disponibilité et les entretiens qu'il m'a accordés sans compter pendant la préparation de ce dossier de HDR.

Je remercie également les Professeurs et Professeures Jean-Michel Adam, Marc Bonhomme, Philippe Monneret, Odile Schneider-Mizony, Marcel Vuillaume et Esme Winter-Froemmel pour avoir accepté de faire partie de mon jury. Je me réjouis de pouvoir bénéficier de leur avis et de leur expérience.

Je remercie Seb, Kem et Jean-Marie de la reprographie, sur l'efficacité et la rapidité desquels on peut toujours compter, même en cas d'envoi tardif, je remercie Coralie de la PAO pour la conception des pages de titres dans le recueil d'articles, je remercie Daniel Valéro, qui rend la vie plus douce à tous les chercheurs et chercheuses d'ICAR, en résolvant pour eux les problèmes liés à la technique et les ordinateurs.

Je remercie Dominique Dias pour m'avoir aidée à établir la bibliographie du volume 1, et Marie-Laure Durand pour avoir relu tous les chapitres de l'inédit. Il est bon d'avoir des collègues sur qui l'on peut compter et qui deviennent nos amis – la convivialité et l'estime sont les principes mêmes de notre séminaire Sélia, et la collaboration avec Marie-Laure, au sein de notre petite équipe, m'a permis d'associer travail et amitié de manière lumineuse.

Toute ma gratitude et ma reconnaissance vont à Marie-Hélène Pérennec. Depuis les premières années de ma recherche, ma *Doktormutter* m'accompagne, pas seulement par la relecture. Son soutien indéfectible m'a redonné courage lorsque j'ai été tentée de baisser les bras.

Je remercie enfin celui sans qui rien ne serait possible, celui qui il y a plus de trois décennies m'a donné la main, et avec qui j'ai traversé les joies, et les épreuves, Ed, mon mari.

Merci à toi Ed, et à notre chemin.

Table des matières

REMERCIEMENTS	5
LIMINAIRE	11
I ANCRAGES PERSONNELS ET ÉPISTÉMOLOGIQUES	15
1. ANCRAGES DISCIPLINAIRES	17
1.1 DE <i>EGO</i> ET <i>ALTER EGO</i> AUX ETUDES GERMANIQUES ET SCIENCES DU LANGAGE.....	17
1.2 LINGUISTIQUE ET LITTÉRATURE.....	19
2. ANCRAGES THEORIQUES	20
2.1 LINGUISTIQUE TEXTUELLE ET LINGUISTIQUE ENONCIATIVE	20
2.2 DES MARQUEURS PRIMITIFS	24
2.3 LA FIDELITE AUX « MAITRES » DE LA LINGUISTIQUE GENERALE.....	26
2.4 LANGUE ELABOREE VS LANGUE SPONTANEE.....	28
3. ANCRAGES EPISTEMIQUES	30
3.1 UNE APPROCHE QUALITATIVE EN MARGE DES LINGUISTIQUES DES CORPUS	30
3.2 APPROCHE INSTRUMENTEE VS APPROCHE HUMAINE	33
3.3 PENSER LA COMPLEXITE	36
3.3.1 <i>Gradualité et dualités oppositives</i>	36
3.3.2 <i>De la simplicité</i>	42
II LA PERSONNE DANS LE DISCOURS LITTÉRAIRE	45
II, 1 LA PERSONNE À LA CROISÉE DES SCIENCES HUMAINES	47
1 PERSONNE, SUJET, SUBJECTIVITE	48
1.1 BENVENISTE ET LA CORRELATION DE SUBJECTIVITE.....	48
1.2 LA MINORATION DE LA CATEGORIE DE LA PERSONNE	49
2. DE BALLY A L'ANALYSE DE DISCOURS ENONCIATIVE	50
2.1 <i>Approches centrifuges vs approche centripète de l'énonciation</i>	50
2.2 <i>L'énonciation, entre appropriation et modalisation</i>	52
2.3 <i>Personne et corps</i>	53
3. PERSONNES ET DIALOGUES : POUR UNE ETHIQUE DES ECHANGES HUMAINS	53
DIALOGUES	57

II, 2 DIALOGUES ENTRE L'AUTEUR ET LE LECTEUR	59
JE E(S)T SES AUTRES	59
1. DIALOGUES <i>IN ABSENTIA</i> ET DISCOURS LITTERAIRE.....	59
1. 1 DIALOGISME ET DIALOGUE.....	59
1. 2. LA TRIPLE ENONCIATION NARRATIVE.....	61
1.2.1 <i>Dualité constitutive de l'auteur et du lecteur.....</i>	<i>61</i>
1. 2.2 <i>Le niveau des personnages</i>	<i>62</i>
2. LE STATUT PARTICULIER DU JE EN FICTION.....	64
2.1 MA THESE SUR <i>LES JEUX DU JE AVEC LE TEMPS.....</i>	<i>64</i>
2.2 THEORIES COMMUNICATIONNELLES ET NON-COMMUNICATIONNELLES.....	65
2.3 DE LA COMMUNICATION A L'IMMERSION OU LA METAMORPHOSE	67
3. LA TEMPORALITE BIPLANAIRE DES RECITS DE FICTION	71
3.1 LA <i>GRAMMAIRE TEMPORELLE DES RECITS</i> DE M. VUILLAUME.....	71
3.2 EMBRAYAGE ET EMBRAYEURS.....	74
4. QUELLES PLACES POUR LE LECTEUR DANS LE RECIT DE FICTION ?.....	75
4.1 DEUX GRANDES MODALITES D'IMMERSION NARRATIVE	75
4.2 LE PARADOXE DU LECTEUR DANS « LE » MONOLOGUE INTERIEUR. L'EXEMPLE DE <i>FRÄULEIN ELSE</i> ET <i>LEUTNANT GUSTL</i>	78
4.2.1 <i>Une forme parmi d'autres ?.....</i>	<i>78</i>
4.2.2 <i>Le lecteur complice du MI : l'exemple des nouvelles de Schnitzler</i>	<i>80</i>
5. CONCLUSION.....	82
II, 3 DIALOGUES DE PERSONNAGES PAROLE ALTERNÉE, PAROLE INCARNÉE.....	85
1. LE DIALOGUE FICTIONNEL, PARENT PAUVRE DE L'ANALYSE DES RECITS.....	85
1.1 LE DISCOURS DIRECT, UNE FORME FAUSSEMENT SIMPLE	85
1.2. LA DUALITE DU DD : RENDRE COMPTE DES HETEROGENEITES	87
2. LE DD DECLINE LES HETEROGENEITES	88
2.1 HETEROGENEITE SEMIOTIQUE : LE DIRE DES MOTS ET LE FAIRE DES GESTES.....	88
2.2 HETEROGENEITE LOCUTIVE : PREMIER PLAN DU CITE ET ARRIERE-PLAN DU CITANT	90
2.2.1 <i>Hiérarchiser les personnages</i>	<i>90</i>
2.2.2 <i>Briser le quatrième mur</i>	<i>90</i>
3. PAROLE ALTERNEE, OBJECTIVATION ET VERITE.....	93
3.1 LE MODE DU SUBJONCTIF EN ALLEMAND.....	94
3.2 CITER, REPETER : LA VERACITE DU DD	95
3.2.1 <i>Dit et répété, posé et présumé.....</i>	<i>95</i>
3.2.2 <i>Dire et montrer dans la citation.....</i>	<i>97</i>

III LA RÉPÉTITION FIGURALE. UNE SIGNIFIANCE INCARNÉE.....	99
1. REPETITION ET INDICIBLE	101
2. PRESENTATION DE L'INEDIT.....	103
2.1 POURQUOI CET OUVRAGE ?.....	103
2.2 LA REPETITION FIGURALE.....	104
2.3 LA REPETITION PERFORMATIVE	105
3. BILAN DE LA RECHERCHE INDIVIDUELLE	106
IV ÊTRE ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE.....	107
1. VALORISER ET RENDRE ACCESSIBLE LA RECHERCHE : LES CONFAPEROS.....	110
2. COLLABORATIONS SCIENTIFIQUES.....	111
2.1 LE TRAVAIL D'EQUIPE.....	112
2.1.1 ICAR 3 et LanDES (<i>Langue, Discours, Énonciation, Sémiotiques</i>).....	112
2.1.2 SÉLIA, Séminaire de Linguistique Allemande	113
2.2 COORDINATION DE PROJETS ET MANIFESTATIONS	114
2.2.1 <i>Crises et catastrophes</i>	114
2.2.2 <i>Le Politiquement Correct</i>	115
2.3 LE TRAVAIL D'EDITION	116
3. ENCADRER DES RECHERCHES.....	117
4. BILAN ET PERSPECTIVES.....	121
4.1 PROJET D'OUVRAGE : LE JE DE FEINTISE	ERREUR ! SIGNET NON DEFINI.
4.2 AUTRES PROJETS	122
CONCLUSION.....	125
BIBLIOGRAPHIE.....	129
SOMMAIRE DES PUBLICATIONS.....	139
ARTICLES DANS DES REVUES ET CHAPITRES D'OUVRAGES.....	139
ARTICLES A VOCATION PEDAGOGIQUE	141

LIMINAIRE

« Autobiographie scientifique », c'est par ce nom qu'est parfois désigné par nos collègues d'outre-Rhin cet exercice très particulier, propre au système universitaire français, que constitue la « synthèse des travaux » dans un dossier de HDR. La nomination en forme de boutade quasi-oxymorique – l'autobiographie comme genre « littéraire » censé mal s'accorder avec la rigueur du discours « scientifique » – m'a paru, dans un premier temps, révéler mieux et plus justement que le nom de « synthèse » ce qui fait l'exigence et la spécificité de ce genre académique, par rapport à une « synthèse ordinaire ».

Synthèse [sêtez] n. f.

I Opération qui procède du simple au composé, de l'élément au tout.

II Ensemble constitué par les éléments réunis ; résultat d'une synthèse. (*Le Grand Robert de la langue française*)

Réunir des éléments dispersés permet de mettre au jour les principes qui les sous-tendent et les unifient, c'est ce que j'ai fait dans la partie I, « Ancrages personnels et épistémologiques ». Ces ancrages ne sont pas soumis à des variations temporelles, ils valent pour moi aujourd'hui comme hier, ce qui explique la quasi-absence de références à des publications particulières. Cette première partie doit se lire non comme une rétrospective, mais comme une sorte de « profession de foi ».

L'assemblage des parties en un tout exige la mise en œuvre de deux temporalités distinctes, celle du JE-narrant et du JE-narré. C'est ici qu'a résidé la plus grande difficulté de ce travail, dans la conjugaison de l'introspection avec la rétrospection – et, au bout du compte, avec la projection. Comment articuler discours narratif et discours scientifique ? Quelle perspective adopter lorsque le temps qui passe ne fait pas œuvre d'oubli et de mémoire, mais toujours de *cumul des savoirs* ? C'est pour les travaux les plus éloignés que la question de la re-configuration s'est posée dans toute son acuité, pour la partie II de cette synthèse, « la personne dans le discours littéraire ». Une « focalisation interne », au ras de mes connaissances passées, m'est apparue scientifiquement inappropriée, j'ai choisi univoquement la position de surplomb en fonction de mon savoir actuel. Un savoir que je n'ai pu m'empêcher d'élargir encore par de nouvelles lectures, lorsque la confrontation avec mes travaux antérieurs pointait vers ce qu'il me reste à dire et faire sur ces sujets... On trouvera ainsi dans ce travail quelques arguments et références qui n'apparaissent pas dans mes

publications, car c'est dans une démarche enchevêtrant constamment présent, passé et avenir que j'ai fini par présenter tout ce qui ne concerne pas la répétition, c'est-à-dire le JE et la personne dans l'énonciation littéraire.

Cette présentation n'est donc pas centrée uniquement sur le passé de mes publications, et comporte une part de considérations générales sans doute excessive (en particulier le chapitre II, 1, « La personne à la croisée des sciences humaines »), si l'on définit la synthèse uniquement comme la narration de ce qui a été fait. Mais mettre en perspective des écrits antérieurs dispersés m'a donné envie d'écrire une monographie, différente de l'inédit ci-joint, qui approfondirait la réflexion que j'avais laissée en sommeil, sur le JE et les déictiques personnels (chapitres II, 2 et II, 3). À l'issue de ma soutenance de doctorat, en 1997, la proposition m'avait été faite de publier ma thèse aux Presses Universitaires de Toulouse le Mirail, mais j'avais préféré me consacrer à ma vie de famille, avec la naissance de mon deuxième enfant. En me replongeant dans mes travaux post-thèse, il m'est apparu que, plus de vingt plus tard, la catégorie de la personne est encore insuffisamment prise en compte en narratologie ou dans l'analyse des textes et des discours. Ce mémoire a donc constitué une première tentative de théorisation au service d'une présentation future de plus vaste envergure.

« Autobiographie scientifique » ? Au terme de ce travail, le terme de *synthèse* m'apparaît finalement plus adapté. Une autobiographie n'ouvre pas sur l'avenir, il serait téméraire de prévoir de notre vie ce qui n'est pas advenu... Alors qu'il est tout à fait possible de choisir la nouvelle (ou l'ancienne) piste de recherche que nous souhaitons (re)-creuser, et d'ainsi programmer la direction dans laquelle nous diriger. *Synthèse scientifique* donc, à dimension fortement introspective (partie I), rétrospective (partie III) et rétro-prospective (parties II et IV).

Un problème s'est posé dans la rédaction, qui touche au multilinguisme des publications (français, allemand et anglais). Comme dans le volume 1, j'ai choisi de ne pas traduire l'anglais, langue de la communication scientifique, mais uniquement l'allemand. Là aussi cependant, j'ai opéré une sélection : je n'ai traduit que les citations issues de la littérature secondaire, et non celles de la littérature primaire, pour lesquelles il existe déjà des traductions.

I
ANCRAGES PERSONNELS
ET ÉPISTÉMOLOGIQUES

« Sie hat Deutsch gelernt. Eine Sprache ist ein Mensch, zwei Sprachen
sind zwei Menschen »
Özdamar¹

1. Ancrages disciplinaires

1.1 De *ego* et *alter ego* aux études germaniques et sciences du langage

Revenir sur un parcours de près d'un quart de siècle de recherches, pour en dégager les lignes de force, c'est d'abord inscrire sa propre trajectoire dans les mouvements et les traditions de la ou des disciplines auxquelles on appartient ; c'est aussi trouver la cohérence sous-jacente qui relie vie et profession, s'agissant d'un métier choisi et exercé par passion. Dans mon cas, il s'agit de retracer le cheminement d'une enseignante-chercheuse dont « l'amour de la langue » (Milner 1978) est indissociable de la fascination pour les langues dites « étrangères », d'une attirance pour ce qu'on appelle parfois, en didactique des langues, la « xénité » (Weinrich 1986), qui fait coïncider l'altérité avec l'étrangeté. Amour des langues, amour de l'autre : les sentiments peuvent parfois mener à la science, et les deux faire bon ménage. « L'amour des langues [...] est peut-être un des aspects de l'amour des gens » (quatrième de couverture du *Dictionnaire amoureux des langues*, Hagège 2009).

Je suis amoureuse de la langue et des mots. La linguistique a constitué un moyen de rendre familière l'étrange fascination qu'exerce sur moi le Verbe, pour le comprendre et le maîtriser, autant que pour introduire la distance et/ou l'étrangeté dans son usage familial, tant dans ma vie professionnelle, avec l'allemand, que dans ma vie privée, à travers l'expérience au quotidien que font tous les couples mixtes de vivre avec ou « [d]ans la langue de l'autre » (Zeiter 2018), en l'occurrence l'anglais.

Je suis une linguiste française germaniste, mariée à un Britannique, et dont le père était Cambodgien. Ces indications biographiques déterminent mon positionnement dans la

¹ « Elle a appris l'allemand. Une langue est un être humain, deux langues sont deux êtres humains. » (*Die Brücke vom goldenen Horn*, 1998 : 179).

recherche : j'ai, chevillée au corps, une conscience aiguë de la pluralité dans l'unité, qui va de pair avec un besoin d'hybridité disciplinaire, voire d'universalité.

Je n'ai pas été attirée par la typologie des langues, mais ma curiosité vaut cependant pour des catégories linguistiques transnationales ou plutôt, devrais-je dire, pour *une* catégorie bien spécifique « de l'esprit humain », que nous croyons naturelle et innée, alors qu'elle est le résultat « de nombreuses vicissitudes [...] [et] est encore, aujourd'hui même, flottante, délicate, précieuse, et à élaborer davantage. C'est l'idée de "personne", l'idée du "moi" » (Mauss 1991 : 331).

Face aux trois questions fondamentales que chaque être humain est censé s'être posé au cours de sa vie, le triptyque interrogatif « Qui suis-je ? D'où viens-je ? Où vais-je ? », j'ai choisi de creuser le seul volet qui me paraisse accessible, la question de l'essence de l'être... Et j'ai cherché des réponses, non dans la philosophie ou dans la religion, mais dans le langage. Je suis une chercheuse obsessionnelle, la question du « moi » ne m'a jamais quittée, je n'ai jamais cessé, dans toutes mes recherches, de tourner autour de ce « Qui suis-je ? », « Qui est l'autre ? », questions inséparables du langage, et donc reformulées ici en « qu'est ce qu'*être une personne* dans le langage ? » – d'où ma rencontre avec l'énonciation.

Mais commençons par le commencement : ma fascination pour l'altérité comme étrangeté, la *xénité*. Au tout début de ma quête, dans l'intrication indissoluble qui lie langue et personne, le NON-JE a d'abord pris la forme de la langue allemande, à la fois « TU » et « non-personne ». De fait, la position d'intériorité-extériorité propre au grammairien, l'exigence de distance et de surplomb face à la langue française, s'est d'abord manifestée sous la forme d'une « passion » pour la langue allemande, découverte en 6^{ème}, et qui m'a conduite vers les études germaniques. L'apport de la langue seconde fut ainsi un (dés-) ancrage initial nécessaire pour revenir, beaucoup plus tard, vers la langue « maternelle » que j'avais délaissée. On habite une langue comme on habite un pays, et on n'est pas la même personne quand on parle français ou allemand... « *Sprache ist Heimat* », « *Heimat ist das, was gesprochen wird* » : la langue est le pays natal ; le pays natal est ce que l'on parle² (Herta Müller 2001).

² *Heimat* est l'un des vocables intraduisibles de l'allemand, mais il permet d'illustrer justement ce fait que lorsqu'on passe d'une langue à l'autre, on ne dit pas des mots, mais des énoncés. « *Kein Wort ist übersetzbar. Aber wir brauchen auch gar keine Wörter zu übersetzen. Wir wollen Sätze und Texte übersetzen* » [Aucun mot n'est traduisible. Mais nous n'avons pas à traduire des mots. Nous traduisons des phrases et des textes], (Weinrich 1970 : 24). On peut aller plus loin, comme le montrent les écrits de tous ceux qui naviguent entre plusieurs langues. Pour un même locuteur, changer de langue, c'est changer d'identité, devenir une autre personne, comme le dit la citation d'Özdamar mise en exergue de ce chapitre. Ce fait m'est apparu dans toute son acuité quand j'ai dû me traduire moi-même, de l'allemand au français, pour les besoins de cette synthèse.

Cette synthèse retrace donc les étapes d'un parcours à la double appartenance disciplinaire, entre études germaniques (j'ai obtenu mon doctorat en 1997) et sciences du langage de tradition française (je suis entrée en 2004 dans le laboratoire ICAR). Au sein de ces deux sections du CNU, j'ai glané mes connaissances et mon inspiration dans des domaines divers, dans la démarche d'ouverture et d'éclectisme qui caractérise les disciplines traitant des textes et des discours.

Mais c'est d'autre chose dont je souhaite aussi rendre compte dans ce mémoire : montrer l'intrication indissoluble entre la chercheuse et la personne que je suis, le parcours par lequel la subjectivité alimente l'objectivité, quand on est chercheur en sciences humaines. Je n'ai jamais traqué la personne dans l'énonciation que pour mieux cerner *ego* qui me constitue...

Il en découle l'affirmation d'un *ethos* qui n'est pas celui de la pure « neutralité scientifique », une porosité des frontières, censées devoir être étanches, entre langue, science et vie. L'écriture, dans ces conditions, constitue un défi et un exercice d'équilibriste constant, entre le besoin de maintenir un « timbre » personnel et la nécessité de ne pas enfreindre des lois du discours académique, par tradition rétif à l'inscription de la subjectivité (Koren 2013).

1.2 Linguistique et littérature

La dualité « linguiste et germaniste » s'est doublée, à l'origine, de l'association « linguistique et littérature », qui pour être éminemment et diversement représentée en France, est fort peu répandue en germanistique, et encore moins à l'époque où je commençai mes travaux de thèse sous la direction de Marie-Hélène Pérennec.

La question de l'interdisciplinarité pose toujours la question des rapports entre les disciplines rassemblées, rapports de domination, d'ancillarité, d'inclusion, de cumul, d'intégration, etc. (MacLeod 2018). En l'occurrence, elle s'est d'abord posée pour moi en termes de différences culturelles. En France, en effet, la convergence des deux domaines, fût-elle posée et décrite par les Français comme étant problématique, se nourrit d'une longue tradition rhétorique (Pérennec 2008), et elle a été couramment pratiquée à la période structuraliste, par des représentants de renommée internationale, il suffit de penser aux noms de R. Barthes, de T. Todorov, de J. Kristeva... C'est, par exemple, grâce aux travaux de traduction de ces deux derniers, Todorov et Kristeva, que les notions bakhtiniennes de dialogisme et de polyphonie sont devenues incontournables dans l'analyse des textes et des discours. On peut donc

Jamais je n'aurais écrit de cette façon si je m'étais exprimée directement en français, et j'ai eu l'impression de « trahir » la personne que je suis en français, et celle je suis en allemand.

réellement parler d'un dialogue entre linguistique et littérature qui se nourrit actuellement de l'existence de plusieurs courants. M.- A. Paveau (2011) énumère ainsi l'analyse du discours littéraire (D. Maingueneau), l'énonciation (A. Rabatel), la linguistique textuelle (J.-M. Adam), la stylistique (il faudrait ici remonter à Ch. Bally). En Allemagne, en revanche, la situation est fort différente, et les tentatives de rapprochement entre linguistique et littérature sont demeurées isolées, elles ne jouissent pas du prestige dont sont, ou ont pu être dotées, les études comparables en français. S'il existe depuis longtemps une *Politolinguistik* (linguistique du discours politique) ou même une *Werbelinguistik* (linguistique du discours publicitaire), on constate, à l'inverse, que, malgré des efforts certains³, à la fin des années 2010, la légitimité institutionnelle de la *Literaturlinguistik* en Allemagne reste à construire (Fix 2010, Betten et Schiewe 2011).

C'est sans doute l'une des raisons qui m'ont poussée à me rapprocher des linguistes français, bien plus nombreux à associer la langue (on dit aujourd'hui le *discours*) à la langue de la littérature (*Literatursprache*). Le « discours littéraire » n'est pas à exclure des autres types de discours. Toute la première partie de ma recherche est marquée par le duo langue / littérature, et j'aurai donc longuement la possibilité de commenter la richesse que m'a apportée cette association.

2. Ancrages théoriques

2.1 Linguistique textuelle et linguistique énonciative

Dans la « germalinguistique » française des années 90, Marie-Hélène Pérennec représentait une exception : elle pratiquait, en cours et dans ses propres travaux, une « linguistique textuelle ». Avec elle, je n'ai jamais appris la grammaire allemande, ni n'ai fait de linguistique autrement que *dans les textes*. Elle ne travaillait jamais sur des exemples fabriqués, décontextualisés, ou même réduits à la succession d'un, de deux, ou au grand maximum, de trois énoncés, mais exclusivement sur des textes, de presse ou de littérature (nouvelles, romans, poésie, etc.). À ce plaisir de lire un texte entier s'alliait aussi, généralement, celui d'apprendre quelque chose sur un ouvrage, un auteur, la problématique

³ Par exemple, la création en 1971 de la revue *LiLi, Zeitschrift für Linguistik und Literaturwissenschaft*. Voir aussi la démarche entreprise par le Pr. Dr. Jochen Bär, qui tient une liste des publications en *Literaturlinguistik*, depuis les années 1970, liste qui ne tient que sur quelques pages, et dont il faut souligner que la majorité des parutions date de bien après les années 2000, <http://www.literaturlinguistik.de/literatur.htm>, consulté le 9 mai 2018.

qu'il abordait... Marie-Hélène Pérennec pratiquait une grammaire *en discours*, et c'était vivifiant.

Quel que soit l'intérêt que je portais à la langue allemande, jamais je n'aurais pu commencer une recherche spécialisée en syntaxe, en morphologie, ou en sémantique, comme l'étaient alors la majorité des travaux des « germalinguistes » français⁴. Dans la section 12 de l'époque, les travaux sur la littérature appartenaient aux littéraires, ceux sur la langue aux linguistes. La constitution, alors malaisée, des corpus oraux rendait quasi-obligatoire le recours au texte écrit, et donc littéraire, en linguistique, mais le discours littéraire n'était pas considéré en tant que tel, il servait plutôt d'immense réservoir d'exemples.

Le rejet des discours et des textes allait même plus loin : pour l'anecdote, à la fin des années 1990, à l'occasion d'un colloque organisé à Lyon sur la *Textlinguistik* (voir Pérennec 1999, *Textlinguistik, An- und Aussichten*), certains collègues masculins ne se privèrent pas de qualifier ironiquement cette linguistique au-delà de la phrase de « linguistique de dames ».

En 1988, j'avais rédigé, sous la direction de Marcel Pérennec, un mémoire de maîtrise sur deux mots du discours, *Traduction, analyse syntaxique et sémantique de eigentlich et überhaupt*, un travail douloureux, effectué sans joie aucune, qui m'avait persuadée que je n'étais « pas faite » pour la recherche. Je m'étais trompée ; je n'étais pas faite pour chercher sur un sujet pensé et donné par un autre, fût-il le professeur que je révérais⁵. Et je n'étais pas faite pour traiter d'un sujet de « linguistique pure », pour penser les énoncés par le biais d'une actualisation/ contextualisation réduite, au mieux, au paragraphe.

Grâce à Marie-Hélène Pérennec, j'ai découvert que ce n'étaient ni la syntaxe de la phrase, ni celle des enchaînements d'énoncés, mais des questions plus générales sur la textualité qui m'intéressaient ; son positionnement m'a permis de dépasser le clivage langue / littérature et de m'intéresser à l'objet « texte » en tant qu'il constitue et construit un « tout ».

Mon mémoire de Master 2 constitue donc une étape décisive, il portait sur l'étude des temps verbaux dans une nouvelle de Ch. Wolf, *Kassandra, Dialectique présent-passé dans*

⁴ À l'issue de ma soutenance en janvier 1998, François Schanen, qui se trouvait dans l'assistance, est venu me féliciter en disant « Voilà notre première linguiste tous terrains ! » – il a ensuite ajouté, dans l'échange qui suivit, qu'en réalité, tout le monde travaillait depuis toujours sur le discours littéraire, mais de manière officieuse...

⁵ J'adorais les cours de Marcel Pérennec, ses séminaires sur les circonstants, sur la négation, sur l'occupation de la première place de l'énoncé, etc. constituent sans doute les plus chers souvenirs de mes années d'étude à Lyon 2. Mais je n'ai pas pu, une fois confrontée à la solitude du chercheur, me passionner, comme lui, pour l'analyse de tel ou tel « mot du discours », domaine dans lequel il fut, véritablement, un précurseur (voir le volume publié à titre posthume, Pérennec 2002).

Kassandra *de Ch. Wolf*⁶. L'analyse des marqueurs verbaux à l'intérieur du corpus restreint et autonome que constitue une *Erzählung* (récit, nouvelle) m'a permis d'articuler, enfin, mon amour de la langue avec mon intérêt pour la littérature. Une porte s'était ouverte. Je réussis, enfin, à développer mes propres idées en lisant celles des autres, au lieu de servilement appliquer ce que les « grands », les auteurs et mes professeurs, écrivaient et disaient... J'ai ainsi recentré, ou plutôt fait découler la problématique initiale de la temporalité narrative de celle de la personne narrative. Il m'est apparu que les fréquents changements des temps verbaux dans le récit étaient en relation directe et privilégiée avec l'emploi du JE – c'est l'objet de mon tout premier article, écrit à partir de mon DEA, dans lequel je commente l'existence et les modalités de deux récits parallèles, R1 et R2, dans un récit à la 1^{ère} personne (**EDP 1, 7-15**). Mon intérêt pour la personne linguistique date de ce M2.

C'est donc avec la notion de personne que j'ai pu aborder et me réapproprier les théories linguistiques (Reichenbach, Benveniste, Weinrich, etc.) et narratologiques (Genette, Hamburger, Kayser, Müller, etc.), en me confrontant à la réalité d'un *texte pris dans son intégralité*, et non pas en réfléchissant, comme je l'avais fait dans mon mémoire de M1, en morphosyntaxe et sémantique, sur des exemples courts (du simple énoncé au paragraphe), arrachés à des textes divers. C'est le texte qui m'a initiée au « plaisir de la recherche » : expliquer et articuler de manière éclairante et argumentée des données qui, au départ, paraissent hétérogènes ; extraire, à partir des éléments particuliers, des lois générales.

J'ai utilisé plusieurs fois, à dessein, le mot « plaisir », un mot généralement tabou dans notre métier ; le « travail » du latin *tripalium*, instrument de torture à trois pieux, se doit d'être douloureux. Mais tous les métiers ne se valent pas en pénibilité... La famille de ma mère était une famille d'ouvriers. Oui, il y a du plaisir dans notre métier de chercheur ; nous avons la chance inouïe d'être payés, non seulement pour transmettre et enseigner, mais aussi pour lire, écrire et réfléchir. C'est un immense privilège que de pouvoir exercer une profession qui place en son cœur la liberté de penser, la liberté de dire et d'écrire, et la foi en la connaissance comme gage d'accession à une forme de « vérité »⁷. Les sciences humaines ne se mesurent pas directement à l'aune utilitariste de la question « À quoi ça sert ? », notre métier est un

⁶ De manière aussi naïve qu'ambitieuse, j'espérais, en commençant ce mémoire, démontrer l'existence d'une écriture féminine, d'une « *Netzwerkpoetik* » (poétique en réseaux), en accord avec la thèse défendue par Ch. Wolf, dans *Voraussetzungen einer Erzählung* : Kassandra, (Wolf 1983). J'ai dû bien vite renoncer à ce projet, mais j'étais lancée.

⁷ Foessel *et al.* *Encyclopedia Universalis*, s.v. connaissance : « La connaissance désigne un rapport de la pensée à la réalité extérieure et engage la notion de vérité comme adéquation de l'esprit et de la chose ».

luxe nécessaire. Je l'ai choisi et je le choisirais encore aujourd'hui, il est beau d'enseigner, et il est beau de « chercher ».

Pour revenir au texte : c'est en dépassant les niveaux microtextuel et « mésotextuel » (Adam 2018) et en découvrant l'existence de lois générales, mises en œuvre par la scène d'énonciation (Maingueneau 2004) que je suis véritablement entrée dans la recherche. Élève de M.-H. Pérennec, lectrice de Weinrich, j'ai tout naturellement adopté l'étiquette de « linguistique textuelle », que j'ai peu à peu modulée et transformée en *analyse des textes et des discours* – J.-M. Adam (2011) parle d'« analyse textuelle des discours » –, désignations qui ont l'avantage de concilier linguistique textuelle, analyse de discours ou même « nouvelle rhétorique », comme autant de points de vue disciplinaires qui se prolongent et se complètent. L'étiquette est, de plus, parfaitement transposable à l'étranger, ce qui n'est pas, hélas, le cas pour l'*énonciation*.

L'énonciation est le deuxième courant (plutôt le premier *ex-aequo* !) dans lequel je m'inscris, qui n'est d'ailleurs plus identifié comme tel, mais simplement comme un « concept clé des sciences du langage » (sous-titre de l'ouvrage de Colas-Blaise *et al.* 2016). Est-ce parce que l'énonciation est un terme qui ne s'exporte pas, parce qu'il peut difficilement être traduit, sans perdre en même temps sa pertinence ? L'énonciation est un concept quasi-inconnu en Allemagne, et plus largement dans la linguistique anglo-saxonne, à qui suffit le terme *pragmatics*⁸. En allemand, l'opposition entre *énoncé* et *énonciation* disparaît au profit de l'ambiguïté d'un terme unique, *Äußerung*, la même chose se produit en anglais, avec l'ambiguïté du mot *utterance*⁹. C'est vraiment regrettable, car c'est toute une approche que le terme véhicule ; alors que le *texte* et le *discours* mettent l'accent sur les *objets* de la langue, sur ses observables actualisés et contextualisés, l'*énonciation* déplace la perspective vers les *sujets* de/dans la langue. La question des sujets de l'énonciation traverse tous mes travaux, il y a de multiples manières d'aborder le sujet (cf. *infra* **II, 1, et VOL. 1 : 20**) l'angle que j'ai choisi est celui du sujet déictique, du couple JE-TU de la relation interlocutive.

Énonciation, énonciateurs, énonciataires : je m'inscris sous l'égide des écrits de Benveniste, rassemblés dans la section V de ses *Problèmes de linguistique générale*, « L'homme dans la

⁸ De manière symptomatique, le *Discourse studies reader* (Angermüller *et al.* 2014) intitule la section III (133-186) consacrée à l'énonciation : « *Enunciative pragmatics* », afin d'en faciliter la compréhension.

⁹ Tout comme l'est le terme *speech* en anglais, qui veut tout aussi bien dire *langage* que *discours* (voir le commentaire qu'en fait O. Ducrot dans sa préface à la théorie des *Speech Acts* de Searle, Searle 1982), ce qui fait que l'on a d'abord traduit « speech act » par *actes de langage* (Searle 1982), puis que l'on a préféré parlé des *actes de discours* (Vanderveken 1988), C. Kerbrat-Orecchioni proposant par la suite une formulation qui concilie les deux termes « Les actes de langage dans le discours » (Kerbrat-Orecchioni 2001).

langue » (1966, 1974), avec la réserve que suscite aujourd'hui l'emploi du masculin générique – il faudrait dire « L'être humain dans la langue ».

Lorsque j'ai commencé ma recherche cependant, je savais uniquement que j'éprouvais un intérêt marqué pour les formes inlassablement répétées, toujours mêmes et toujours autres, parce que le mystère ne semble jamais plus grand que là où il se donne comme évidence. C'est là l'autre trait constant de ma recherche, une prédilection pour les formes « qui vont de soi », et dont la fréquence extrême et la banalité dissimulent, en fait, une grande complexité. Je les identifie aujourd'hui comme « formes primitives ».

2.2 Des marqueurs primitifs

➔ PRIMITIF, -IVE, adj.

A. — Qui est à son origine, qui est le plus ancien. Synon. *ancien, archaïque, originel, premier*. [...] (*Le Trésor de la langue française informatisé*)

Toutes les formes verbales que j'ai étudiées ont en commun d'être des *signes obstinés*, pour reprendre une désignation de H. Weinrich (*obstinate Zeichen* 2001⁶ [1971] : 22), elles font retour à l'identique, avec une grande fréquence. Ce sont, par ordre chronologique : les temps verbaux, les pronoms personnels, les unités de la répétition figurale. Leur présence récurrente est justifiée par un statut duel, à la fois micro- et macro-textuel.

En musique, l'*ostinato* joue un rôle fondamental d'accompagnement et de soutien, tout au long d'une pièce. Je me suis concentrée sur les formes d'*ostinato* linguistique. Les « signes à récurrence obstinée » (Weinrich 1973 : 17) s'opposent aux marqueurs de moindre, voire de faible récurrence, comme par exemple les connecteurs, les mots du discours, etc. D'un côté, on a des formes à la distribution irrégulière et d'une très grande diversité, souvent propres à une langue : un cadratif excède nécessairement la portée de sa phrase d'accueil ; les maillons des chaînes référentielles attestent, suivant les genres de discours, une importante variété ; selon les contextes, le mot du discours *eigentlich* peut être traduit en français par « à vrai dire », « au fond », « en réalité », « en fait », etc. De l'autre côté, on a les marqueurs obstinés : des formes banales, régulièrement distribuées et en nombre limité, qui attestent une faible voire une impossible variabilité, et que l'on retrouve à l'identique à travers les langues : un temps verbal se répète à chaque phrase ; je ne peux dire JE autrement que par JE – les énallages personnelles ont un statut figural –, JE ne remplace aucun nom, il n'a qu'une seule traduction possible, le déictique personnel correspondant (ICH ou I)

Les marqueurs obstinés créent des liens verticaux, ce sont ces liens que j'ai toujours privilégiés. Dans l'étymologie, le mot texte renvoie à *tissu* – du latin *textere*, tisser, et *textus*

textile, tissu –, sens qui n'est plus aujourd'hui perceptible que dans le mot « texture »¹⁰. Les marqueurs obstinés sont des formes de « liage » (Adam 1997) qui tissent la *trame* textuelle. Mais ils ont aussi une autre propriété, celle d'être des « catégories universelles ». C'est la raison pour laquelle j'ai choisi de les appeler des marqueurs de l'*anthropos*. Le terme a été proposé par Marcel Jousse pour décrire « l'homme surpris, autant que possible, dans sa jaillissante spontanéité » (Jousse 1978 : 23). Les marqueurs de l'*anthropos* révèlent la façon dont le sujet s'inscrit en tant qu'être humain dans le langage, c'est-à-dire la façon dont il dit et construit sa relation à l'Autre.

Dans la philosophie, le temps et la personne sont identifiées comme des *catégories de l'être* avant d'être décrites comme des *catégories linguistiques*. C'est avec l'analyse qu'en ont qu'ont données Benveniste (1966) et Weinrich (1964, 1971) que j'ai débuté ma recherche. Le rôle constitutif des pronoms personnels et des temps verbaux dans la structuration de l'énonciation (récit et discours) ainsi que dans la distribution des rapports et des places au sein de la communication, les instructions qu'ils donnent sur l'« attitude de locution » (récit et commentaire, *besprochene und erzählte Welt*), orientent et guident toute la première phase de mon parcours.

À partir de 2004, c'est un autre type de marqueurs obstinés qui a pris le relais, ceux que met en exergue la répétition exacte. Il est difficile de parler de « catégorie » pour la répétition. Pourtant, la répétition est elle aussi constitutivement liée à l'*anthropos*. Pourquoi ? Comment ? En quoi est-elle primitive, au fondement de l'inscription de l'homme dans le langage ?

Toute la deuxième partie de ma recherche a consisté à chercher des réponses à ces questions, et leur mise en forme a débouché sur l'écriture de ma monographie sur la répétition. Il m'a fallu des années pour comprendre comment et pourquoi les deux formes que je ne pouvais faire autrement que distinguer strictement, malgré l'hybridité de leurs manifestations en discours, la *répétition exacte* et la *répétition substitutive*, sous-tendent une mise en œuvre différente de la langue. La répétition figurale est réservée à certaines séquences, au sein de certains types de textes dans lesquels la relation interlocutive joue un rôle prépondérant. Les fonctions mises en avant par la répétition figurale excèdent toujours la fonction dénotative pour privilégier celles portées et assumées par les interactants.

¹⁰ La métaphore du tissu ne s'applique pas seulement au texte, mais plus généralement, au langage. Dans la société traditionnelle des Dogons, la parole, considérée comme la synthèse de toutes les activités humaines, est comparée à l'acte de tissage (Calame-Griaule 1965).

La répétition figurale construit une forme de « co-énonciation », active ou intentée, au sein des différents genres de textes – le terme de co-énonciation pouvant être pris tant dans le sens culiolien de co-locution (le destinataire comme co-locuteur, Culioli 1973), mais aussi, dans le sens que lui a donné ensuite A. Rabatel, de « co-construction par les locuteurs d'un point de vue commun, qui les engage en tant qu'énonciateurs » (Rabatel 2007). La répétition figurale engage le couple JE-TU de l'énonciation – au fur et à mesure de ma recherche, je me suis rendu compte que cet engagement passe par les corps – même à l'écrit. Du corps des signes au corps des interactants. La répétition exacte met en œuvre une *signifiante incarnée*, par opposition au mode commun qu'est la signification qui est *désincarné* (**EPD 34 : 431-442, Conclusion VOL. 1**). Dans le cadre de cette partie d'orientation générale, il suffit cependant de retenir ce qui rapproche la répétition du temps et de la personne, le fait qu'elle renvoie, comme eux, à des phénomènes qui vont bien au-delà du langage, qui sont perçus et identifiés de manière naïve, avant de faire l'objet de commentaires et d'analyses dans le discours savant. En ce sens, la répétition constitue, elle aussi, un marqueur « ontologico-linguistique ».

2.3 La fidélité aux « maîtres » de la linguistique générale

L'année de DEA m'a permis de me plonger dans la lecture d'ouvrages et de textes linguistiques et narratologiques. Par la suite, mon champ de prospection linguistique s'est élargi au-delà des études littéraires, en ajoutant, à côté des lectures attendues dans les disciplines proches de la sociologie, de l'ethnologie et de l'anthropologie, une ouverture à la psychanalyse (particulièrement dans l'ouvrage collectif *Fabriques de la langue*, construit autour de la collaboration entre linguistes et psychanalystes (**EPD et al. 17 : 197-208**)), voire, dans mon inédit, aux sciences de la religion, à travers l'étude des rites sacramentels (**VOL. 1, chap. 8, 230-231**), etc. Ma démarche se veut, fondamentalement, décloisonnée.

C'est certainement l'un des plus grands privilèges de notre métier que celui de pouvoir lire et s'instruire constamment, et de pouvoir, aussi, jeter des ponts entre les disciplines. Le devoir de lecture, la nécessité de ne jamais pouvoir rester sur aucun acquis, aucune certitude, d'être en constante évolution, au fur et à mesure que nous accroissons nos connaissances, s'accompagne chez moi d'un attachement indéfectible à des auteurs fondamentaux.

Un texte d'un grand auteur peut apporter plus que la lecture des mille-et-une dernières publications. Je revendique le goût des « vieilles lunes », que m'avait reproché ironiquement Pierre Bange, un des pionniers de l'analyse conversationnelle, lors de ma soutenance de DEA. Le vieux et l'antique n'est pas nécessairement l'ennemi du progrès... Dans les sciences humaines, certains questionnements sont intemporels, ils échappent, parce qu'ils ne peuvent

trouver de résolution expérimentale, à une date de péremption. Ainsi de la question de la subjectivité et de celle du signe linguistique. L'année de mon DEA fut l'année de la découverte d'auteurs dont l'œuvre défie le temps : Benveniste, Weinrich, Jakobson... Leurs théories et surtout leurs *problématisations* m'ont permis de rompre avec des années d'apprentissage scolaire grammatical.

Avec eux, grâce à eux, j'ai pu constater que les formes langagières les plus courantes, les plus fréquentes, les plus *évidentes* – pour moi, les marqueurs obstinés – recèlent des mystères qu'on ne finit jamais de sonder. Depuis, ces auteurs n'ont cessé d'alimenter ma réflexion, Benveniste et ses *Problèmes de linguistique générale* étant pour moi le « maître », aux idées non pas irréfutables (rien n'est irréfutable, en termes d'idées !) mais toujours éclairantes, tant par leur orientation « humaniste » que par leur formulation lumineuse. Barthes ne craignait pas d'affirmer « Nous lisons d'autres linguistes (il le faut bien) mais nous aimons Benveniste » (Barthes 1974 : 196). Il est le linguiste vers lequel je ne cesse de revenir ; c'est toujours un étonnement de constater à quel point son œuvre, bien que traduite en allemand et en anglais, est peu ou mal connue, voire carrément ignorée, outre-Rhin et dans la linguistique anglo-saxonne.

S'est ajoutée, beaucoup plus tard, la lecture de Ferdinand de Saussure, en particulier ses réflexions et son questionnement sur le signe linguistique, depuis le *Cours de linguistique générale*, aujourd'hui vivement critiqué pour son caractère apocryphe, « de troisième main » (Rastier 2015), jusqu'à ses manuscrits posthumes.

Ma monographie sur la répétition s'est élaborée en retournant inlassablement à leurs écrits, parce qu'ils présentent les questions essentielles, de *linguistique générale*, pour les penser en « problèmes ». Saussure et Benveniste sont volontiers considérés, l'un comme le père de la linguistique, l'autre comme le père de l'énonciation (Dufaye et Gournay 2013), ils constituent en tout cas de véritables phares au milieu de l'océan de publications dans lequel nous nageons. Ce qui m'a cependant particulièrement attachée à eux, en ma qualité de « linguiste littéraire » et de linguiste « consciente de l'inconscient », est la passion qu'ils témoignent tous deux pour la poésie, et qu'ont révélée leurs manuscrits posthumes. Ma fidélité à leur égard s'est donc accrue en découvrant leur atelier d'écriture et « l'heuristique des doutes »¹¹ de leurs

¹¹ « La pensée saussurienne [...] avoue souvent ses doutes sur des points cruciaux et fait de ses doutes même son heuristique », (Bouquet et Engler, Préface, Saussure 2002 : 10).

manuscripts¹². La poésie y défie les principes qu'ils posent par ailleurs, et sur elle leur science achoppe. L'un comme l'autre se sont efforcés de mettre en forme ce qu'on peut appeler une poésie, mais cette tentative n'a jamais pu voir le jour, ni être diffusée, et n'est plus accessible qu'à un public (très) savant.

En général, pour contrer l'image réductrice du Saussure linguiste de la langue, tel qu'il apparaît dans le *Cours* compilé par ses disciples Bally et Séchehaye, les linguistes mettent en avant le Saussure linguiste de la parole¹³ (Rastier 2015, Rastier (éd.) 2016). Il me semble tout aussi important de valoriser la dimension énigmatique du Saussure des anagrammes (Saussure 1971, 2013), qui a enrichi, de manière incroyable, les sciences humaines (Testenoire 2013).

De manière comparable, la publication par Chloé Laplantine des notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire (Benveniste 2011) révèlent une « image étonnante et tellement différente de l'homme Benveniste et même du chercheur » (Claudine Normand, citée in Adam et Laplantine 2012). Son projet de poésie est fascinant dans ses tâtonnements, et fascinant le centrage sur la « langue émotion » (Adam 2012), mais son travail n'a malheureusement jamais pu être mené à terme. La réception de la littérature auprès des linguistes aurait-elle été changée si elle n'avait pas reçu uniquement comme caution scientifique celle du structuraliste Roman Jakobson ?

Les recherches « poétiques » menées par Saussure et par Benveniste ont, en tout cas, constitué une étape décisive dans la légitimation de ma propre recherche de linguiste littéraire. Le contraste entre les écrits *publics* et *génétiques*, entre la clarté de l'œuvre passée à la postérité et les doutes qu'ils n'ont pas surmontés dans leurs recherches de l'ombre, révèle « une éthique de la démarche scientifique » (Adam 2012), les tensions et les difficultés de toute mise en théorie créative, et de toute théorie de la création. Les principes mis au jour pour la langue et le discours par Saussure et Benveniste sont en partie contredits par leur projet poétique, et offrent, pour cette raison, une inépuisable source d'inspiration.

2.4 Langue élaborée vs langue spontanée

Je m'inscris dans une tradition philologique et suis restée en marge des mutations qu'a connues la linguistique post-structurale en France : en particulier, l'essor de la linguistique

¹² Les doutes innervent les manuscrits de Saussure 2002, 2011, mais aussi, dans une moindre mesure, ceux de Benveniste 2011.

¹³ Voir par exemple cette très belle image du vaisseau dans les *Écrits de linguistique générale* : « La langue [...] n'est pas le vaisseau qui se trouve au chantier, mais le vaisseau qui est livré à la mer. Depuis l'instant où il a touché la mer, c'est vainement qu'on penserait pouvoir dire sa course sous prétexte qu'on connaît exactement la charpente dont il se compose, sa construction inhérente selon un plan », (Saussure 2002 : 289).

dédiée à l'oral, puis, avec le développement de l'ordinateur, celle de la linguistique instrumentée.

Travailler sur l'écrit et la littérature permet de faire l'économie de ce qui représente la phase la plus chronophage, la plus fastidieuse, la plus technique des recherches dédiées à l'oral – au cœur des travaux de deux des trois équipes de mon laboratoire ICAR (Interactions, Corpus, Apprentissages, Représentations) : l'établissement d'un corpus, l'enregistrement et la transcription des observables.

Je pense m'être définitivement détournée de ce qui ne s'appelait pas encore alors la « linguistique des interactions », mais l'« analyse conversationnelle », après avoir passé des heures et des heures à appuyer sur la touche *rewind* d'un petit magnétophone de piètre qualité, pour inlassablement réécouter (entendre, n'est, hélas, pas forcément comprendre) les données d'un corpus de conversations privées téléphoniques en allemand, afin de les transcrire et les traduire pour Pierre Bange, conversations pour le contenu desquelles, il faut bien le dire, je n'éprouvais qu'un intérêt limité.

Depuis, la linguistique instrumentée s'est considérablement améliorée, les enregistrements vidéo ont remplacé les enregistrements audio, les corpus sont annotés automatiquement, les logiciels de transcription ont succédé à la transcription artisanale, et, il existe en outre d'immenses bases de données dédiées à l'oral – mais mon impéritie et surtout ma réserve vis-à-vis des instruments demeure. Mes préférences vont vers l'écrit, la littérature, et plus généralement, la langue élaborée. Le corps échappe en effet, en grande partie, à la volonté de maîtrise du sujet. La voix, les yeux, les gestes, les expressions, tout ce qui fait le langage verbal importe tout autant, parfois même plus que les mots – les mots peuvent mentir et cacher, pas les yeux... C'est paradoxalement une conscience trop aiguë de l'importance de ce qu'il est convenu d'appeler « le non-verbal » dans la communication qui m'a poussée, en tant que linguiste observatrice, à toujours privilégier la langue élaborée, qu'elle soit écrite, ou bien ritualisée et oralisée. Et c'est, par ailleurs, une certaine incompetence à maîtriser les choses de la vie matérielle, un déficit d'observation pour les choses trop concrètes, qui m'ont portée vers les discours en partie « déconnectés » des réalités quotidiennes, comportant une forte part d'abstraction, pour ainsi transformer ce qui peut constituer un « handicap » dans ma vie pratique en un atout de ma recherche...

Dans la langue élaborée, les mots comptent pour eux-mêmes, pour leur sens et/ou leur sonorité. La langue élaborée ne reflète pas l'exercice de la parole au quotidien, elle possède au contraire une dimension essentielle, celle de pouvoir échapper à l'oubli, de défier

« l'écume des jours » pour s'inscrire dans la mémoire. L'analyse des discours et la linguistique des interactions privilégient les genres de discours fortement contextualisés, en résonance immédiate avec les débats et les conflits sociaux (Maingueneau 2017). À rebours de cette conception, on trouve les formes de ce que j'appelle la *parole mémorable*, qui ne sont pas en prise directe avec une époque et un lieu, mais traversent siècles et frontières. Ces formes ont été théorisées par D. Maingueneau et F. Cossutta (1995) comme étant des « discours constituants » : littéraire, philosophique, religieux, scientifique, etc., tous discours « qui donnent sens aux actes de la collectivité [...], sont les garants des multiples genres de discours. [...] [et qui] possèdent ainsi un statut singulier : zones de parole parmi d'autres et paroles qui se prétendent en surplomb de toute autre. » (Maingueneau et Cossutta, 1995 : 113). Le statut de surplomb des discours constituants, leur capacité à défier le temps et à échapper à la caducité, à se donner comme garants de valeurs de la communauté, etc., ne sont pas réservés à l'écriture, contrairement à une opinion répandue (« la parole s'envole, l'écrit reste ! »). Ils peuvent aussi être portés par un style oral empreint de littérarité, en tous points différents de la parole parlée, l'« orature » (Hagège 1985 : 110). Dans le discours politique, c'est cette dimension d'orature qui m'a intéressée, le recours à l'épidictique qui signale leur vocation à devenir discours constituant. C'est sans doute un des rares exemples de parole mémorable dans nos sociétés de l'écrit – à côté de l'existence des « phrases sans textes » (Maingueneau 2012).

Sur le plan linguistique, les discours constituants offrent, en outre, l'indéniable commodité d'être des *corpus déjà constitués*. Avant l'ère de la numérisation, ils permettaient d'établir facilement un corpus, parce qu'ils existaient déjà sur support papier – le corpus étant défini *a minima* défini comme un « ensemble limité des éléments (énoncés) sur lesquels se base l'étude d'un phénomène linguistique » (*Le Grand Robert, s.v. corpus*, je souligne) – une acception qui se fait de plus en plus rare, face à l'essor de l'ingénierie linguistique.

3. Ancrages épistémiques

3.1 Une approche qualitative en marge des linguistiques des corpus

Le terme de *corpus* se voit associé aujourd'hui à un véritable gigantisme des observables, leur « ensemble limité » s'étant transformé, en raison de la mécanisation informatique qui se généralise au début des années 1990, en ensembles *quasi illimités*. L'accroissement de la taille des données sous format électronique ne cesse d'augmenter, en même temps qu'est facilitée leur mise à disposition (Habert 2000). À l'écrit, les bases textuelles de plus de 100

millions de mots sont devenues monnaie courante : *Frantext* comporte 251 millions de mots en français¹⁴, en allemand, *DWDS-Korpora* s'enorgueillit de pouvoir mettre 5,5 milliards de « Textwörter » à disposition¹⁵, etc. ; tandis que les banques de données consacrées à l'oral se multiplient : la *Talkbank* ou le *Santa Barbara Corpus of American English* pour l'anglais, le corpus *FOLK* de l'Institut für Deutsche Sprache pour l'allemand, ou encore, la plateforme *CLAPI* pour le français, développée et lancée à Lyon, au sein du laboratoire *GRIC*, devenu depuis *ICAR* (Groupe *ICOR*, Bert *et al.* 2010).

Le terme « linguistiques de corpus » (Habert *et al.* 1997, le pluriel exprime la diversité des champs concernés) renvoie donc nécessairement à de grands, voire de *très* grands corpus. Ce glissement sémantique reflète un bouleversement des pratiques en sciences du langage. Toute recherche linguistique de groupe qui se veut légitime se conjugue aujourd'hui avec l'ingénierie informatique. Il suffit de regarder les projets ANR acceptés en sciences du langage (je suis moi-même associée, pour une petite part, dans le projet *Democrat*, sur la modélisation et le TAL des chaînes de référence). Avec un indéniable revers : l'approche qualitative, sans être tombée dans un total discrédit, est considérée comme moins fiable, moins objective, moins confirmatoire, moins représentative¹⁶, en un mot moins « scientifique », que ne le sont les approches de la « linguistique instrumentée ». L'ordinateur est présenté par ceux qui l'utilisent comme un outil indispensable :

Seul l'ordinateur peut atteindre la précision, la systémativité, l'exhaustivité ou l'objectivité nécessaires dans une description scientifique. [...] Nous estimons que les ordres de grandeur, les chiffres, sont les outils les plus fiables pour décrire les choses et le monde [...]. (Mayaffre 2012 : 16)

Le jeune chercheur en sciences du langage qui voudrait aujourd'hui se passer des données quantifiées rendues possibles par les grands corpus court le risque de paraître dépassé¹⁷. C'est cette tendance que je récusé : le quantitatif n'a pas que des avantages. Comme il est impossible, dans le cadre d'un article, de revenir sur les implicites qui sous-tendent l'épistémologie des actuelles sciences du langage, cette synthèse me permet donc de revenir

¹⁴ Indication donnée sur la page d'accueil de *Frantext*, <https://www.frantext.fr/>, consulté le 29.08.2018.

¹⁵ Indication donnée sur la page d'accueil de *DWDS-Korpora*, <https://www.dwds.de/d/korpora>, consulté le 29.08.2018.

¹⁶ « Les données par corpus, moins susceptibles de manipulation, sont tenues pour plus objectives que les données par intuition », (Léon 2015 : 175).

¹⁷ « Il devient rare d'ailleurs qu'un linguiste, de quelque « obédience » qu'il soit, se passe totalement des possibilités offertes par les grands corpus. [...] Il existe même des domaines, comme la prosodie ou la morphologie [...] où il est impossible de ne pas les utiliser », (Léon 2015 : 157, 176).

sur ce que je n'ai moi-même jamais eu l'occasion de pouvoir revendiquer clairement : la pertinence d'une approche humaine *non instrumentée*.

On admet que le quantitatif seul ne suffit pas, mais l'idée que les deux sont nécessaires est donnée comme évidence. Les recherches « quanti-qualitatives », qui allient « la mesure et le grain » (titre de l'ouvrage de Rastier 2011), sont aujourd'hui les plus estimées. Le recours au quantitatif est vu comme une richesse parce qu'il permet d'accéder à des nouveaux observables qui seraient « inaccessibles autrement » (Rastier 2011 : 13, 19, 20, etc.), ou bien dont l'importance n'aurait pas été immédiatement perceptible. Le problème est qu'inversement, on fait de moins en moins valoir que l'approche qualitative permet de repérer des occurrences sur la base des propriétés complexes absolument irréductibles à des critères ou des règles formelles traitables par un ordinateur. La fascination pour le quantitatif, qui ne devrait être qu'une étape vers le qualitatif, conduit à des dérives, où les données brutes sont survalorisées. En Allemagne, la « Stilometrie » a ainsi le vent en poupe, qui développe le concept de « distant reading » et propose ainsi des études stylistiques d'auteurs dont on peut n'avoir jamais lu un texte en entier (la lecture humaine n'est que du « close reading »)¹⁸.

Dans ma propre recherche, je maintiens une définition strictement *qualitative* du corpus et replace au centre la notion de *texte*, et avec elle, de *contexte*. Ce qui me paraît scientifiquement contestable, plus que l'absence de représentativité – quelle représentativité ? Pour une linguistique qui ne se veut ni prescriptive, ni normative, un exemple atypique semble tout aussi pertinent et intéressant qu'un exemple attesté mille fois –, est la *décontextualisation* : le fait de travailler, jadis, sur des exemples fabriqués, aujourd'hui, sur des exemples issus des co- et con-textes les plus divers dans « l'ensemble de la toile considérés par certains comme « le » corpus », (Léon 2015 : 173). Mon aune demeure, encore et toujours, le texte, soit des énoncés mis en texte, tissés, *co(n)textualisés*. « [L]e texte est pour une linguistique évoluée l'unité minimale et le corpus l'ensemble dans lequel cette unité prend son sens. » (Rastier 2011 : 33). D. Mayaffre, spécialiste en logométrie politique, définit le corpus comme « forme maximale du contexte » :

Le corpus peut être en effet conçu comme une forme privilégiée du contexte. Plus précisément, nous définissons le corpus comme *la forme maximale du contexte*. De la lettre au mot, du mot à la phrase,

¹⁸ Digital Humanities in der Literaturwissenschaft (Computerphilologie), <https://www.digitalhumanities.tu-darmstadt.de/index.php?id=37>

de la phrase au paragraphe ou à la partie, de la partie au texte, du texte au corpus. (Mayaffre 2010 : 13)

Nombre de phénomènes ne peuvent se comprendre qu'au-delà de la phrase (à commencer par les anaphores), mais toutes les unités ne sont pas au même niveau. Je maintiens, à l'instar de la linguistique traditionnelle, la phrase (ou l'énoncé) comme niveau-pivot, à l'articulation des unités de rang inférieur (les morphèmes, les mots, les syntagmes) et des unités de rang supérieur (les niveaux mésotextuel (Adam 2018) et macrotextuel). Le saut qualitatif ne se situe pas entre le texte et l'ensemble des textes, le corpus, mais entre la phrase et le texte. C'est la phrase qui nous fait entrer dans le domaine du « catégorématique » (Benveniste 1966 : 128). « Nous pouvons segmenter la phrase, nous ne pouvons pas l'employer à intégrer. Il n'y a pas de fonction propositionnelle qu'une proposition puisse remplir. [...] Cela tient avant tout au caractère distinctif entre tous, inhérent à la phrase, d'être un *prédicat* » (*Ibid.*) Dans cette perspective, on peut considérer qu'un seul et même texte peut servir de corpus. À partir du moment où les données sont appréhendées dans le respect de leurs contraintes textuelles, qui sont typologiques, génériques, historiques, énonciatives, il suffit d'un ou de plusieurs « textes » pour les rassembler et les constituer en corpus.

J'ai salué comme une libération l'usage de l'ordinateur dans ma pratique de l'écriture, mais il m'est impossible, malgré les tentatives que j'ai pu faire, d'utiliser de manière pour moi pertinente la textométrie dans le traitement des données. Ma réserve vis-à-vis d'une approche outillée ne serait pas possible si j'étudiais des données orales, la prosodie, la communication gestuelle, tous phénomènes qui n'existent que sur le vif et doivent donc être enregistrés et /ou filmés.

3.2 Approche instrumentée vs approche humaine

Il est indéniable que l'approche instrumentée ouvre des possibilités irréductibles à une approche humaine (sur les limites et la complétude des deux approches, voir *Langages* n°212, 4/2018, en particulier l'article de V. Magri). Dans mon cas particulier, elle m'aurait certainement fait gagner un temps précieux lorsque j'ai rédigé mon premier article, dans lequel je voulais prouver, de la manière la plus objective possible, les contraintes temporelles imposées à un récit (monologue intérieur) qui revendique l'abandon de toute intrigue linéaire au profit d'une « poésie en réseaux » (*Netzwerkpoetik*) : *Kassandra*, de Ch. Wolf (Wolf 1983a, 1983b). Pour ce faire, j'avais fait un énorme travail de repérage à la main, en consignait tous les changements temporels des temps verbaux sur trente pages de la nouvelle, correspondant respectivement au début (les dix premières pages), au milieu (dix pages prises

au cœur du récit), et à la fin (dix dernière pages). Mon mari, neurobiologiste et généticien moléculaire, m'avait aidée à donner une représentation graphique des anachronies de ces trente pages, représentation qui permettait aussi de visualiser la distribution entre temps raconté (JE narré) et temps du temps du raconter (JE narrant) (voir les graphiques dans **EPD 1 : 11-14**). Ces graphiques démontrent, de manière indubitablement « scientifique », l'impossibilité de s'affranchir complètement de la linéarité :

Bouleverser une chronologie, c'est encore admettre qu'elle existe, et tôt ou tard, l'auteur se voit contraint de la respecter [...]. Le temps fictionnel, aussi grandes que soient les libertés qu'il autorise au romancier, ne peut s'affranchir complètement du temps référentiel, on peut juger [...] arbitraire l'écoulement temporel selon l'axe passé-présent-futur, on ne peut s'y soustraire. La linéarité est une dimension constitutive de tout récit. (**EPD 1 : 14**).

Avec l'ordinateur, de tels graphiques pourraient se faire automatiquement sur des œuvres entières. Ce premier article, qui reposait sur le repérage de données strictement lexicales, aurait été idéalement adapté à une approche outillée. Les limites surviennent quand le repérage et l'identification des données ne repose plus sur des marqueurs formels, mais sur l'interprétation. Ma recherche actuelle porte sur la figuralité et plus largement sur des faits discursifs mettant en jeu les mécanismes inférentiels et interprétatifs, et doit nécessairement passer par une approche « à l'humain ».

J'ai été confrontée directement à ce problème dans mon travail sur la répétition figurale. J'aurais souhaité, bien sûr, que l'ordinateur lise à ma place des grandes masses de données et me fasse ainsi gagner un temps précieux de repérage. Quelle figure pourrait mieux se prêter à une analyse *lexicométrique* que la répétition, qui est une figure lexicale ? Or, ce repérage instrumenté s'est avéré impossible, la seule figure que repère facilement la lexicométrie (l'ancien nom de la textométrie) étant l'anaphore (les études textométriques sur la répétition portent d'ailleurs sur cette seule figure, Mayaffre 2015, Magri-Mourgues 2015). Ce qu'il m'importait de montrer était au contraire le caractère réticulaire de la répétition (**EPD 22, 24, 43**). Si l'on excepte l'anaphore, aucun des critères retenus pour le repérage de la répétition figurale (le seuil minimal, l'adjacence, l'empan, la rareté lexicale, etc.) ne fournit une condition nécessaire et suffisante pour identifier si la répétition *fait* ou *ne fait pas* figure, car c'est seulement leur conjonction qui permet de trancher. C'est la loi de saillance générale du gestaltisme qui fonde la répétition figurale (opposition entre un arrière-plan amorphe et une figure qui se détache au premier-plan, **VOL 1., 85-88**), et non tel ou tel critère, pris isolément. L'approche instrumentée est nécessairement localiste, alors que la figuralité, comprise à la lumière du gestaltisme, exige une approche globale, contextualisée. L'importance à accorder au contexte caractérise d'ailleurs plus largement le renouveau des recherches figurales, dans

le sillage des travaux de M. Bonhomme (1998, 2005). Or l'ordinateur ne peut pas appréhender les données multiples de la situation de communication. Je renvoie ici à la critique que je fais de l'approche textométrique de la répétition figurale dans mon inédit (VOL. 1, 78-81).

L'impuissance à contextualiser propre à la machine se pose pour toute la problématique de la figuralité. Comment repérer de manière automatique, c'est-à-dire aussi *dé*-contextualisée, une litote, un euphémisme, une métaphore, un énoncé ironique ? Le temps passé à compter, à chiffrer, à quantifier, n'est plus alors un gage de scientificité, mais autant de temps enlevé au traitement pertinent et à l'interprétation des données.

Je rejoins donc une position qui est encore la norme en stylistique française (Legallois 2017 : 135), et qui est, aussi, celle de bien d'autres sciences humaines, comme la sociologie, l'histoire, l'ethnologie, la psychologie, la sémiotique, les sciences de l'information et de la communication, etc., où le paradigme positiviste imposé par les sciences exactes, après avoir dominé pendant des décennies, a laissé place au paradigme de la complexité (Morin 1990) et au retour vers des méthodes qualitatives. Il se trouve que cette position peut paraître rétrograde en sciences du langage, c'est donc l'occasion pour moi de réaffirmer sa force et sa pertinence :

Dans les méthodes qualitatives, ce qui caractérise les techniques de traitement ou d'analyse, c'est essentiellement la mise en œuvre des ressources de l'intelligence pour saisir des significations. [...] [...] Ces techniques d'analyse resteront longtemps le propre de l'homme. Elles ne sont réalisables que par l'homme en dehors de toute mécanisation informatique possible. (Mucchielli, in Mucchielli 2004 : 214, s.v. « Qualitative (méthode) »)

Je ne travaille jamais sur de grands corpus, mais uniquement sur des corpus restreints, voire très restreints. Le corpus de ma thèse, *Les Jeux du Je avec le temps, Une étude des rapports entre la première personne et les temps verbaux dans le roman*, se compose, pour la partie analytique, de deux études de cas, deux romans contemporains de langue allemande écrits à la première personne, *Kassandra* (Wolf 1983) et *Mein Name sei Gantenbein* (Frisch 1964) ; la plupart des articles de ma période littéraire sont basés, soit sur des nouvelles (textes entiers qui ont l'avantage d'être courts), soit sur un ensemble limité d'extraits fictionnels rassemblés selon des critères précis. À l'intérieur de ces textes autonomes ou assemblés, j'effectue toujours mon travail de repérage « à la main ». Dans la première partie de ma recherche, j'ai privilégié certains auteurs (en particulier Heinrich von Kleist (EPD 3, 4, 8), Arthur Schnitzler (EPD 21, 29, 35), Christa Wolf (EPD 47, 1, 2, 7), Thomas Bernhard (EPD 5, 10, 14, 16), Herta Müller (EPD 14, 18, 19, 20), mais j'ai bien sûr travaillé ponctuellement sur des textes d'autres auteurs : Johann Peter Hebel (EPD 9), Franz Kafka (EPD 39), Thomas Mann (EPD

15), Günter Kunert (EPD 9), etc. Dans la deuxième partie de ma recherche, les discours politiques épideictiques ont pris le relais sur le discours littéraires.

La relation interlocutive prend des formes explicites avec le sujet déictique, mais aussi implicites avec la mise en œuvre de la répétition figurale. Il s'agit toujours d'entrer dans une sorte de « dialogue » avec les textes, ou plutôt leurs auteurs, leur *ethos*, dialogue imaginaire très fort et très fécond... Les ordinateurs n'ont pas d'*ethos*. Le chercheur en sciences humaines étudie les phénomènes humains, ce qui signifie qu'il s'implique lui-même en tant que *personne*, mais également qu'il est à lui-même son propre *instrument* :

Le phénomène essentiel [des méthodes qualitatives], c'est que l'instrument de la recherche fait corps avec le chercheur, est entièrement intégré à sa personne. À l'inverse des sciences naturelles, où l'instrument est extérieur au chercheur (que l'on pense un oscilloscope ou à un densimètre...), dans les sciences humaines, l'instrument ne lui est pas extérieur. (*Dictionnaire des méthodes qualitatives*, s.v. « Méthodologie d'une recherche qualitative », 2004 :152).

À l'ère des « humanités numériques », du chercheur promu « post-humain » (Paveau 2014) ou « humain augmenté » (Habert 2005), je m'efforce de rester tout simplement humaine, et d'être, en fin de compte, en accord avec la démarche en sciences humaines, de ma propre recherche l'objet et le sujet.

3.3 Penser la complexité

3.3.1 Gradualité et dualités oppositives

Tous les phénomènes humains sont des phénomènes complexes, on parle d'ailleurs aujourd'hui de « paradigme de la complexité » en sciences humaines (Morin 1990). Le constat de la complexité du langage est l'un des premiers que l'on trouve dans les feuillets manuscrits de Saussure dits de l'Orangerie¹⁹ ; il est associé chez le linguiste genevois à une mise en garde contre la simplification :

Les éléments premiers sur lesquels portent l'activité et l'attention des linguistes sont donc non seulement d'une part des éléments complexes, *qu'il est faux de vouloir simplifier*, mais d'autre part des éléments destitués dans leur complexité d'une unité naturelle [...] [EPD : « l'unité naturelle » est la part matérielle du signe, les sons vocaux]. (Saussure 2002 :18).

Cette citation est placée par J.- M. Adam, chef de file de la linguistique textuelle, en exergue de son introduction à l'ouvrage *Faire texte*, qui l'applique, dès les premières lignes, à l'objet texte, et souligne l'ouverture transdisciplinaire qui en découle : « [...] d'une part, le texte est un objet abordable depuis des points de vue très disciplinaires, d'autre part, c'est un objet

¹⁹ Ces feuillets ont fait l'objet de deux publications : la première pour un public large dans les *Écrits de linguistique générale* chez Gallimard (2002), puis dans une édition savante de R. Amacker chez Droz (2011).

d'une haute complexité » (Adam 2015 : 11). L'étymologie du mot *complexus* fait écho à celle du texte comme tissu (*textus*), comme le rappelle E. Morin :

Qu'est-ce que la complexité ? Au premier abord, la complexité est un tissu (*complexus* : ce qui est laissé ensemble) de constituants hétérogènes inséparablement associés : elle pose le paradoxe de l'un et du multiple. [...] La difficulté de la pensée complexe est qu'elle doit affronter le fouillis (le jeu infini des inter- rétroactions), la solidarité des phénomènes entre eux, le brouillard, l'incertitude. (Morin 1990 : 21-22)

Penser la complexité du texte exige « d'entrer dans une épistémologie de la complexité » (Adam 2015 : 13), qui postule, outre le refus d'un séparatisme disciplinaire, la conscience qu'il est impossible de séparer l'observateur de la chose observée. Toute approche contribue à créer son objet, aucun fait de langage n'est « donné hors du point de vue » :

On n'est pas dans le vrai, en disant : un fait de langage veut être considéré à plusieurs points de vue ; ni même en disant : ce fait de langage sera réellement deux choses différentes selon le point de vue. Car on commence par supposer que le fait de langage est donné hors du point de vue. Il faut dire : primordialement, il existe des points de vue ; sinon il est simplement impossible de saisir un fait de langage. (Saussure 2002 : 19)

La nécessité de ne plus séparer ce qui fait le complexe a conduit à privilégier en linguistique, ces dernières décennies, un point de vue particulier, celui de l'approche par *gradualité*. La logique du « plus ou moins », « + ou - de connexité, + ou - de cohésion, + ou - de cohérence » permet en effet de « penser toujours ensemble » les marques de la textualité (Adam 2004 : 4, ital. dans le texte), de les relier plutôt que de les isoler.

La logique du « plus ou moins » s'accompagne d'un fréquent recours à la notion de *continuum*, que l'on utilise pour rendre compte de nombreux phénomènes, parmi lesquels figurent aussi ceux auxquels je me suis moi-même intéressée : la subjectivité (Kerbrat-Orecchioni 1980) et son pendant, l'« effacement énonciatif » (Vion 2001, les travaux de Rabatel, 2003, 2004, etc.), le discours rapporté (Pérennec 1992, Rosier 1999), voire la répétition, pour appréhender la différence entre répétitions de contenu et répétition formelles (depuis les recherches pionnières en linguistique des interactions, Tannen 1987, 1994 à celles plus récentes Magri et Rabatel 2015, Rabatel et Magri 2015).

L'approche graduelle rend compte de la multiplicité et la diversité des manifestations discursives, mais j'ai toujours éprouvé le besoin de réduire l'angle d'approche et de retrouver, derrière la richesse des phénomènes, les *dualités* fondatrices qui sous-tendent le fonctionnement même du langage. La reconnaissance de dualités structurelles ne s'oppose pas à l'approche graduelle, car les deux se situent à des niveaux différents. En scrutant de manière quasi-exclusive les dualités, je n'ai jamais voulu nier l'omniprésence de l'hybridité, ni m'inscrire dans une logique binaire, du négatif ou du positif, du « tout blanc » ou du « tout

noir ». Mais j'ai placé au cœur de ma démarche le principe du structuralisme qui rejoint mon sentiment épilinguistique et mon propre rapport à la vie : la conscience du lien indissoluble entre des contraires supposés. C'est le génie de Saussure d'avoir organisé et pensé le langage en dualités, la langue et la parole, le signifiant et le signifié, la synchronie et la diachronie, le syntagme et le paradigme (il n'utilisait pas lui-même le terme de paradigmatique, mais parlait de « mémoriel »), etc. La conscience des « relation[s] non triviale[s] de *dualité* » (Culioli 1973 : 83, je souligne) caractérise l'œuvre saussurienne – comme il apparaît dans le titre de ses notes de l'Orangerie « De la double essence du langage » (Saussure 2011).

Nous touchons ici à ce qu'il y a de primordial dans la doctrine saussurienne, un principe qui présume une intuition totale du langage [...]. Ce principe est que le langage, sous quelque point de vue qu'on l'étudie, *est toujours un objet double*, formé de deux parties dont l'une ne vaut que par l'autre. [...] Tout en effet dans le langage est à définir en termes doubles ; tout porte l'empreinte d'une dualité oppositive. (Benveniste 1966 : 40).

Les dualités oppositives du langage n'ont rien d'une opposition mathématique qui exclut que A soit non-A, elles relèvent d'une logique naturelle qui suspend le principe mathématique de non-contradiction²⁰. La démarche scientifique rejoint alors un constat que l'on peut faire tous les jours sans cesser de s'en étonner : « Une chose est à la fois elle-même et son contraire ». C'est ce qui fait tout le mystère de la répétition, bonne ou mauvaise, assumée ou subie, vivifiante ou mortifère... « Rien de nouveau sous le soleil » ou « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » : la répétition, selon le regard que l'on porte sur elle, nous renvoie à l'immobilisme ou au mobilisme ontologiques universels, à la tension constitutive entre permanence (répétition) et changement (variation), qu'elle décline sous des formes diverses (identité et altérité, mort et vie, retour et renouveau, pluralité et unité, etc., voir le **Prologue, VOL. 1 : 5-18**). L'identité des contraires trouve en linguistique une actualisation parfaite dans le principe de l'opposition inclusive. « Il est dans la nature des faits linguistiques, puisqu'ils sont des signes, de se réaliser en oppositions et de ne signifier que par là », (Benveniste 1966 : 175).

La logique naturelle du langage est *d'abord* celle entre marqué et non marqué, on est toujours confronté à l'existence de deux ensembles sublogiques, l'un précis, l'autre vague, englobant le premier, la logique du continuum vient après. Hjelmslev parle d'*opposition participative* (Hjelmslev 1972), je préfère le terme *inclusive*. L'explication du phénomène d'opposition

²⁰ Dans mes publications, nombre de titres et sous-titres contiennent ainsi deux notions ou concepts associés par le signe vs, ce qui, sans doute, si on le traduit par « contre », et non par « en face » accroît l'impression d'une division. Les oppositions duelles sont facilement associées au binarisme et aux dichotomies, et le binarisme et les dichotomies au refus des nuances.

inclusive, donnée par Marcel Pérennec dans un cours de syntaxe de licence, constitue sans doute une des révélations les plus marquantes de mes années d'apprentissage linguistique. Il eut recours à l'exemple le plus parlant, celui des paires de lexèmes ou de d'adjectifs dits antonymes, mais dont les deux sens sont en fait recouverts dans un sens global (*Tag/Nacht* ; *alt/jung*): les vingt-quatre heures d'un *jour* comprennent celles de la *nuit* ; un enfant *âgé* de deux ans est un tout *jeune* enfant, etc. La linguistique donne parfois ce bonheur de mettre en formules et descriptions limpides ce qui, dans la vie, demeure inexplicable. Le concept d'opposition inclusive rend compte, de manière lumineuse, sur le plan linguistique, de l'identité des contraires (Héraclite) : A n'exclut pas non-A, une opposition se fonde non sur la différence, mais sur « la présence ou absence d'A » :

Libre par rapport au principe logico mathématique de différence entre termes positif et négatif, le système linguistique paraît obéir, en vertu du principe de fluidité, à un mécanisme de participation. Ce n'est pas sur des couples A/non-A qu'il se fonde, mais plutôt sur l'opposition entre présence d'A (situation marquée) et présence ou absence d'A (situation non marquée). Certains lisent même dans ce phénomène l'empreinte d'une mentalité prélogique que porterait la langue. (Hagège 1985 : 194)

Souligner les dualités n'est pas, dans cette perspective, faire preuve de réductionnisme mais obéir à la conviction que le principe de non-contradiction se trouve au cœur du fonctionnement de la langue. L'approche de la complexité par gradualité privilégie les marques secondaires, j'ai au contraire toujours voulu comprendre ce qu'il en était des dualités participatives, qui se révèlent au travers des formes langagières les plus visibles et les plus marquées : les formes primaires.

Avec un indéniable revers. Qui s'intéresse aux formes simples peut être facilement vu comme celui ou celle qui « enfonce les portes ouvertes »... Le propre des évidences n'est-il pas qu'elles vont trop de soi ? Au sein d'une linguistique éprise de la complexité sous ses formes cachées, ma recherche s'est traduite dans l'adoption d'une position bien souvent minoritaire, surtout dans la première partie de mes recherches consacrée au discours littéraire. Par minoritaire, j'entends ici une position entrant en contradiction avec les orientations parfois très abstraites du discours savant, alors que j'ai toujours cherché à comprendre, au contraire, ce qui était fondé et faisait écho, et dans ce cas, comment, aux intuitions « basiques » des locuteurs et à leur savoir ordinaire.

- i) Face à l'intérêt pour les formes *multiples* de la subjectivité dans le discours, qui va de pair, en narratologie et en analyse des discours, avec une *minoration* de la catégorie de la personne, je suis restée attachée à l'appareil formel de l'énonciation. Les études linguistiques et littéraires privilégient l'étude des récits à la 3^e personne, ma curiosité est allée vers le récit en JE, auquel peu d'auteurs ont

consacré des travaux approfondis – si l'on excepte les études de Friedrich Spielhagen (1883), Käte Hamburger (1968) et Dorrit Cohn (1981). Au lieu de valoriser les points communs entre les récits écrits à la 1^{ère} ou bien à la 3^e personne, j'ai donc insisté sur leurs différences (trait distinctif : absence d'ancrage ou pseudo-ancrage **EPD 47, EPD 5**).

- ii) Face au développement du concept d'*effacement énonciatif*, quelle que soit l'interprétation qu'on lui donne (voir *infra*, l'affrontement entre thèses communicationnelles et non-communicationnelles, sur l'existence de « phrases sans parole » (Banfield 1982) et de récits sans narrateur), je me suis penchée sur l'attitude d'*engagement énonciatif* que manifeste la présence des déictiques personnels (**EPD 2, 6, 7, 21, 29**). La présence des déictiques renvoie à la question des locuteurs. Face à une narratologie essentiellement science de la narration et du narrateur, j'ai traité la question du couple auteur-lecteur (**EPD 7, 21, 29, 35**).
- iii) Face à l'engouement pour les *incipit* dans la question des frontières matérielles du récit (Del Lungo 2003), je me suis penchée sur le seuil de l'*explicit* et la question « comment finir ? » qui est, certes, moins intéressante sur le plan textuel, mais bien plus redoutable et difficile à cerner, sur le plan existentiel, que celle de la séduction des commencements. Dans la vie, peu de gens s'enquèrent, à propos d'un livre ou d'un film, de « Comment ça commence ? », et plus nombreux sont ceux qui veulent savoir si « ça finit bien ? », ou mal, ou en queue de poisson... C'est la fin ou bien l'absence de fin, l'inachèvement et le caractère fragmentaire, qui déterminent l'interprétation, (**EPD 12, 15**).
- iv) Face à l'intérêt pour les formes implicites et cachées du dialogisme, j'ai privilégié le dialogue et les modes « visibles » de la parole alternée, le DD et DI. La thèse dominante est celle d'un continuum entre discours indirect (DI) et discours direct (DD) dans le discours représenté (DR) (Pérennec 1992, Rosier 1999 : 158-159) ; la forme littéraire préférée des linguistes et narratologues est le DIL, mode de la représentation de la parole *pensée* (le DIL est « signe de modernité, de mixité et de liberté [...] », Rosier 1999 : 41), et j'ai souhaité, au contraire, valoriser et insister sur la singularité du DD, qui est d'abord le mode de la parole *parlée* au sein des formes de DR (trait distinctif : présence ou absence d'autonymie, Authier-Revuz 1992 et 1993, Charlent 2003, **EPD 4, 13**). La problématique du DD et de la citation est encore trop peu étudiée, les « effets de réel » provoqués par la

dimension autonymique méritent d'être scrutés de plus près, c'est d'ailleurs un des aspects que je me suis promis de creuser à l'avenir (voir perspectives dans **VOL. 1, 260-266**).

- v) Enfin, au sein d'une pragmatique intégrée qui place la pertinence informationnelle au centre de la communication (Sperber et Wilson 1989), je me suis intéressée aux limites du concept d'information à travers l'étude des répétitions exactes. La linguistique textuelle appréhendait alors la répétition de manière indifférenciée, (voir présentation dans Linke *et al.* 2004) ou l'analysait comme passant graduellement de la reformulation à la reprise à l'identique (« Les frontières entre les deux procédés sont fragiles », Magri-Mourgues et Rabatel 2015a : 10, voir aussi Rabatel et Magri-Mourgues 2015b : 9). L'évolution dans l'appréhension de la répétition, de l'indifférenciation au continuum et à l'opposition de deux types de répétition, est exposée dans le chap. 1 de l'inédit (**VOL. 1, 34-47**). J'ai posé la nécessité de distinguer strictement entre répétition *exacte* et répétition *substitutive* (trait distinctif : non substituabilité ou substituabilité du signifiant, **EPD 23, 24, 28, 31, 32**, etc.). C'est le critère de substituabilité du signifiant, qui m'a amenée *in fine* à mettre au jour l'existence de deux modes de signifier dans l'énonciation, la signifiante et la signification. La mise en évidence de ces deux modes est au cœur de l'inédit, elle me paraît être la contribution la plus importante de toute ma recherche, ce par quoi j'estime avoir apporté quelque chose à la théorie du signe et à la linguistique générale.

Les points *i*, *ii* et *iv* sont exposés longuement dans la partie II « La personne dans le discours littéraire ; je suis passée plus rapidement sur *v* et la répétition, qui fait déjà l'objet de l'inédit. Mon positionnement relativement insulaire explique aussi le ton parfois trop assertif qu'ont pu prendre, au fil des ans, mes publications. Le développement de la linguistique du signifiant, la linguistique analogique (Monneret 2004), que j'ai découverte très tard, ainsi que les travaux sur la phénoménologie à la 1^{ère} personne me donneront, à l'avenir, c'est ce que j'espère, la possibilité de collaborer avec d'autres chercheurs et de m'insérer dans un paradigme partagé. Mon intérêt pour les formes simples peut très facilement passer pour simpliste ; la synthèse présente, qui, par définition, réunit au lieu de décomposer, comme le fait l'analyse, s'expose aussi au reproche de simplification. Je demande donc au lecteur de se reporter, pour les nuances et les développements, aux analyses exposées dans les articles du volume 3.

La complexité n'est pas, néanmoins, l'antonyme de la simplification, et c'est ce sur point que je voudrais conclure cette profession de foi.

3.3.2 De la simpleté

L'existence d'oppositions participatives fonde le principe épistémique qui gouverne toute ma recherche, l'amour de la simplicité. Non seulement dans le choix d'étudier des formes « simples », mais aussi dans la manière d'en parler. On voit aujourd'hui se propager le mot-valise de *simpleté*. Le néologisme existe en anglais depuis les années 1950 (*simplicity*), où il est employé au départ dans les arts du commerce et la décoration ; en France, en revanche, c'est une notion émergente, issue des sciences du vivant (Berthoz 2009) :

Malgré la complexité des processus naturels, le cerveau doit trouver des solutions, et ces solutions relèvent de principes simplificateurs. Elles permettent de traiter rapidement, avec élégance et efficacité, des situations complexes, en tenant compte de l'expérience passée et en anticipant l'avenir. (Berthoz 2009 : 17)

La notion de simpleté permet de poser un regard différent sur la simplification, que Saussure condamnait comme ennemie de la complexité. Mais simplifier, selon le *Trésor de la langue française informatisé*, c'est rendre plus simple, c'est-à-dire d'abord, lorsque le verbe porte sur des compléments inanimés, « supprimer ce qui n'est pas essentiel », « débarrasser des éléments non-indispensables » – le sens de « ne pas tenir compte de la complexité, de la subtilité » étant, toujours selon le *Tlfi*, réservé aux compléments désignant une personne (*Tlfi*, s.v., simplifier). En science, la simplification ressortit à une démarche positive qui n'a pas d'autre but que de permettre de se concentrer sur, et d'expliquer ce qui est essentiel. La simplification sert l'objectif de la clarté, et ne doit aucunement être confondue avec la facilité. C'est une différence que soulignait déjà Hjelmslev, dans ses *Prolégomènes à une théorie du langage* :

Quoique la facilité et la clarté soient deux choses différentes, elles ont une ressemblance superficielle : toutes deux impliquent une simplification. Mais cette simplification est bien différente dans les deux cas. On ne peut jamais faire paraître une chose plus facile qu'elle n'est sans pousser trop loin la simplification. Mais on peut quelquefois la rendre plus claire qu'auparavant par une simplification qui n'est pas excessive, mais au contraire scientifiquement justifiée parce qu'il ne s'agit pas là de simplifier les faits mais de simplifier la façon dont on se les représente. (Hjelmslev 1971 : 180)

Mon commandement premier n'est donc pas du tout la mise en garde de Saussure (« il est faux de vouloir simplifier »), mais bien plutôt cette affirmation du linguiste danois, qui vaut pour moi profession de foi :

L'une des tâches principales de la science doit être de trouver le point de vue qui rend les choses moins compliquées. Une démarche scientifique est une démarche qui vise à la simplification. (*Ibid.*)

Face au chaos du réel, on peut opposer la clarification par simplification. Prôner la simplicité n'est pas nécessairement sacrifier à la vulgarisation, cette dernière supposant l'adresse à un public très large et hétérogène quant au niveau des connaissances, c'est plutôt, il me semble, rendre possible le dialogue entre les disciplines, et favoriser ainsi la circulation des concepts et des idées. La théorie de la complexité d'Edgar Morin montre comment les processus de simplification sont mis, au sein des sciences humaines, au service de la communication :

[La] complexité ne conduit pas à l'élimination de la simplicité. Elle apparaît certes là où la pensée simplifiante défaille, mais elle intègre en elle tout ce qui met de l'ordre, de la clarté, de la distinction, de la précision dans la connaissance. Alors que la pensée simplifiante désintègre la complexité du réel, la pensée complexe intègre le plus possible les modes simplifiants de penser, mais refuse [leurs] conséquences mutilantes, réductrices, unidimensionalisantes. (Morin 1990 : 135)

La notion de simplexité condense cette intrication, elle n'a pas encore trouvé sa place dans les dictionnaires au format papier, mais elle est déjà dotée d'un petit article dans *Wikipédia*.

La simplexité est l'art de rendre simple, lisible, compréhensible les choses complexes. [...] Une « chose simplexe » est une chose complexe dont on a déconstruit la complexité, que l'on sait expliquer de manière simple. (Wikipedia, s.v. , simplexité)

Les objets sur lesquels porte ma recherche sont des « formes simplexes », en ce sens *i*) qu'elles se trouvent partout et que n'importe quel locuteur peut les identifier, *ii*) que leur simplicité apparente n'exclut pas le complexe, *iii*) que je m'efforce de dire leur complexité avec des mots simples.

Penser la complexité est indissociable de *dire* la complexité, tout comme le JE de l'écriture n'existe pas sans le TU de la lecture. Il me semble possible de trouver une voie moyenne, qui touche un public certes cultivé, mais qui excède le petit cercle des spécialistes, et j'essaie toujours d'écrire, au-delà des « happy few », pour toutes les personnes curieuses des choses du langage.

Le discours scientifique ne peut coïncider avec la « langue des jours ouvrables » (Bouveresse 1971 : 36), mais il se doit, je crois, d'éviter tout jargon, toute dénomination trop spécialisée, tout « terminologisme » trop poussé. Il m'arrive souvent d'égratigner l'idéal scientifique d'un parler neutre et objectif, en insérant des commentaires pouvant être perçus comme « trop personnels », mais qui rendent la lecture plus attrayante. Le discours neutre et objectif est, pour être sérieux, parfois aussi très ennuyeux... Une formule bien frappée vaut parfois mieux qu'une phrase nuancée, qui perdrait justement, par sa longueur et sa subtilité, une partie de son efficacité. Nombre d'exigences propres à l'écriture académique sont des prescriptions et proscriptions qui perpétuent une rupture dommageable avec les discours (parlés ou écrits)

« non-scientifiques », voire à les à exclure, afin de mieux légitimer le caractère de l'institution universitaire.

J'essaie toujours, au contraire, de réduire le fossé formel entre discours savant et discours profane. De faire œuvre de médiatrice, en pratiquant, dans mes cours et dans l'écriture, une linguistique « hors du temple » (Achard-Bayle et Paveau 2008).

Faire simple est difficile : « Contrairement à ce que l'on pourrait penser, simplifier n'est pas simple. Cela demande d'inhiber, de sélectionner, de lier, d'imaginer » (Berthoz 2009 : 17-18).

Faire simplexe, ou dire simplement la complexité du langage, tel est mon credo.

Mon intérêt pour la linguistique est né de mon amour des mots. Dans la neuro-didactique des langues, inspirée des recherches en neurosciences (Grein 2013), on insiste de plus en plus sur l'importance du *plaisir* dans l'apprentissage. La lecture du discours scientifique est aussi une forme d'apprentissage. L'investissement affectif très fort, dans ma recherche, dans mon écriture, dans mon enseignement, au sein de la discipline qui s'est rêvée la plus objective des sciences humaines (science pilote !), ne contredit donc pas, je le pense profondément, l'exigence et la quête de connaissances propres au chercheur, pas plus que son partage :

Ce que suggèrent le bon sens et l'observation sans préjugés, la science paraît bien en voie de l'établir sur des bases plus sûres encore : nos affects ne commandent pas seulement nos réactions aux stupeurs du quotidien, aux imposture d'autrui ou aux événements de liesse. Même les raisonnements humains les plus abstraits ou qui en ont l'impressionnante apparence, n'ont d'autre terreau nourricier que purement affectif. (Hagège 2009, *Dictionnaire amoureux des langues*, s.v. affects)

J'ai fait le choix de ne pas séparer la linguistique de la vie, le discours savant du discours profane, le complexe du simple ... et ainsi, je l'espère, le sérieux de l'agréable.

II
LA PERSONNE
DANS LE DISCOURS LITTÉRAIRE

II, 1

LA PERSONNE

À LA CROISÉE DES SCIENCES HUMAINES

« *Die Tiefe muss man verstecken. Wo? An der Oberfläche.* »

Hoffmansthal, *Das Buch der Freunde*.²¹

Je me suis présentée comme une chercheuse obsessionnelle, mais il est vrai aussi que les problèmes que je creuse inlassablement sont toujours situés à la croisée de nombreuses sciences humaines, et, quelque part, insondables. Avant de m'immerger pour de longues années dans la problématique de la répétition, et de comprendre qu'elle mettait en œuvre une autre utilisation du signe linguistique, je n'ai cessé de m'interroger sur la question de la personne :

À ma connaissance, et selon mon expérience, il n'est pas dans la science du langage de problème plus difficile à résoudre [que le problème de la personne]. Je ne crois pas, en outre, qu'il en soit de plus important. (Guillaume, cité par Joly 1994 : 45)

L'avantage de cette problématique, par rapport à celles du sujet ou de la répétition exacte, d'une étendue considérable, est qu'elle est très clairement circonscrite, localisable et délimitable, puisqu'on associe immédiatement, dans le langage, la « personne » à la « personne grammaticale ». Lorsqu'il s'agit de parler des individus humains dans toutes leurs dimensions et leur complexité, en revanche, on préfère employer le terme de « sujet » : le sujet locuteur, le sujet parlant, le sujet énonciateur, mais aussi le sujet entendant, le sujet social, le sujet individuel, le sujet de l'acte de langage, etc. Il faudrait aussi mentionner le sujet grammatical, le sujet logique, thématique, rhématique... Face à cette étourdissante

²¹ Hoffmansthal 1986 : 68. [« La profondeur doit se cacher. Où ? À la surface », trad. EPD]

« ronde des sujets »²², inanimés ou vivants, humains ou non-humains, individuels ou collectifs²³, la personne permet de réduire considérablement le champ de l'analyse.

PERSONNE¹, subst. fém.

I. — Individu de l'espèce humaine, sans distinction de sexe.

II. — GRAMM. Catégorie grammaticale marquant le rapport à celui qui parle, à celui à qui on parle, à celui (ce) dont on parle et qui se note morphologiquement dans le verbe, le pronom personnel, le pronom et l'adjectif possessifs. (*Trésor de la langue française informatisé*)

Il n'y a guère que dans l'emploi juridique de « personne morale » que le terme peut être détaché de l'*individu* et de son *existence corporelle* (*Le Grand Robert*). L'emploi du même mot tend à masquer son ambiguïté inhérente – à la fois individu de l'espèce humaine et individu participant à une situation de dialogue.

C'est sans doute le propre de toute « catégorie de l'esprit humain » (Mauss 1991 [1938]) dans le langage : leur ambiguïté ontologico-linguistique se dissimule sous une apparente univocité qui leur vaut bien souvent de n'être pas traitée à la hauteur, ou plutôt, pour reprendre l'aphorisme d'Hoffmansthal, à la profondeur qu'elles méritent – Weinrich en a fourni une démonstration éclatante avec temps et temps verbal.

Les notions de « personne », de « sujet » et de « subjectivité » sont *toutes* interdisciplinaires, c'est la manière dont on les traite qui détermine ensuite un ancrage plus ou moins linguistique. En quoi et pourquoi la notion de personne permet-elle de dialoguer avec d'autres disciplines ?

1 Personne, sujet, subjectivité

1.1 Benveniste et la corrélation de subjectivité

La question de la personne grammaticale, déclinée dans le paradigme verbal, et appartenant, comme telle, au bagage grammatical minimal de tout locuteur, s'est vu dotée d'un rôle absolument central dans la théorie de l'énonciation de Benveniste²⁴. À rebours d'une tradition

²² Titre du numéro 30 de la revue *DRLAV*, 1984.

²³ Dans le dictionnaire, c'est même le sens inanimé qui est premier « **I. —** Ce qui constitue la matière, le thème ou bien le motif d'une activité ou d'un état. **II. —** Être vivant considéré dans son individualité » *Trésor de la langue française informatisé*, s.v. « sujet ».

²⁴ C'est de loin la catégorie qu'il a le plus traitée et commentée dans les 2 tomes des *PLG*, c'est elle qui a fait le succès et la propagation de la théorie de l'énonciation : il lui consacre 4 des 6 articles de la section *L'homme dans la langue* dans *PLG1* (« Structure des relations de personnes dans le verbe », « Les relations de temps dans les verbes français », « La nature des pronoms », « De la subjectivité dans le langage »), ainsi que de longs développements dans les chapitres IV et V de « La communication » dans *PLG2* (« Le langage et l'expérience humaine », « L'appareil formel de l'énonciation »).

qui traitait les trois personnes comme une même classe fonctionnelle, il instaure une ligne infranchissable de démarcation entre le couple formé par les personnes élocutive et allocutive (P1 et P2), face à la troisième personne, la délocutive (P3). C'est le couple JE-TU qui fonde la corrélation de subjectivité – par couple JE-TU, il faut entendre métonymiquement l'ensemble des « indices spécifiques » de « l'appareil formel de l'énonciation » : indices personnels, indices d'ostension et paradigme des formes verbales temporelles, qui s'opposent aux « procédés accessoires » (Benveniste 1974 : 81-82). On me pardonnera de citer ces passages célèbrissimes, qui ont constitué une sorte de révélation linguistique (!) :

Est « ego » qui dit « ego » ». Nous trouvons là le fondement de la « subjectivité », qui se détermine par le statut linguistique de la « personne ». (Benveniste 1966 : 260)

La polarité des personnes, telle est dans le langage la condition fondamentale [...]. Polarité d'ailleurs très singulière en soi, et qui présente un type de position dont on ne rencontre nulle part, hors du langage, l'équivalent. Cette polarité ne signifie pas égalité ni symétrie : « ego » a toujours une position de transcendance à l'égard de *tu* ; néanmoins, aucun des deux termes ne se conçoit sans l'autre ; ils sont complémentaires, mais selon une opposition « intérieur/extérieur », et en même temps, ils sont réversibles. Qu'on cherche à cela un parallèle ; on n'en trouvera pas. Unique est la condition de l'homme dans le langage.

Ainsi tombent les vieilles antinomies du « moi » et de l'« autre », de l'individu et de la société. [...] C'est dans une dialectique englobant les deux termes et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité (« De la subjectivité dans le langage ». (Benveniste 1966 : 260)

La lecture de ces lignes (et de toutes celles consacrées à la personne) fut déterminante. Que rêver de mieux, en tant que linguiste débutante, et en tant que personne habitée par la question « qui suis-je ? », que de voir affirmer : « C'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme sujet ; parce que le langage seul fonde en réalité, dans *sa* réalité qui est celle de lettres, le concept d'« ego » » (Benveniste 1966 : 259).

1.2 La minoration de la catégorie de la personne

Vingt-cinq ans après la parution des *PLG 1*, au début de mes recherches, la puissance de cette affirmation semblait cependant s'être largement émoussée et l'opposition entre JE-TU et IL avait fait place au constat de l'omniprésence de la subjectivité. En narratologie, qui est le domaine par lequel je l'ai abordée au moment de ma thèse et dans mes premiers travaux (cf. infra, *JE e(s)t ses autres*), cette opposition était même purement et simplement rejetée. La catégorie de la personne, capitale en psychologie, indissociable de chaque entrée dans la langue d'un petit enfant et donc incontournable en acquisition du langage (voir par exemple Morgenstern 2006, *Un JE en construction*), n'intéressait alors plus grand monde, pas plus dans la théorie des récits que dans l'analyse des textes et des discours : est-ce parce qu'on supposait que l'essentiel, sinon tout, avait déjà été dit ?

De manière symptomatique, le terme même de « personne », qui figurait encore dans le *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* de Dubois *et al.* (1999 : 355-56), ne fait l'objet d'aucune entrée dans le *Dictionnaire d'analyse du discours* (Charaudeau et Maingueneau 2002), à la différence du « sujet » qui se décline en « sujet du discours », en « sujet parlant », et en de multiples autres collocations²⁵. Cette disparition va de pair avec la valorisation des notions de « dialogisme », de « polyphonie », d'« effacement énonciatif », qui, diluent toutes, d'une certaine façon, la catégorie primaire de la personne que Benveniste avait mise au premier plan.

2. De Bally à l'analyse de discours énonciative

Le découpage de l'évolution de la linguistique énonciative peut se faire de diverses façons ; Paveau et Rosier 2005 la considèrent par exemple à l'aune de ses rapports avec l'analyse du discours²⁶, je distingue pour ma part trois grandes étapes, en fonction du rôle échu à la personne, en prenant Benveniste pour pivot :

2.1 Approches centrifuges vs approche centripète de l'énonciation

1) Avant Benveniste, Ch. Bally, l'école de Genève et l'étude des marqueurs les plus divers de l'expressivité.

Chez Bally, la subjectivité est appréhendée comme *expressivité*, et étudier la parole signifie ouvrir la science du langage à l'étude des sentiments et de la sensibilité. L'inventaire des marques d'expressivité est fort hétérogène, qui inclut outre les formes verbales, les formes non-verbales des gestes et l'intonation. Pour Bally, la subjectivité est *partout* dans la langue parlée²⁷.

2) Benveniste et le centrage sur « l'appareil formel de l'énonciation ».

Benveniste rompt avec cette conception extensive et associative, de manière radicale, la subjectivité à la « corrélation de subjectivité », qu'il fonde sur la notion de personne, le couple JE-TU, les « instances de discours », et qu'il oppose à la troisième personne, « le

²⁵ Sont ainsi donnés comme entrées-renvois : *sujet communicant* pour *émetteur*, *sujet destinataire* pour *destinataire*, *sujet énonçant* pour *énonciateur*, enfin *sujet interprétant* pour *récepteur* (Charaudeau in Charaudeau/Maingueneau 2002 : 554-555).

²⁶ Les auteurs proposent le terme d'« analyse de discours énonciative », « ADE », une désignation qui subordonne, me semble-t-il, l'énonciation à l'analyse de discours.

²⁷ « [Q]uand nous parlons, notre « moi » éclate de toute part ; il nous est impossible, même dans l'énoncé des concepts les plus généraux, les plus étrangers à nous-mêmes, de ne pas mettre un peu de notre personne, de notre sensibilité et de ne pas trahir, ne fût-ce que par le geste ou les modulations de la voix, la part que nous prenons aux choses que nous disons. La langue parlée n'est jamais entièrement impersonnelle, et l'élément subjectif y est partout répandu [...] », (Bally 1905 : 130, je souligne).

membre non-marqué de la corrélation de personne » (Benveniste 1966 : 255). On peut ne pas être d'accord avec la conclusion qu'il tire de cette opposition, le fait qu'il assimile la troisième personne à une « non-personne »²⁸, l'important me semble ailleurs : dans la reconnaissance du couple JE-TU comme étant *le cœur* de l'appareil formel de l'énonciation, dans la distinction fondamentale entre le langage comme système de signes, et le langage en tant qu'il fait l'objet d'un processus d'*appropriation* par un individu. (*Ibid.*).

3) Après Benveniste, de nouveau, l'élargissement aux marqueurs non-déictiques de la subjectivité.

On peut faire remonter ce mouvement d'élargissement à l'étude pionnière de C. Kerbrat-Orecchioni, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage* (1980). Est énoncé le principe, comme l'avait fait Bally pour l'expressivité, de l'omniprésence de la subjectivité : « La subjectivité langagière est partout, mais diversement modulée selon les énoncés » (1980 : 170). Depuis cet ouvrage majeur, ce principe n'a cessé d'être réaffirmé. La notion d'*effacement énonciatif* invalide la possibilité même de l'absence de sujet : « [T]out énoncé est un événement nécessitant un locuteur qui, quelle que soit la stratégie mise en œuvre, est inévitablement présent DANS son message (et pas seulement PAR son message). » (Vion 2004 : 99). Ce constat est le même que celui que posait depuis des décennies la narratologie avec les théories du « discours du récit ».

L'étude de l'inscription de la *subjectivité* s'est vue de plus en plus rapprochée de l'inscription de la *modalisation*, un déplacement qui culmine sans doute dans la théorie du point de vue (PDV) d'A. Rabatel. Le PDV conçu comme « actualisation modale, indépendante de l'actualisation déictique » (Rabatel 2005 : 118) achève de mettre en déliaison la notion de sujet d'avec les personnes *physiques*.

L'extension généralisée des notions de dialogisme et de polyphonie a contribué aussi, il me semble, à détacher l'énonciation des individus physiques. Dialogisme intersubjectif, interdiscursif, interlocutif, intralocutif : le suffixe *inter-* permet de distinguer de multiples formes d'actualisation de la présence de l'Autre dans le discours, un Autre qui est d'autant plus étudié qu'il ne s'incarne pas dans un TU. L'échange naturel du dialogue ne constitue plus qu'une forme de dialogisme parmi d'autres, innombrables et ininterrompues.

²⁸ C'est le cas de Guillaume qui met, pour sa part, la troisième personne au centre du système personnel. Selon Guillaume, « la troisième personne est partout » (Guillaume 1988 [1947-48] : 183) : il y a dans chaque personne une personne délocutive, implicite et partielle pour la 1^{ère} et la 2^e personne, explicite et totale pour la 3^e personne (Joly 1994). Mais les deux linguistes reconnaissent l'un comme l'autre l'importance fondamentale de la question de la personne.

2.2 L'énonciation, entre appropriation et modalisation

Je n'ai jamais vraiment suivi le troisième mouvement de l'énonciation, je n'ai cessé de privilégier la parole et *le sujet physique individuel*, plutôt que les discours et le *sujet social*. Le propre de tous les mouvements de l'analyse de discours est « [de tourner] tous autour de l'étude de production transphrastiques, orales ou écrites, dont on cherche à comprendre *la signification sociale* » (Charaudeau et Maingueneau, Avant-Propos à leur *Dictionnaire*, 2002 : 7, je souligne), mon centrage sur l'individu physique s'inscrit donc à contre-courant de cette tendance.

L'approche centripète de Benveniste se démarque tant de celle de ces prédécesseurs de l'École de Genève que de celle de ses successeurs en analyse de discours. Face à la subjectivité comme « procès *d'appropriation* » de la langue par un locuteur (Benveniste 1974 : 82, italique dans le texte), portée par un nombre limité de marqueurs primitifs, on a la subjectivité comme *modalisation* et comme *évaluation*, portée par une multitude de marques secondaires, les innombrables « lieux d'inscription dans l'énoncé du sujet d'énonciation » (Kerbrat-Orecchioni in Charaudeau/Maingueneau 2002 : 553).

De la distinction entre formes primitives subjectives comme *appropriation du langage* et formes secondaires comme *inscription, modalisation ou évaluation dans le langage* découle la liaison ou la déliaison des sujets d'avec les *individus physiques*. Le centrage sur l'appareil déictique, s'il « ferme des pistes » et s'apparente à une forme de « réductionnisme » en ce qui concerne l'exploration des observables langagiers (Rabatel 2005 : 118), est cependant dicté par une question qui déborde les frontières de la linguistique, « le problème de la personne, de sa constitution et de sa présence » (Jacques 1979 : 33), qui est d'ordre anthropologique, phénoménologique, métaphysique, philosophique, etc.

L'ouverture aux formes secondaires et abstraites de subjectivité s'inscrit dans la logique naturelle des recherches sur l'énonciation, qui ne pouvaient que se dématérialiser et se décentrer par rapport aux sujets locutoires :

[C]'est précisément la possibilité pour le sujet (sujet de l'énonciation) de se penser comme sujet (modal) indépendamment de l'acte externe d'énonciation (de locution) qu'il s'agit d'examiner. Autrement dit, il s'agit d'analyser la subjectivité du locuteur, hors énonciation personnelle, ou encore celle d'énonciateurs internes aux énoncés du locuteur, qui ne sont pas des locuteurs de discours rapportés. (Rabatel 2005 : 118)

La question du *sujet modal*, par exemple le fonctionnement complexe des modalisateurs et des mots du discours, des adjectifs axiologiques ou non axiologiques, des gloses méta-énonciatives, etc., reflète un stade « plus évolué » dans l'appréhension du sujet. La question de la personne comme *sujet déictique* est une question naïve et primitive, qui se pose très

concrètement dès l'entrée dans le langage au tout jeune enfant (« alors aujourd'hui, c'est demain ? »), et qui ne cesse de suivre l'individu tout long de sa vie, qu'il soit linguiste ou non.

2.3 Personne et corps

La notion de personne induit autre chose, l'attachement à la matérialité et aux sens. Les sujets sont multiples et peuvent tout à fait être désincarnés, voire inanimés²⁹, mais la personne ne peut jamais être détachée de l'humain et des *corps* des sujets. « La condition humaine est corporelle » (Le Breton in Mesure et Savidan 2006 : 211).

C'est l'autre fil rouge de ma recherche, *mon attachement aux corps*, en tant que supports matériels vivants d'entités abstraites et spirituelles, qui a commandé et commande tous mes choix théoriques. C'est lui qui m'a menée des *corps des locuteurs* aux *corps des signes*, c'est lui qui fonde aussi, je crois, ma propre éthique. « Une humanité hors corps est aussi une humanité sans sensorialité, amputée de la saveur du monde », déclare D. Le Breton (Le Breton *id.* : 213). C'est une affirmation à laquelle je souscris entièrement.

3. Personnes et dialogues : pour une éthique des échanges humains

Parler, c'est d'abord parler à des êtres humains *incarnés*. Toutes les formes de parole prennent leur source dans l'échange naturel du dialogue, et je n'ai jamais cessé de chercher la trace de cet échange originel, dans des formes qui ne sont *justement pas* celles de l'interlocution en face-à-face, mais écrites et/ou apparemment monologiques.

Il y a une forme de paradoxe dans l'affirmation d'une « hétérogénéité constitutive » de l'énonciation : si l'Autre est partout, il n'est plus vraiment quelque part... « La puissance et la pertinence d'une notion se mesure à sa capacité à féconder des champs de recherche pour lesquels elle n'était pas initialement prévue » affirme J. Bres du dialogisme (Bres 2017, [en ligne]). Certes. Mais il est vrai aussi qu'une notion s'édulcore et court le risque de la banalisation, plus grande est sa généralisation. Où sont les corps des interactants, où se trouve l'altérité dans un dialogisme abstrait et généralisé ?

Le philosophe marxiste Althusser voyait dans l'histoire un procès sans sujet ; le constat de la présence d'autrui dans tous les discours conduit *in fine* à théoriser des discours dans lesquels

²⁹ Il n'est que se rapporter aux entrées « sujet » et « personne » dans le dictionnaire (voir note 21). Dans le *Grand Robert de la langue française*, Il faut attendre la 4^e acception pour trouver le trait [+animé] pour le mot *sujet*. Alors que le 1^{er} sens donné pour *personne* est « individu humain ».

le couple JE-TU n'occupe plus qu'une place parmi d'autres, mineure³⁰. Mais les deux approches, centrifuge et centripète, doivent rester représentées.

Dans le prolongement du marxisme et de la psychanalyse, les études dialogiques ont, dans le même temps qu'elles se sont appliquées à détruire le règne le « sujet monolithique », « Sa Majesté le Sujet », contribué à déposséder le sujet de sa personne. Le sujet dialogique est devenu en grande partie étranger à lui-même, *sujet assujetti*, agi et non plus agissant, parlé plutôt que parlant, produit par plutôt que produisant le langage. Le langage lui-même est de toutes parts imposé et déterminé, par la société, par l'interdiscours, par l'inconscient, etc...

Des discours sans personnes produits dans un monde sans sujets ?

Nous sommes essentiellement dans un monde de processus sans sujet (au sens d'Althusser). Nous sommes comme des nageurs pris dans un courant extrêmement fort : les tendances lourdes de l'économie et de la politique notamment. On ne peut pas grand-chose contre le courant, si ce n'est à la marge. (Bacot et Le Bart, Entretien avec Philippe Braud 2018 [en ligne])

La lutte pour le respect et la prise en compte des personnes doit aujourd'hui se faire au sein même de l'université et de la recherche, sommées de s'adapter à la logique économique libérale, à sa triple exigence d'efficacité, de rentabilité et de compétitivité. Nous, les enseignants-chercheurs, nous retrouvons ainsi à nager contre le courant. À rebours de la tendance lourde à transformer en biens marchands le savoir et la recherche³¹ et, mais c'est là une position qui m'est personnelle, à rebours de la dématérialisation que nous impose le passage aux « humanités numériques » du XXI^e siècle, je maintiens comme plus haute valeur la notion de dialogue de personne à personne.

C'est une question de positionnement subjectif et de croyance : une question d'éthique. La question de l'éthique, individuelle et collective, a longtemps été écartée de la linguistique, mais la reconnaissance des aspects normatifs des discours quels qu'ils soient (Paveau 2014), et surtout la réflexion sur l'engagement du linguiste dans sa recherche, la revendication d'une pratique inscrite entre objectivité et subjectivité (Rabatel 2013b), permettent de contester cette mise à l'écart.

L'analyse linguistique [...] montre qu'il est impossible de distinguer faits et commentaires, difficile de faire le tri entre vérité (avec ses divers régimes) et valeurs, de séparer la dimension purement spéculative de l'action. Ces questionnements débusquent une subjectivité qui se pare parfois du masque de l'objectivité ou interrogent les points aveugles de certaines pratiques subjectives ou

³⁰ Si l'on considère par exemple un champ essentiel du dialogisme, celui des gloses méta-énonciatives (Authier-Revuz 1995), on constate que la relation interlocutive (*i*) ne représente qu'une seule des *quatre* formes de non-coïncidence du dire à lui-même, à côté de la non coïncidence du discours à lui-même (*ii*), de celle entre les mots et les choses (*iii*), enfin de celle des mots à eux-mêmes (*iv*).

³¹ Voir les innombrables procédures d'évaluation, de classement et d'expertise qu'imposent ceux qui détiennent le pouvoir institutionnel.

objectives. À tous ces titres, l'engagement du linguiste interroge autant la méthode que les interprétations [...]. C'est en quoi [il] est critique, problématisant, et en quoi il a des répercussions politiques, éthiques, aux antipodes de tout discours prescriptif, normatif, moralisateur sur les contenus ou les façons de dire. (Rabatel 2013b)

L'engagement du chercheur est encore loin d'aller de soi dans l'analyse de discours de tradition française, où « la majorité [des analystes] se prononce en faveur d'une neutralité sacralisée » (Koren 2013), mais il distingue les travaux de quelques chercheurs, et spécialement ceux d'A. Rabatel, qui a choisi de s'engager au nom du collectif : « L'engagement relève, pour moi, d'une *prise de parti* allergique à *l'esprit de parti* privilégiant des intérêts particuliers au détriment de l'intérêt général », (*Ibid.*).

Pour ma part, si je me méfie des collectifs³², j'ai foi en les individus !

L'éthique a, je crois, d'autres formes que celle du militantisme ; elle peut se déployer en bas, dans nos activités au quotidien. Mon éthique est simple et radicale, et consiste à maintenir, autant que possible, dans quelque situation que ce soit, le dialogue de personne(s) à personne(s). C'est un positionnement qui ne me permettra jamais d'occuper des hautes fonctions dans l'institution, mais qui me permet de rester fidèle à ce que je tiens pour le plus important. Le métier d'enseignant-chercheuse est un métier humain.

C'est de la réponse qu'on donne à la question de savoir si l'homme peut s'adresser à l'autre en établissant *une relation authentique de personne à personne* que dépend la réponse au problème politique de la possibilité des contrats et d'une histoire pacifiée. (Armengaud et Misrahi, *Encyclopedia Universalis*, s.v. dialogue, consulté le 7.01.2019, je souligne)

Tous mes travaux sur discours littéraire placent en leur cœur la notion de dialogue, qu'il s'agisse du dialogue entre l'auteur et le lecteur (ce sont mes travaux sur l'emploi des déictiques personnels en fiction, objet du chapitre suivant II, 2 « Je e(s)t ses autres »), ou des dialogues entre les personnages (les articles sur les formes de représentation de la parole alternée, dans le chapitre II, 3).

³² Il se trouve que l'histoire du XX^e siècle et son lot de génocides a laissé des cicatrices profondes dans ma propre histoire familiale, et m'a légué une méfiance viscérale vis-à-vis d'actions perpétrées au nom d'un intérêt général.

DIALOGUES

II, 2

DIALOGUES ENTRE L'AUTEUR ET LE LECTEUR

JE E(S)T SES AUTRES

Perhaps the most overworked distinction is that of person. To say that a story is told in the first or the third person will tell us nothing of importance. We can hardly expect to find useful criteria in a distinction that throws all fiction into two, or at most three, heaps.
(Booth 1961: 150)

Plain wrong. It was radically underworked [...]. It had been talked about a lot, more than most aspects of technique, but the talk had been, like mine following the comment, superficial. (Booth 1983: 412)

1. Dialogues *in absentia* et discours littéraire

1. 1 Dialogisme et dialogue

Dans les théories dialogiques, la question de la personne, en tant que producteur ou entendeur physique des énoncés assurant un rôle dans la communication et en tant qu'individu humain doté de propriétés spécifiques (en Occident, la personne est le support de la « personnalité »), s'est donc retrouvée évincée au profit d'un questionnement plus large sur la présence constitutive d'autrui dans les discours. « On peut définir le dialogisme comme l'*orientation*, constitutive et au principe de sa production comme de son interprétation, de tout discours vers d'autres discours », (Nowakowska et Sarale, 2011, souligné dans le texte, en ligne). Que l'on se situe dans l'*interdiscours*, l'*intertextualité*, la *modalisation autonymique*, etc., le dialogisme va de pair avec le détachement de la notion de personne en tant qu'individu physique (mais non pas comme sujet !). Le processus de dématérialisation progressive, d'autonomisation vis-à-vis du corps apparaît d'ailleurs croissant, selon que l'on choisit les termes de *voix*, encore attachée à un « format physique », celui de *point de vue*, comme mode de donation du référent, ou celui d'énonciateur, cette dernière notion étant par ailleurs

éminemment floue et ambiguë ; selon les contextes, le terme peut renvoyer au locuteur ou bien à la voix / au PDV, à un être du monde comme à un être de langage « sans parole » :

J'appelle « énonciateurs » ces êtres qui sont censés s'exprimer à travers l'énonciation, sans que pour autant on leur attribue des mots précis ; s'ils « parlent », c'est seulement en ce sens que l'énonciation est vue comme exprimant leur point de vue, leur position, leur attitude, mais non pas, au sens matériel du terme, leurs paroles. (Ducrot 1984 : 2004)

Pour tenter de circonscrire la notion de voix, on partira du *format physique* auquel renvoie le terme (présence d'une vocalité impliquant la possibilité d'une profération et/ou d'une écoute) — et on gardera la réflexion ancrée de ce côté. (Barbérís 2007, souligné dans le texte, en ligne)

On définira ici [le PDV] de manière très générale, comme un contenu propositionnel dont le mode de donation des référents dénote une manière de voir / penser (singulière ou collective, originale ou doxique) renseignant sur l'objet et sur le sujet du PDV, l'énonciateur qui prend en charge ce contenu représentationnel (Rabatel 2005, en ligne)

L'attachement aux personnes physiques impose au contraire de ne jamais perdre de vue le niveau expérientiel des *locuteurs* – parleurs et entendeurs, scripteurs et lecteurs. Il m'a fait appréhender le dialogisme en tant qu'il se manifeste comme *dialogue*, et ceci dans un genre de discours dont les conditions de production et de réception n'ont plus rien à voir avec celles de la conversation ordinaire, le roman, le récit fictionnel. Par fiction, j'entends donc uniquement la fiction narrative, ou encore la littérature narrative d'imagination.

Qui se souvient encore, face à l'expansion hégémonique de la notion, que la théorie bakhtinienne de la polyphonie s'est construite à l'origine pour décrire le fonctionnement, non pas de l'énonciation en général, mais du discours littéraire, non pas du discours littéraire dans sa totalité, mais du roman, et même, plus particulièrement des œuvres de Dostoïevski et de Rabelais (Bakhtine 1970, 1978), elles-mêmes saturées par les *dialogues* de personnages – dialogues écrits d'ailleurs très souvent au discours direct... Au commencement, donc, était le dialogue, c'est-à-dire la conversation entre des êtres du monde : interaction orale effective, ou bien représentée de manière fictionnelle, didactique, philosophique, etc., mais basée dans tous les cas sur le principe d'alternance et de réciprocité.

DIALOGUE, subst. masc.

A. — *Gén.* Communication le plus souvent verbale entre deux personnes ou groupes de personnes [...]

B. — *P. méton.*

1. [Dans une œuvre littér., récit, roman ou le plus souvent pièce de théâtre, p. oppos. aux parties descriptives ou analytiques du récit] Suite de paroles, de répliques échangées par les personnages et rapportées au style direct ; manière de conduire un développement, caractérisée par l'usage de ce procédé.

2. Œuvre didactique, littéraire ou philosophique, écrite sous forme de conversation entre deux ou plusieurs interlocuteurs ou groupes d'interlocuteurs, de manière à mettre en évidence la contradiction

ou, le cas échéant, la convergence entre les opinions, les idées, les thèses que l'auteur les charge d'exposer. *Les dialogues de Platon*. [...] (*Trésor de la Langue Française informatisé*)

Le *dialogisme interlocutif* excède la notion de conversation et permet d'étendre la notion de dialogue aux formes de communication « monologale », certes dénuées de tours de parole mais dans lesquelles une place linguistique est faite, de manière explicite, à l'interlocuteur³³. Par rapport aux dialogues classiques ou représentés, le dialogisme interlocutif est un dialogue *in absentia*. La question qui s'est posée pour moi était la suivante: ce dialogue *in absentia*, à l'œuvre par exemple dans la presse d'actualité destinée aux jeunes (Simon 2011), peut-il être décrit de la même façon que celui qui se déploie dans une œuvre de fiction ? La distinction faite entre les deux types de relations dialogiques, les relations interdiscursives (« celles que tout énoncé entretient avec les énoncés antérieurement produits sur le même objet », Moirand in Charaudeau/Maingueneau 2002 : 176), et les relations interlocutives (« celles que tout énoncé entretient avec les énoncés de compréhension-réponse des destinataires réels ou virtuels, que l'on anticipe », *Ibid.*) est essentielle, mais elle ne permet nullement de rendre compte de la spécificité du discours fictionnel. Lorsque les théories narratologiques s'efforcent de montrer la spécificité irréductible ou au contraire la parenté des discours de fiction et de réalité, elles s'intéressent à l'absence de personne, à la disparition du narrateur. J'ai au contraire voulu comprendre, de manière positive, ce que devenait la catégorie de la « personne » et la relation interlocutive dans les récits fictionnels.

1. 2. La triple énonciation narrative

1.2.1 Dualité constitutive de l'auteur et du lecteur

Que deviennent JE et TU en fiction ? Qui parle à qui ? La spécificité de l'échange *in absentia* dans la littérature est de se déployer dans un espace à la fois réel (l'écriture, la lecture) et imaginaire (le monde fictionnel). Sur la dimension de l'absence dans une correspondance, j'écrivais :

La disjonction des contextes, en même tant qu'elle impose de très fortes contraintes [...] apporte aux mots leur émancipation, aux interlocuteurs une rencontre construite autour de l'absence. [...] La suspension du principe de l'alternance et l'absence du corps de l'autre offre à l'imaginaire un espace pour se déployer : imaginaire autour des mots, imaginaire autour de [l'autre] privé de corps, imaginaire autour de la rencontre qui advient, par la seule force des mots, entre le Je et le Tu absents. (EPD 18 : 212)

³³ Au départ, je ne me suis intéressée qu'aux formes monologiques écrites, la problématique de la répétition m'a permis ensuite d'étendre mon intérêt pour l'inscription de la relation interlocutive dans le discours monologal aux formes orales des discours épictiques (EPD 22, 23, 24, 25, 28).

L'entrée en fiction porte à la quintessence cette dimension imaginaire de la relation interlocutive. En fiction, JE est toujours un autre ... et TU l'est donc aussi. Un locuteur, *être du monde*, devient un ou des *êtres qui ne sont faits que de langage*, métamorphose qui s'opère aussi en nous, lecteurs, chaque fois que nous ouvrons un roman et nous retrouvons confrontés aux personnes fictives des narrateurs et des personnages.

L'énonciation fictionnelle présuppose, d'une part, la non-intervention de celui à qui elle est destinée (dialogue *in absentia*, mais c'est aussi le cas de tout dialogisme interlocutif ordinaire), et, d'autre part (c'est là que réside son « mystère »), le *dédoublement constitutif* des instances énonciatives : dédoublement entre l'instance réelle de l'auteur et l'instance fictive du narrateur, mais aussi, ce qui est moins étudié, entre un lecteur réel et un lecteur modèle. La fiction comme espace de jeu dans lequel le UN devient plusieurs, par l'intermédiaire des personnages. Quand un joueur d'un jeu vidéo s'exclame : « J'suis mort ! », on sait qu'il désigne par JE son avatar fictionnel, et non lui-même comme personne. Est-il pour autant possible de dire que ce JE est *coupé* de sa personne ? Comment expliquer le fait qu'il serait tout à fait impossible qu'il s'exclame : « IL est mort ! ». Les modalités de la fiction narrative traditionnelle sont-elles si différentes de la fiction numérique ? Quelles sont les postures que l'auteur *et* le lecteur empiriques adoptent face aux personnages ?

1. 2.2 Le niveau des personnages

Le propre de la polyphonie de la fiction narrative, au-delà du dédoublement énonciatif structurel de l'auteur et du lecteur, c'est de faire vivre des personnages – je n'ai jamais cru à la fin du règne du personnage proclamée par les théories du Nouveau Roman, et l'on voit d'ailleurs, au vu des productions actuelles, qu'il a parfaitement survécu à sa mort annoncée. À proprement parler, il n'y a donc pas deux, mais bien trois niveaux constitutifs de l'énonciation romanesque : derrière l'auteur, il y a le narrateur, mais derrière le narrateur, il y a le personnage. On pourrait ainsi parler de deux polyphonies différentes, ou bien, si l'on choisit de les cumuler, d'un *triple* échelonnement énonciatif de la fiction (contre une *double énonciation théâtrale*), qui décline les trois instances énonciatives de Ducrot (1984) : le *sujet parlant* ou *producteur physique de l'énoncé* (c'est l'auteur), le *locuteur, être de discours* (c'est le narrateur), et *les voix des énonciateurs* (ce sont les personnages). Mais cet échelonnement ternaire ne rend pas justice au statut du personnage, éminemment flottant : voix et points de vue sans « parole », dans un récit à la 3^e personne, ou bien être de discours, dans un récit à la 1^e personne ? Du côté de la réception, il n'existe pas de désignations stables, ce qui reflète la difficulté à décrire le rôle du lecteur : la division entre être de chair (*le lecteur*

réel) et être de discours (*le narrataire* ou *lecteur invoqué*), qui recoupe le premier type de polyphonie, ne concerne qu'un type particulier de récits, dans lesquels le lecteur réel reçoit une incarnation fictive (cf. *infra*, M. Vuillaume et la « fiction marginale »). Mais où se situe le lecteur, lorsqu'il n'est pas explicitement adressé, par rapport au narrateur et aux personnage(s) ? La question de ce qu'il advient des *êtres du monde*, l'auteur et le lecteur, dans le dispositif complexe de la fiction, est une question naïve qui ne trouve plus guère de place dans le discours parfois trop savant de la narratologie.

Narratologie. Pseudo-science pernicieuse, son jargon a dégoûté de la littérature toute une génération d'analphabètes. (Genette 2006 : 254)³⁴

Le fait est que la narratologie insiste sur les *séparations* entre les diverses instances ; ce n'est pas par hasard si l'on parle d'une *division* auteur/narrateur plutôt que d'un *dédoublement*. Il faut *distinguer* entre le réel et la fiction, le passé et le présent, l'auteur et le narrateur, le narrateur et les personnages. Et, de l'autre côté, entre le *lecteur modèle*, ou *impliqué*, ou *implicite*, et le *lecteur invoqué* et le *lecteur réel*. Mais le JE littéraire sert justement à brouiller toutes ces frontières ! J'ai voulu insister sur la manière dont s'enchevêtrent les niveaux de cette polyphonie (al)locutoire, en fonction de leur rapport aux personnages. Aucune instance n'est isolable et n'existe indépendamment l'une de l'autre. D. Maingueneau a pu comparer l'auteur et le narrateur aux anneaux du nœud borroméen :

On est toujours tenté de réduire le nœud à un de ses anneaux [...] Mais aucune de ces instances n'est isolable ou réductrice aux autres, leur écart est la condition de la mise en mouvement du processus de création. [...] Si on les dénoue, chaque anneau se révèle celui par lequel les autres tenaient. (Maingueneau 2004 : 108)

Le personnage constitue le troisième anneau du nœud borroméen. Et c'est de la porosité de ces trois niveaux que surgit la *métamorphose* :

Autor und Leser sind real und fiktional zugleich, an- und abwesend. Aber sie treffen sich im Reich der Fiktion, in der erfundenen Welt des Autors, die der Leser lebendig werden lässt. Günter Grass hat nicht mit drei Jahren aufgehört zu wachsen, wie Oskar Matzerath in der Blechtrommel, Theodor Fontane ist nicht mit neunundzwanzig Jahren gestorben wie Effi Briest, sondern wurde achtundsiebzig Jahre alt. Aber Oskar Matzerath und Effi Briest sind für immer und ewig an ihre Autoren gebunden und werden von jedem neuen Leser erneut zum Leben erweckt.

Ich ist mehrere andere! Gegen die Unwiderruflichkeit des Lebens lautet das Gesetz der Fiktion „Ich stelle mir vor!“ (Frisch 1964, *Mein Name sei Gantenbein*). Die Literaturtheorien zielen meistens darauf ab, die verschiedenen Ebenen sorgfältig zu trennen. Wir werden hier den entgegengesetzten Weg einschlagen. Der doppelte Status der Deiktika (als sprachliche und kontextgebundene Zeichen)

³⁴ Une affirmation tranchante qui n'est savoureuse que parce qu'elle émane du « père » de la narratologie en France, mais dont l'auto-ironie est remise en question par le terme « analphabètes » et surtout par le commentaire parenthétique de la fin de la citation, que je me dois, par honnêteté, de citer ici : « Ne dissèque que des « cadavres de récit » (encore heureux) ».

erlaubt es, mit der grundsätzlichen Uneinheitlichkeit des Autors und des Lesers des literarischen Textes zu spielen. Durch die Deiktika werden die in der Wirklichkeit getrennten Instanzen in eine andere Welt versetzt und zusammengeführt. Im Folgenden werden also bewusst die alle Rollen verwischenden, umfassenden Bezeichnungen Autor/Leser verwendet. (EPD 29 : 365)³⁵

La problématique du dialogue *in absentia* entre l'auteur et le lecteur du récit littéraire est inséparable de leur rapport au personnage ; elle ouvre nécessairement sur les rapports entre *réalité* et *imagination*, *littérature* et *réalité*. Ce sont les premières lignes de l'ouvrage monumental de K. Hamburger *La logique des genres littéraires* :

Le thème fondamental d'une logique de la littérature n'est pas autre chose que l'opposition entre littérature et réalité, explicitement ou implicitement à la base de toute considération théorique sur la littérature. (Hamburger 1986 : 29)

J'ai choisi d'aborder cette problématique, immense, par la petite porte de la catégorie de la personne. Ma thèse (EPD 47) et toute la première partie de ma recherche sont donc consacrées à l'emploi des déictiques personnels en fiction. Je suis partie du JE (EPD 47, 2, 6), puis j'ai peu à peu élargi ma problématique à l'ensemble des déictiques personnels (EPD 7, 21, 29, 35).

2. Le statut particulier du JE en fiction

2.1 Ma thèse sur *Les Jeux du JE avec le temps*

Ma thèse portait sur le récit en JE, elle s'intitulait : *Les Jeux du JE avec le temps. Une étude des rapports entre première personne et temps verbaux dans le roman*. Je la résume ici rapidement, puisque c'est elle qui sert de support à mes travaux ultérieurs sur la personne. J'y défendais l'idée que le JE occupe un statut marginal au sein de la fiction. M'inspirant des travaux de K. Hamburger (1986 [1968]), je définissais le JE littéraire par son caractère de « pseudo-embrayeur ». À la différence d'un récit à la 3^e personne qui se caractérise par une multitude de JE-Origines ouvertement fictifs, le récit en JE présente, à première vue, les caractéristiques d'un JE-Origine réel, mais cet embrayage énonciatif est *simulé*, car le JE

³⁵ « Auteur et lecteur sont à la fois réels et fictifs, présents et absents. Mais ils se rencontrent dans le domaine de la fiction, dans le monde imaginé par l'auteur, monde que fait vivre le lecteur. Günter Grass n'a pas cessé de grandir à l'âge de trois ans, comme Oskar Matzerath dans *Le Tambour*, et Theodor Fontane est décédé en 1898 à Berlin. Mais Oskar Matzerath et Effi Briest, inséparables de leurs auteurs, ressuscitent à chaque nouvel acte de lecture.

Je est plusieurs autres! La loi de la fiction est « J'imagine ! » (Frisch 1964), elle n'a rien à voir avec l'irrévocable de la « vraie vie ». Les théories littéraires visent généralement à séparer soigneusement les différents niveaux, nous faisons l'inverse. Le statut ambivalent des déictiques permet de jouer avec la dualité constitutive de l'auteur et du lecteur du texte littéraire. À travers les déictiques, les instances énonciatives séparées dans la réalité se trouvent réunies dans le monde fictionnel. Par la suite, nous utiliserons donc sciemment les désignations simples d'auteur et de lecteur parce que ce sont elles qui contiennent et brouillent tous les rôles. »

littéraire ne coïncide pas avec un JE réel. C'est parce que K. Hamburger ne pose pas de distinction entre auteur et narrateur qu'elle a exclu le JE fictionnel des genres littéraires. Si l'on rétablit cette distinction, sa thèse de la feintise du JE (*Fingiertheit*) est d'une grande puissance heuristique (cf. infra). J'ai donc repris sa thèse, en tenant compte de la polyphonie du JE. Le JE littéraire simule un embrayage dans un espace normalement caractérisé par l'absence d'ancrage ; historiquement, il s'est développé en important dans l'espace fictionnel des formes non-fictionnelles (journaux, lettres, mémoires, carnets...). De sa qualité de pseudo-embrayeur, le JE tire des propriétés spécifiques : il se caractérise par une dualité temporelle ; il fait coexister le passé de l'histoire racontée (le JE narré) avec le présent de la médiation (le JE narrant). Il peut ainsi naturellement favoriser les récits non-linéaires. Par ailleurs, parce que le JE appelle un TU, il impose au lecteur un rapport d'intimité – quelle que soit la forme que prend cette dernière (d'autorité, de complicité, etc.). Le fait que le JE cumule emploi intratextuel (il désigne à la fois le narrateur et le protagoniste) et emploi extratextuel (il peut renvoyer à l'auteur) fonde son statut fondamentalement hybride : la division auteur / narrateur/ personnage est brouillée dans un même indice personnel. Le JE rend ainsi virtuellement poreuse la frontière qui, dans un récit à la 3^e personne, sépare clairement la réalité de la fiction.

Après ma thèse qui posait la spécificité du JE en fiction, j'ai voulu regarder de manière plus générale ce que pouvait bien être le dialogue entre ces instances énonciatives complexes que recouvrent les concepts d'auteur et de lecteur. Ce n'est que très tardivement que j'ai découvert l'opposition entre thèses « communicationnelles » et « non-communicationnelles », mais, comme je vais l'expliquer ci-dessous, je n'ai pu me ranger, étant donné mon objet d'étude, le JE et les déictiques, dans aucun des deux camps.

2.2 Théories communicationnelles et non-communicationnelles

Dans l'histoire de la littérature, on distingue clairement des époques selon qu'elles privilégient tel ou tel type de narration (**EPD 6 : 62-65**) : la mise en avant d'un JE narrateur-protagoniste au XVIII^e (les autobiographies, les journaux, les romans épistolaires, les mémoires), ou bien le règne du IL-narrateur omniscient au XIX^e (l'« âge d'or » du roman), ou encore la volonté d'effacer la dimension de la médiation par un narrateur au XX^e (le *stream of consciousness*, le monologue intérieur au XX^e). Pour les lecteurs, le choix du marqueur personnel détermine un autre type de réception, ce qui apparaît évident si l'on considère le statut déictique du JE face au non-déictique IL. Dans notre expérience de lecteurs, il existe vraiment deux grands types de récits : selon que le narrateur coïncide avec le

protagoniste de l'histoire racontée (JE), ou selon qu'il la raconte en désignant le protagoniste par la 3^e personne (voir la petite enquête menée auprès d'un échantillon de 23 lecteurs (**EPD 6 : 72-73**)³⁶. À partir des années 1960-70, la narratologie s'écarte de l'idée d'une bipartition de la fiction en fonction de la personne grammaticale et la remplace par des concepts plus élaborés. Ce qui compte, c'est l'existence d'un narrateur fictif (*l'Esprit du récit* de W. Kayser, (1965, 1970)), d'une fonction narrative fluctuante (Stanzel (1985) et son modèle tripartite), d'une attitude narrative (Genette (1972) et la question du « mode »), etc. :

Der Erzähler [ist] in aller Erzählkunst niemals der bekannte oder unbekannte Autor, sondern eine Rolle, die der Autor erfindet und einnimmt. [...] der Erzähler ist eine gedichtete Person, in die sich der Autor verwandelt hat. (Kayser 1965: 206-207)³⁷

On a pu remarquer jusqu'ici que nous n'employions les termes de « récit à la première – ou à la troisième personne » qu'assortis de guillemets de protestation. [...] On sait bien qu'en fait la question n'est pas là. Le choix du romancier n'est pas entre deux personnes grammaticales, mais entre deux attitudes narratives (dont les formes grammaticales ne sont qu'une conséquence mécanique). (Genette 1972 : 256-56)

Deux grands courants s'affrontent, non sans véhémence³⁸, sur la seule question du statut à accorder à l'élimination des marques de la subjectivité déictique dans le récit fictionnel. S'opposent ainsi les théories dites « communicationnelles » (Booth 1961, Chatman 1978, Genette 1972, 1983, Rabatel 2011, etc.) et les théories dites « non-communicationnelles » (Hamburger 1968 [1957], Benveniste 1966, Banfield 1982, Kuroda 1973, Philippe 1998, 2000, Patron 2009, etc.) qui mobilisent des arguments d'une rare complexité, pour expliquer ce qu'est *l'effacement énonciatif*.

Les thèses communicationnelles mettent en avant l'impossibilité même de l'absence de sujet, de source énonciative, derrière tout IL, il y a un JE : « Toute narration est, par définition, virtuellement faite à la première personne », (Genette 1972 : 252). En face, les thèses non-communicationnelles interprètent l'effacement des marques de l'inscription énonciative dans

³⁶ Le trop petit nombre d'interviewés (23 personnes), ne permet pas d'accorder à cette enquête une valeur « scientifique », mais j'ai l'intention de reprendre mes recherches sur le JE, une fois soutenue mon HDR, et de mener des enquêtes sur une plus grande échelle.

³⁷ « Dans tout art narratif, le narrateur n'est jamais l'auteur connu ou inconnu, mais un rôle que l'auteur invente et qu'il endosse. [...] le narrateur est une personne créée de mots en laquelle l'auteur se métamorphose », (Kayser 1965 : 206-207).

³⁸ Et parfois même une certaine indignation... L'ouvrage *Le Narrateur* de Sylvie Patron (2009) s'ouvre ainsi sur ces mots : « Ce livre est né d'une indignation. J'ai été indignée en relisant [...] les deux pages que Gérard Genette consacre à l'ouvrage d'Ann Banfield, *Unspeakable Sentences* (1982) [...] dans son ouvrage, *Nouveau discours du récit* (1983). » Sachant que les pages incriminées rabaissent la théorie d'un récit sans narrateur au rang de « pures chimères », (Genette 1983 : 373).

le récit comme l'absence d'acte de communication. « *Every text can not be said to have a narrator* », (Banfield 1982 : 11).

Faut-il trancher ? La fiction repose sur un paradoxe :

Was besagt [...] die Begriffsbildung Dichtung und Wirklichkeit ? Sie besagt ein Doppeltes : dass Dichtung etwas anderes als Wirklichkeit ist, aber auch das scheinbar Entgegengesetzte, dass Wirklichkeit der Stoff der Dichtung ist. (Hamburger 1977 [1968] : 15)³⁹

À partir du moment où l'on admet que le récit fictionnel met en œuvre réalité *et* imagination, les deux approches apparaissent certes incompatibles, mais pareillement légitimes. Elles privilégient un point de vue différent. Les théories non-communicationnelles retiennent du récit fictionnel ce qui le distingue de l'énonciation ordinaire, les communicationnelles choisissent de valoriser ce qui leur est commun. Le verre est-il à moitié plein ou bien à moitié vide ? C'est selon. Mon propre point de vue est ailleurs : il porte non sur l'*effacement* mais sur l'*engagement énonciatif*. Sur les places linguistiques que peuvent occuper les instances réelles de l'auteur et du lecteur. À la différence des théories de narratologie qui n'abordent la question de la personne littéraire que *ex negativo*, la spécificité de la personne littéraire a donc justifié pour moi une approche *ex positivo*.

Le déictique littéraire réunit potentiellement la réalité et l'imagination, parce qu'il est toujours susceptible de recouvrer son caractère déictique en l'absence de source énonciative stable, univoquement identifiable à l'intérieur du texte. Ce sont ces cas d'*ambiguïté* et d'*instabilité* énonciative, de possible confusion entre réalité et fiction, que j'ai traqués dans les récits littéraires. JE e(s)t ses autres ! (EPD 2, 6,7, 21, 29, 35).

2.3 De la communication à l'immersion ou la métamorphose

Certains récits jouent en effet sciemment avec cette ambiguïté et la mettent en œuvre de manière programmatique. C'est le cas de *Kein Ort. Nirgends*, à mon sens l'un des plus beaux récits de Christa Wolf, dont l'incipit nous plonge dans un monologue intérieur *et* une narration qui convoquent dans les premières lignes presque toutes les formes personnelles. L'irréductible instabilité pronominale est ensuite résumée par une question réflexive qui résume le processus de métamorphose énonciative qu'est la fiction : *Wer spricht ?*

(1) Die arge Spur, in der die Zeit von *uns* wegläuft. Vorgänger *ihr*, Blut im Schuh. Blicke aus keinem Auge. Worte aus keinem Munde. Gestalten, körperlos [...]

³⁹ « [Q]uel est donc le sens de cette formation conceptuelle : fiction (littéraire) et réalités ? Il est double : On indique ainsi que la fiction est autre chose que la réalité, mais en même temps, ce qui est apparemment contradictoire, que la réalité est la matière de la fiction. (Hamburger 1986 : 29, trad. P. Cadiot)

Einer, Kleist, geschlagen mit diesem überscharfen Gehör, fliegt unter Vorwänden, die *er* nicht durchschauen darf. Ziellos, scheint es, zeichnet *er* die zerrissene Landkarte Europas mit seiner bizarren Spur. **WO ICH NICHT BIN, DA IST DAS GLÜCK.**

Die Frau, Günderrode, in den engen Zirkel gebannt, nachdenklich, hellseherisch, unangefochten durch Vergänglichkeit, entschlossen, der Unsterblichkeit zu leben, das Sichtbare dem Unsichtbaren zu opfern. Dass *sie* sich getroffen hätten : erwünschte Legende. Winkel am Rhein, *wir* sahn es. Ein passender Ort. Juni 1804.

Wer spricht?

Weißer Handknöchel, Hände, die schmerzen, **SO SIND ES MEINE.**

Qui parle ? À qui ?

Jeu de pistes, jeu de cache-cache entre un auteur son lecteur et les personnages, dont nous ne comprenons les règles qu'au fur et à mesure de notre avancée dans le récit, et dont j'ai rendu compte dans ce deuxième article (**EPD 2 : 17-25**). L'absence volontaire de l'indication générique « roman », « nouvelle », etc. sur la page de titre et surtout cette question qui sert de cadre au récit (donnée dans l'incipit et l'explicit) pointent vers son équivoque constitutive. Pourquoi ce soudain emploi du présent ? Pourquoi à la place d'un discours indirect libre en 3^e personne pour transcrire les pensées des personnages, avoir opté pour ce surgissement d'un discours direct libre en 1^e personne (les énoncés en petites majuscules) ? Le JE, associé au présent, pointe vers la *métamorphose* de l'auteure Christa Wolf en un double de ses personnages, Kleist et Günderrode, métamorphose qui a des conséquences directes sur le lecteur. En conclusion de cet article, j'écrivais :

Christa Wolfs Prosa [wird] oft als „Bekennisdichtung“ bezeichnet. Ich habe versucht zu zeigen, dass ihre Prosa für den Leser (und zumal für den DDR-Leser) auch eine „stellvertretende“ Dichtung ist - eine Dichtung, die neben den Stimmen der Figuren immer die Stimme des Lesers miteinbezieht, ob er es will oder nicht. Der rätselhafte, schwer zu interpretierende Titel *Kein Ort. Nirgends* kann dann nach der Lektüre als programmatische Losung für den ganzen Text gelten, denn in ihm lässt sich alles zusammenfassen: *Kein Ort. Nirgends* verweist nämlich *i*) auf die deutsche Übersetzung des griechischen Wortes Utopia, und damit *ii*) auf die ausweglose Situation der beiden Dichter Kleists und Günderrodes, die ihren Platz auf der Welt nicht fanden und darüber hinaus *iii*) auf die Schriftsteller in der DDR, die weder ausreisen noch in der DDR bleiben wollten. Er weist aber auch *iv*) auf die Form des Buches hin, die nirgendwo anzusiedeln ist, weil es sich weder in die Fiktion noch in die Nicht-Fiktion einreihen lässt, sondern beiden Welten angehört, *v*) und für den Leser schließlich weist der Titel auch auf die kunstvolle Prosa Christa Wolfs hin, die es versteht, die Grenzen zwischen den beiden Welten, der Fiktion und der Nicht-Fiktion, d.h. die Grenzen zwischen sich und ihm zu verwischen. (**EPD 2 : 25**)⁴⁰.

⁴⁰ « J'ai essayé de montrer que la prose de Ch. Wolf est pour le lecteur, et particulièrement pour le lecteur de RDA, une prose « représentative » [...]. Le titre énigmatique *Aucun lieu. Nulle part* peut dès lors valoir comme programme pour l'ensemble de l'œuvre, à différents niveaux: *i*) c'est la traduction allemande du mot grec *Utopia*, *ii*) qui renvoie à la vie tragique des deux poètes Kleist et Günderrode qui ne trouvèrent ni l'un ni l'autre leur place en ce monde, *iii*) mais aussi aux écrivains de la RDA qui ne savaient s'ils voulaient rester en RDA ou la quitter. *iv*) c'est également la désignation d'un livre inclassable ni nouvelle, ni récit historique ; *v*) Le titre vaut enfin pour l'écriture de Christa Wolf qui parvient à brouiller les frontières entre fiction et réalité, c'est-à-dire aussi celles qui séparent l'auteur de son lecteur ».

Je cite *in extenso* cette conclusion parce qu'elle résume la problématique qui ne m'a jamais quittée, même si mes productions ont été très espacées dans le temps. La question « Qui parle ? », si on la rattache à des êtres de chair, des locuteurs réels, exige une redistribution des priorités ; au lieu de scruter les indices de « fictionnalité »⁴¹ du récit littéraire, objets de toutes les disputes et les débats (le « préterit épique », les verbes décrivant les processus intérieurs, le DIL de la 3^e personne, la multiplicité des Je-Origines fictionnels, etc.), j'ai valorisé les marqueurs linguistiques propres au *discours*, qui orientent et déterminent une attitude d'*engagement énonciatif* (Benveniste 1966, Weinrich 1977) : les temps verbaux du présent, futur et parfait *associés* à l'emploi des déictiques personnels.

C'est la combinaison « *présent* + déictique personnel » qui est pertinente pour qu'il y ait « dialogue », *que ce dernier soit réel ou bien simulé*. Le *JE narré*, c'est-à-dire le JE associé, en allemand, au préterit et au plus-que-parfait, et en français, au passé simple, à l'imparfait et au plus-que-parfait, n'est, au fond, qu'une autre forme de troisième personne distincte du *hic et nunc* du sujet énonciateur – c'est parce que Benveniste n'a pas pris en compte ce JE + PS ou Imparfait qu'il a exclu le JE du récit. Seul un *JE narrant*, c'est-à-dire un JE associé à un des trois temps verbaux du discours, implique une attitude énonciative engagée et entre donc dans ma problématique. J'emprunte le terme d'« engagé » à Weinrich, dans la définition qu'il donne du « commentaire »⁴², définition dialogique parce qu'elle réunit énonciateur et destinataire dans une même attitude de locution – on se rappelle que Benveniste avait centré sa définition sur l'énonciateur :

Sprecher und Hörer sind engagiert, sie haben zu agieren und reagieren, und die Rede ist ein Stück Handlung, dass die Situation beider um ein Stück verändert, sie beide daher auch um ein Stück verpflichtet. (Weinrich 1977 : 161)⁴³

Weinrich a abandonné le critère de la personne, mais l'association benvenistienne « temps verbaux + pronom » peut tout à fait être maintenue, à la condition d'exclure *le JE narré*, la « troisième personne du JE ». La « simple » opposition entre plans énonciatifs (ou registres textuels) a ainsi servi de fil rouge à ma recherche sur cette question du « dialogue » entre l'auteur et le lecteur. Explorer l'association des indices de personne avec les TV

⁴¹ La réalité est plus complexe et ces procédés dits fictionnels peuvent tout à fait se retrouver aussi dans des récits non fictionnels.

⁴² Dans la traduction française, « Besprechen » est devenu « commentaire ». Or le terme *commentaire* nous fait imaginer un témoin extérieur aux événements, alors que pour Weinrich « die Welt besprechen », « parler le monde » signifie au contraire que le locuteur est pleinement impliqué dans le monde et dans l'agir.

⁴³ « Le locuteur et l'auditeur sont engagés, ils doivent agir et réagir, le discours est une forme d'action qui modifie leur situation mutuelle et qui par conséquent leur confère certaines obligations ».

fondamentaux du « discours » et, pour une infime part, avec ceux du « récit » (EPD 29 : 365-66), m'a permis d'éclairer les modalités de la « communication » fictionnelle. Il serait plus juste en fait de parler de la diversité des « métamorphoses » fictionnelles. Le mot « métamorphose », sans être pleinement satisfaisant, me semble en effet le terme qui peut décrire le mieux, ou le moins mal, les processus en jeu dans l'écriture et la lecture de la fiction. Qui dit « communication » dit aussi maîtrise et conscience de la part des participants, alors que la fiction et ses « leurre mimétiques » reposent pour moitié sur des mécanismes imaginatifs qui échappent à ceux de la conscience, justement :

[Le] paradoxe de la fiction [...] exige constamment de son lecteur à la fois créance (« Je vais vous raconter une histoire ») et lucidité (« ... qui n'est jamais arrivée »). (Genette in Hamburger 1986 : 14).

J.-M. Schaeffer remplace le terme de « communication » par la métaphore de l'« immersion fictionnelle » (1999 : 179-198), qu'il définit comme un dispositif « biplanare »⁴⁴, à la fois pré-conscient et conscient (il parle de *ptéattentionnel*) :

La situation d'immersion fictionnelle se caractérise donc par l'existence conjointe de leures mimétiques préattentionnels et une neutralisation concomitante de ces leures par un blocage de leurs effets au niveau de l'attention consciente. (Schaeffer 1999 : 179)

La concomitance de la pré-conscience et de la conscience est dite par la métaphore, qui s'applique bien sûr aux deux instances de production et de réception : « [L]a compétence active et réceptive sont les deux faces d'une même réalité » (Schaeffer 1999 : 180, je souligne). Chez J.-M. Schaeffer, le niveau de la pré-conscience est cependant toujours identifié comme leurre ou *illusion* :

La situation de l'immersion fictionnelle pourrait en fait être comparée à celle dans laquelle nous nous trouvons lorsque nous sommes victimes d'une illusion perceptive tout en sachant qu'il s'agit d'une illusion. (*Id.* : 191)

Mais le terme d'« illusion » ne s'applique que du dehors... « On ne qualifie un monde de fictif que lorsqu'on l'a quitté », (Vuillaume 1991 : 55). Dire « Je n'ai pas pu *rentrer dans le film* / dans l'histoire », cela veut dire justement qu'on n'a pas pu y *croire*. L'entrée en fiction nous ouvre la porte d'un monde où les règles de la réalité sont suspendues, dans lequel la question de la vérité et de la non-vérité ne se pose plus, ou plutôt ne se pose que dans des moments de distanciation ponctuelle ou bien une fois qu'on en est sorti :

Se plonger dans la lecture d'un roman, c'est accomplir une sorte d'acte de foi dans la vérité du récit, geste d'ailleurs nécessaire, car quel plaisir et quelles émotions pourrait-on éprouver si on ne croyait

⁴⁴ « L'état d'immersion est [...] un état mental scindé, ou pour reprendre une expression de Iouri Lotman, un « comportement biplanare ». », (Lotman 1973 : 106 cité in Schaeffer 1999 : 190).

pas à ce qu'on lit ? Et dès lors que cet acte de foi est accompli, l'univers du texte acquiert le même statut que l'univers réel ou, plus exactement, il se substitue à lui [...]... Par conséquent celui qui ouvre un roman cesse du même coup d'être l'individu concret qu'il était jusque-là [...]. Au terme de cette métamorphose, [...] son rapport au texte n'est pas fondamentalement différent de celui qu'il entretient, dans l'univers réel, à un récit écrit véridique. (Vuillaume 1990 : 55-56)

Sans doute la capacité à se plonger sans restriction dans la fiction, en oubliant tout alentour, varie-t-elle selon les sujets, mais le concept de *métamorphose*, au sens de « devenir autre » me semble décrire assez justement ce qui se produit pendant le temps de l'écriture ou de la lecture d'un roman. Dans tous les cas, les deux concepts, *immersion* et *métamorphose* impliquent une vision synthétique qui excède l'opposition entre communication vs non-communication / simulacre de non-communication.

3. La temporalité biplanaire des récits de fiction

3.1 La Grammaire temporelle des récits de M. Vuillaume

Depuis la première définition générique du genre épique donnée par K. Friedemann (« Die Rolle des Erzählers in der Epik », Friedemann in Klotz 1965 [1910]), jusqu'aux récents ouvrages *Le narrateur* (Patron 2009), *Homo narrans* (Rabatel 2008-2009), la *narratologie*, comme son nom le dit, s'est construite autour des notions de « narrateur » et de « narration ». Mais le devenir autre fictionnel concerne tant l'auteur que le lecteur.

Il faut insister sur cette symétrie, car par une bizarrerie historique nous en sommes venus à dissocier les deux pôles [de la création et de la réception]. Nous célébrons la puissance imaginative du créateur de fiction, mais nous dévalorisons l'immersion fictionnelle comme mode de réception [...]. (Schaeffer 1999 : 179)

Cette « bizarrerie historique » de la dissociation se manifeste dans le développement de théories *parallèles* pour traiter les deux versants de la fiction. Ce sont des auteurs différents qui ont élaboré les théories du récit ou bien les théories de la lecture ou de la réception. Ces dernières sont des approches esthétique et phénoménologique (Iser 1967, Jauss 1970), sémiotique (Eco 1985), etc., elles théorisent la coopération interprétative dans l'acte de lecture, en postulant un lecteur implicite, modèle, coopératif, fictif etc., c'est-à-dire *toujours un lecteur abstrait*, qui vaut pour tous les types de récit et qui est coupé de l'étude des marques linguistiques du texte.

La *Grammaire temporelle des récits* de M. Vuillaume relie au contraire les deux pôles de l'immersion fictionnelle. La théorie qu'elle expose est rigoureusement linguistique, elle propose, à partir de l'usage atypique de certains déictiques temporels dans les récits de fiction, une modélisation du fonctionnement du couple auteur-lecteur dans le récit du XIX^e siècle. Cet ouvrage a marqué dans mon parcours un véritable jalon : c'est lui qui m'a donné la clé pour

comprendre la fondamentale dualité des récits fictionnels et, par là-même, la dualité du JE littéraire.

M. Vuillaume part du constat de l'étrangeté, pour qui veut bien y réfléchir, de l'association d'un déictique avec un passé simple ou un imparfait :

(2) Mathilde avait de l'humeur contre le jardin, ou du moins il lui semblait parfaitement ennuyeux : il était lié aux souvenirs de Julien.

Le malheur diminue l'esprit notre héros ou la gaucherie de s'arrêter auprès de cette petite chaise de paille, qui avait été le témoin de triomphes si brillants. *Aujourd'hui* personne ne lui *adressa* la parole ; sa présence était comme inaperçue et pire encore. (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, cité in Vuillaume 1990 : 9, je souligne).

(3) Autrefois, d'Artagnan voulait toujours tout savoir ; *maintenant* il en *savait* toujours assez. (Dumas, *Vingt ans après*, cité in Vuillaume 1990 : 31, je souligne)

Pourquoi *aujourd'hui* et non pas *ce jour-là*, ou toute expression non-déictique équivalente dans cet énoncé au passé simple, temps verbal nécessairement coupé du moment de l'énonciation ? Et pourquoi, pareillement, associer *maintenant* à un temps du passé ?

M. Vuillaume résout l'apparente contradiction de ces associations atypiques en posant l'existence de deux fictions au sein du récit, la *fiction principale*, celle des événements narrés, et l'autre, la fiction marginale, celle de l'acte de lecture :

Les récits de fiction – et peut-être aussi, on y reviendra au terme de ce livre, d'autres sortes de récit – se caractérisent par leur dualité fondamentale. D'une part, il se présentent comme l'ajustement après-coup à une réalité passée, c'est-à-dire antérieure à la date de leur production. Mais, d'autre part, ils possèdent la propriété singulière de ressusciter l'univers qu'ils décrivent. (Vuillaume 1990 : 69)

La fiction secondaire ou marginale, qui fait se rencontrer le narrateur et le lecteur correspond à ce qui, dans la théorie des récits, a été étudié comme « métafiction », les fameuses « intrusions d'auteur » qui commentent l'histoire racontée ou bien le processus de narration, ou bien qui apostrophent le lecteur, etc. ; tout ce qui, dans le récit, comporte une dimension réflexive, peut être rangé sous cette désignation. Dans la théorie de M. Vuillaume, fiction secondaire et fiction marginale reposent chacune sur une autre temporalité : le passé de l'histoire, le présent de l'acte de lecture. On peut ainsi parler d'une temporalité à *double-fond* de la narration ou communication différée (« temporele Doppelbödigkeit », Vuillaume 1991) qui fait coexister chronologie intra-textuelle, uniquement déterminée par le discours, et chronologie des événements extra-discursifs :

Objectivement, le passé de la fiction principale et le présent de la fiction secondaire sont séparés par un espace infranchissable. Mais les événements passés, ressuscités par la lecture, se répètent dans le présent. D'où le sentiment du lecteur d'être le contemporain de l'univers narré. (Vuillaume 1990 : 81)

La théorie de M. Vuillaume est élaborée à partir d'un corpus de romans du XIX^e siècle, dans lesquels la dualité temporelle se double d'une stricte répartition des rôles fictionnels ; les temps du passé et la 3^e personne sont réservés à la fiction principale, les temps du présent et les déictiques personnels renvoient à la fiction secondaire du couple auteur-lecteur – le NOUS du pluriel, parfois le ON, plus rarement le JE pour le narrateur, l'adresse au lecteur à la 2^e personne, selon tutoiement (en allemand) ou vouvoiement (en français) :

(4) Da *küsste* sie ihn auf den Mund. Es *war* so ein russischer Kuss. [...]

Während also die Lippen Hans Castorps und Frau Chauchats sich im russischen Kuss *finden*, *verdunkeln* wir unser kleines Theater zum Szenenwechsel. Denn nun *handelt* es sich um die zweite der beiden Unterredungen [...], und nach Wiederherstellung der Beleuchtung [...] *erblicken* wir unseren Helden in schon gewohnter Lage am Bette des großen Peeperkorn (Th. Mann, *Der Zauberberg*, cité in Vuillaume 1991: 91)

Le même événement du baiser est décrit selon deux perspectives temporelles différentes : au passé dans le monde des personnages, au présent dans la métafiction. La comparaison avec le théâtre est très éclairante ; dans la métafiction, le narrateur joue le rôle actif du réalisateur et le lecteur celui, passif, du spectateur, mais tous deux restent séparés de la scène où se déroule la représentation. « [T]émoins oculaires de l'univers narré » (Vuillaume 1990 : 77), dont il sont « comme séparés par une paroi de verre, il ne peuvent pas prendre part à l'action »⁴⁵. La fiction marginale ou métafiction ne se contente pas de *rendre visible* la dualité fondamentale des récits de fiction, elle la *met en abyme*, puisqu'elle transforme en fiction le rôle du lecteur (lecteur invoqué) et sa rencontre avec l'auteur (intrusion d'auteur).

Le rôle du lecteur-spectateur ne constitue que l'une des deux grandes modalités de réception de la fiction. Dès lors que l'histoire n'est plus écrite au passé, dès lors que le narrateur devient lui-même le protagoniste des événements narrés (JE narrant et JE narré), les choses se compliquent, ou plutôt se mélangent... Au XX^e siècle, avec l'avènement d'une littérature qui s'efforce de gommer la dimension de la médiation (*stream of consciousness*, *monologue intérieur*), la rencontre auteur/lecteur se fait sans être explicitée : *elle s'inscrit au même niveau que celui des personnages*. L'ubiquité des deux instances s'y déploie de manière implicite, auteur et lecteur quittant en toute discrétion les rangs des spectateurs pour rejoindre la scène et y accomplir leur métamorphose en personnage.

⁴⁵ En allemand : « Leser und Erzähler sind *wie von einer Glaswand getrennt*, durch die sie hindurchsehen können, ohne selbst gesehen zu werden. [...] sie dürfen nicht in die Handlung eingreifen“, (Vuillaume 1991: 93).

Dans la *Grammaire temporelle*, les emplois atypiques des déictiques temporels fonctionnent comme autant de traces de la temporalité à double-fond des récits de fiction, parallèlement à la fiction marginale :

Une des finalités fondamentales de la fiction marginale et de l'emploi des déictiques de temps au contexte passé est de faire percevoir au lecteur la double dimension des textes de fiction. (Vuillaume 1990 : 105)

Cette double dimension temporelle révélée par les déictique temporels a fourni le cadre théorique de mes recherches sur la *double dimension de la personne fictionnelle* qui se révèle dans les déictiques personnels.

3.2 Embrayage et embrayeurs

Il existe de nombreuses explications qui rendent compte des « divergences énonciatives » en fiction (Philippe 2000), dont certaines qu'il m'est impossible de suivre, qui postulent la neutralisation complète de la fonction d'embrayage des embrayeurs. L'hypothèse vuillaumienne me semble au contraire lumineuse parce qu'elle fait idéalement le lien entre « savoir ordinaire » et « savoir savant ». Je ne pense pas qu'une *même forme* puisse avoir ni un sémantisme, ni un fonctionnement radicalement *autres* suivant ses emplois en discours. Pour les signes lexicaux, l'existence de désignés ponctuels ne suspend pas pour autant l'existence d'un signifié maximal. C'est « l'hypothèse de la « stabilité du signifié lexical maximal », posée par J. Rey-Debove dans ses travaux sur le métalangage :

En quelque situation qu'il apparaisse, un signe signifie tout ce qu'il peut signifier selon le code lexical, même si le contexte et la situation de communication ne l'exigent pas. (Rey-Debove 1985 : 25).

Pour les embrayeurs, je pose l'hypothèse d'une « stabilité de la fonction d'embrayage ». La théorie de M. Vuillaume rend compte de la divergence énonciative dans « maintenant + passé simple », sans qu'il soit nécessaire de postuler ni désembrayage, ni perte de la valeur temporelle de l'adverbe (Philippe 2000 : 44). Pourquoi la fonction d'embrayage des embrayeurs serait-elle mise complètement « hors-jeu » dans les textes de fiction ? C'est cette conviction qui m'a guidée.

Les romans du XIX^e siècle ont privilégié les longues « intrusions d'auteur » – le terme d'intrusion présuppose d'ailleurs une idée de rupture –, les déictiques la manifestent aussi, mais sans aucun tapage, comme dans cette relative qui suffit à nous rappeler l'existence du couple narrateur/lecteur :

(8) Wo dieser Hund eigentlich steckte, das entzog sich freilich der Wahrnehmung; [...] Überhaupt schien sich nichts mit Absicht verbergen zu wollen, und doch musste jeder, *der zu Beginn unserer Erzählung des Weges kam*, sich an dem Anblick des dreifenstrigen Häuschens und einiger im

Vorgarten stehenden Obstbäume genügen lassen. (Th. Fontane, *Irrungen, Wirrungen*, cité in **EPD 29 : 367**),

Je me suis intéressée au couple auteur/lecteur en tant qu'il n'était pas du tout distinct de la fiction principale. Le déictique fait alors signe vers une « double (al)locution », et fait entrer – ou faut-il dire *feint* de faire entrer ? – le lecteur réel dans la fiction.

4. Quelles places pour le lecteur dans le récit de fiction ?

The specific image of presumed addressees in different periods, cultural spheres, text types, and genres has yet to be examined in detail.

(Schmid 2014, [en ligne])

4.1 Deux grandes modalités d'immersion narrative

Les événements fictionnels n'ont d'autre vie que celle que leur donne l'écriture et la lecture ; la narratologie se concentre sur la question « Qui parle ? », je n'ai jamais cessé d'associer cette question à son pendant « Qui lit ? ». De la même façon qu'on distingue entre un narrateur extérieur ou interne à l'histoire, on peut ainsi distinguer entre un lecteur hétéro-diégétique et un lecteur et intra-diégétique, pour reprendre la terminologie de Genette.

Aux trois niveaux de locution que comporte la fiction (l'auteur, le narrateur, les personnages) correspondent différents rôles pour le lecteur qui sont fonction de l'absence – ou bien de la présence et de l'agencement des déictiques personnels pour dire le protagoniste. On peut ainsi poser deux grands types de réception de la fiction, deux « postures d'immersion » (Schaeffer) principales : une attitude engagée vs désengagée, ou encore passive vs active, selon que le personnage principal assume un rôle dans la relation interlocutive (P1 et P2), ou bien en est exclu (P3). Il faut souligner que cette distinction ne coïncide pas avec une différence en termes d'intensité des émotions ressenties lors de l'immersion⁴⁶. Quand le personnage est un tiers (P3), le lecteur est spectateur, et quelles que soient les perspectives de la narration, interne, externe, auctoriale, etc., son rôle est simple à décrire : il regarde, avec empathie ou non, mais il ne peut pas *prendre part* à l'action. C'est le lecteur-spectateur. « Ni le romancier ni les lecteurs ne descendent de leur place pour jouer eux-mêmes le jeu comme s'ils étaient

⁴⁶ Personnellement, je n'ai pas de préférence pour l'une ou l'autre forme, mais je supporte très mal le JE quand le personnage m'est antipathique : ce fut le cas pour *Leutnant Gustl* (cf. *infra*).

l'un et l'autre des joueurs » (Sarraute 1993 [1956] :108). Dans ce premier cas, le processus d'immersion ne passe pas par l'identification⁴⁷.

Les choses se compliquent en présence des pronoms de la relation interlocutive qui implique l'abandon par le lecteur de son rôle de spectateur, engagement et participation. Il ne peut y avoir une seule forme de participation, ni un seul type de joueur, et plusieurs rôles-types se dessinent selon que nous avons affaire à P1 ou P2, à un singulier ou un pluriel, mais le lecteur, dans tous les cas, entre de plain-pied dans l'histoire.

Le rôle le plus classique est celui d'un JE protagoniste-narrateur (P1 sg., type *À la Recherche du temps perdu*, Proust), avec lequel le lecteur est engagé dans une relation interlocutive ou bien assume un rôle de « double » du personnage. Depuis les années 1950, de plus en plus de récits mettent en scène un TU protagoniste-lecteur (P2 sg., type *La Modification*, Butor et tous les *Livres dont vous êtes le héros*) : le lecteur est sommé de s'identifier au personnage (EPD 21 : 150-153). Le TU dans les récits à la 2^e personne systématise le procédé dit de la « double adresse » au théâtre⁴⁸. L'emploi de P1 inclusif en fiction principale, c'est-à-dire pour l'ensemble d'un récit est extrêmement rare (P1 pl., type *Virgin Suicides*, Eugenides), je ne connais pas d'exemple de P2 au pluriel qui ne soit pas un vouvoiement. Les déictiques au pluriel sont utilisés de manière ponctuelle, ils confèrent au lecteur une place de destinataire réel (NOUS inclusif, VOUS d'adresse plurielle) ou de destinataire virtuel (NOUS exclusif) à l'intérieur de l'histoire.

Je me contente de rapporter ici un cas de double dimension avec l'apparition ponctuelle de P2 dans un contexte de P3, ce DU renvoyant alors au lecteur/personnage :

(4) *Seine* Geburt war unordentlich, darum liebte *er* leidenschaftlich Ordnung, das Unverbrüchliche, Gebot und Verbot.

Er tötete früh im Aufblenden, darum wusste *er* besser als jeder Unerfahrene, dass Töten zwar köstlich, aber getötet zu haben höchst grässlich ist, *UND DASS DU NICHT TÖTEN SOLLST*.

Er war sinnenheiß, darum verlangte es *ihm* nach dem Geistigen, Reinen und Heiligen, dem Unsichtbaren, denn dieses schien *ihm* geistig, heilig und rein.

⁴⁷ Sur la nécessité de distinguer entre *immersion* et *identification* : « L'immersion ne passe pas nécessairement par un processus d'identification avec les personnages ». (Schaeffer 1999 : 196)

⁴⁸ On voit aujourd'hui se multiplier les travaux sur la 2^e personne dans les récits qui insistent sur son ambivalence et sa versatilité (Fludernik 1993, 1995, Sorlin 2015, etc.) : « The address-pronoun you has a basic deictic function by means of which it designates the current interlocutor in a communicational exchange. Within a narrative, the current interlocutor of the narrator is the narratee or the persona of a projected listener or reader. Since empiric readers are reading the text, addresses by the narrator to his or her narratees lend themselves to a reading in which the actual, empirical reader feels personally addressed. The you is then taken to have immediate relevance to the real author–real reader circuit of communication », (Fludernik 1993 : 234-235). Mais cette ambivalence a toujours été présente, quoique de manière plus discrète, dans le JE.

Bei den Midianitern, einem rührig ausgebreiteten Hirten- und Handelsvolk der Wüste, zu dem *er* aus Ägypten, dem Lande *seiner* Geburt, fliehen musste, da *er* getötet hatte [...] machte er die Bekanntschaft eines Gottes, den man nicht sehen konnte, *der aber DICH sah*; [...] Den Kindern Midians war dieses Numen, Jahwe genannt, ein Gott unter anderen; [...] *Mose* dagegen, kraft seiner Begierde nach dem Reinen und Heiligen, war tief beeindruckt von der Unsichtbarkeit Jahwes. (Th. Mann, *Das Gesetz*, cité in **EPD 29 : 367**)

Dans cet incipit, Th. Mann inverse l'ordre habituel de succession des maillons des chaînes référentielles (NOM-PRONOM-PRONOM, etc.) en employant de manière cataphorique le pronom *ER*, instaurant ainsi un suspense référentiel quant à l'identité du protagoniste. L'attente n'est dissipée qu'au 4^e paragraphe, avec la mention du nom de *Moïse*. Cette entrée *in medias res* ne fait pas pour autant du lecteur autre chose qu'un témoin oculaire. En revanche, l'utilisation inopinée du pronom *DU* le fait sortir de son rôle de spectateur passif : « *TU* ne tueras point ». On sait que transcrire un ordre à la 3^e personne le transforme en assertion – il est impossible de donner un ordre à un absent, c'est la raison pour laquelle l'impératif n'existe pas à la troisième personne – on pourrait donc se dire qu'on a ici affaire au *TU* d'une citation, qui permet de maintenir intacte la valeur illocutoire du sixième commandement – mais cette hypothèse est invalidée par l'usage du discours indirect – le discours indirect transforme tout en assertion. L'ambiguïté ne peut donc être dissipée, elle demeure.

La répétition du pronom de la 2^e personne, cette fois avec un prétérit, augmente le trouble du lecteur. Là non plus, il n'y a pas d' « apostrophe au lecteur » mais bien une « double adresse » qui se cache : « Il fit la connaissance d'un Dieu qu'on ne voyait pas mais qui *TE* voyait ». On dira que c'est un *TU* générique, mais ce *TU* n'exclut pas l'adresse au lecteur. Le lecteur se voit ainsi transporté dans le passé le plus profond de l'Ancien Testament, de *lecteur-spectateur* il devient, le temps de ce *DU*, *lecteur-acteur*. À travers l'emploi réitéré de ce *DU* dans un co-texte de prétérit, le niveau de la lecture et le niveau de l'histoire se croisent subtilement, alors que, si ce n'était ce surgissement surprenant, ils resteraient absolument parallèles.

Pour des exemples de récit mené entièrement en *P2*, ou bien d'emploi de *P1* au pluriel, je renvoie aux analyses de cas que j'ai faites pour le manuel *Sprache in der Literatur* (**EPD 29**). Je voudrais conclure ce chapitre sur la description d'un rôle sur lequel je me suis penchée de plus près, qui est très particulier pour le lecteur : celui que lui impose un *JE* protagoniste *sans* narrateur, tel que le met en scène un certain type de monologue intérieur, le *monologue autonome* dans la terminologie de Dorrit Cohn (pas de dualité *JE*-narrant ou *JE*-narré, mais un *JE* appréhendé « en direct » de ses pensées : [*P1* sg + présent], type Molly Bloom

dans *Ulysse*). Cette forme cristallise tous les débats (toutes les passions !) sur l'importance à accorder (ou pas) à la catégorie de la personne, c'est la raison pour laquelle je lui ai consacré une étude spécifique en français et en anglais (EPD 21, EPD 35)⁴⁹, que j'ai ensuite résumée dans un article en allemand (EPD 29 : 370-372).

4.2 Le paradoxe du lecteur dans « le » monologue intérieur. L'exemple de *Fräulein Else* et *Leutnant Gustl*

4.2.1 Une forme parmi d'autres ?

On considère que c'est E. Dujardin qui a « inventé » la forme du monologue intérieur (MI) avec son récit *Les Lauriers sont coupés* (1887), c'est en tout cas celui qui lui a donné la première formalisation théorique et la première définition, plus de quarante ans plus tard, avec son ouvrage *Le Monologue intérieur* (1931). Le MI a été ensuite utilisé en Autriche par A. Schnitzler, dans deux nouvelles espacées d'un quart de siècle (*Leutnant Gustl*, *Fräulein Else*), dont l'une, Mademoiselle Else est devenue l'une de ses œuvres les plus connues, mais c'est avec J. Joyce et le dernier chapitre d'*Ulysse* (1922) que la forme a acquis sa célébrité. Ce monologue est dit autonome parce qu'il a le statut de texte (chapitre ou œuvre) et non celui de séquence textuelle, il s'oppose ainsi aux monologues intermittents. Dans l'histoire de la littérature, on lui reconnaît une importance historique et symbolique considérable, c'est la forme qui est associée de manière exemplaire au *stream of consciousness*, le courant littéraire qui s'efforce de transcrire par écrit les pensées d'un sujet qui ne sont ni prononcées ni destinées à l'être : la « parole intérieure » ou « parole endophasique » (Philippe 1997, Bergounioux 2001). Je reprends ici la définition d' E. Dujardin qui sert de support aux critiques, développements et commentaires ultérieurs :

Le monologue intérieur est, dans l'ordre de la poésie, le discours sans auditeur et non prononcé, par lequel un personnage exprime sa pensée la plus intime, la plus proche de l'inconscient, antérieurement à toute organisation logique, c'est-à-dire en son état naissant, par le moyen de phrases directes réduites au minimum syntaxial, de façon à donner l'impression « tout venant ». (Dujardin 1931 : 58-59, je souligne)

Les théories du récit, comme d'ailleurs Dujardin le premier, se sont toujours concentrés sur les propriétés décrites dans la relative (« le tryptique « matière » [la pensée la plus intime, la plus proche de l'inconscient], « esprit » [antérieurement à toute organisation logique, c'est-à-

⁴⁹ Je n'ai pu rédiger la version anglaise que grâce à l'aide et aux corrections précieuses de mon mari, *native-speaker* anglophone. Qu'il en soit remercié ! L'article français (EPD 443-451), remis aux éditrices au début de l'année 2014, va paraître enfin en 2020 dans un ouvrage, *Pratiques monologiques* aux éditions Hermann (cf. attestation VOL.3 : 444).

dire en son état naissant], « forme » [par le moyen de phrases directes réduites au minimum syntaxial] », (Rabatel 2001 : 74). Ce qui m'intéresse, bien sûr, dans cette définition, c'est ce qui précède et commande la relative, l'attribut « le discours sans auditeur et non prononcé ». La particularité du dispositif énonciatif du monologue autonome n'est absolument pas dite dans cette description qui vaut pour n'importe quelle forme de monologue narratif – ce que n'est pas, justement, le monologue autonome...

En accord avec cette sous-spécification, le monologue autonome est présenté aujourd'hui comme une technique de MI parmi d'autres ; on part du principe que les questions posées par la représentation de la parole endophasique sont partout les mêmes, quelle que soit la forme choisie. Comment faire pour verbaliser la vie psychique qui existe en-deçà des mots et excède le langage articulé, comment rendre la spontanéité et le tout-venant des pensées, quels peuvent être les différents modèles textuels qui reflètent la représentation nécessairement imaginaire que l'on se fait de l'endophasie, etc. Toutes ces questions priment sur le choix des catégories grammaticales. Théories communicationnelles comme non-communicationnelles s'accordent sur ce point :

La dénomination « le MI » pose problème, à maints égards : d'abord parce que la parole intérieure ne se réduit pas à la forme littéraire qui, la première, a objectivé le phénomène. Ensuite, parce que « la » parole intérieure est un ensemble complexe de mécanismes mentaux et langagiers qui ne se laissent pas réduire à une technique parmi d'autres. Bref, dans cette expression « le MI », l'article défini fait question, tout comme le nom... (Rabatel 2001 : 81)

Le discours intérieur n'est en rien circonscrit dans un mode de représentation fixé une fois pour toutes [...] il emprunte toutes les modalités qu'offre la gamme de représentations du discours rapporté [...]. (Philippe 1997 : 196).

Ce qui importe, c'est de rendre compte de la diversité des représentations imaginaires de la parole endophasique, ou bien du caractère multiforme de l'expression du point de vue. L'altérité structurelle entre JE/TU et IL, les catégories grammaticales se voient diluées dans une approche insistant sur la variété des modes de discours représenté. Discours narrativisé, indirect, indirect libre, direct, direct libre, monologue intérieur sont interprétés comme des « choix de surface », sans réelle portée structurante (Philippe 1997 : 410), ou bien comme les valeurs échelonnées d'un continuum allant de la subjectivité extériorisée à une subjectivité intériorisée (Rabatel 2001 : 91).

Lorsque, en revanche, on adopte une approche proprement phénoménologique de la subjectivité, et que l'on s'interroge sur la complexité du fonctionnement des marqueurs primaires, plutôt que sur la complexité des formes de représentation, on ne peut que poser la singularité du monologue autonome dans la littérature. C'est celle, irréductible, de notre mode

d'accès du monde. *Représenter* l'expérience n'est pas *vivre* l'expérience⁵⁰. Nous pouvons, par le processus empathique, nous mettre à la place de l'autre, nous imaginer ce qu'il éprouve, mais jamais *vivre* ce qu'il vit. L'expérience ne peut *se vivre* (en allemand *erleben*) qu'à la première personne.

Qu'entendons-nous par *expérience* ?

Il s'agit de la connaissance familière que nous avons de notre esprit et de notre action, à savoir le témoignage vécu et *de première main* dont nous disposons à son propos. [...] [L]'expérience, c'est toujours ce dont un sujet singulier fait l'épreuve à un instant donné et en un lieu précis : ce à quoi il accède « en première personne ». (Depraz, Varela et Vermersch 2011 : 15, ital. dans le texte)⁵¹

Toutes les théories de phénoménologie ou celles de la cognition fondées sur les concepts d'enaction insistent sur ce point :

First-person access is the testimony of our being-in-the-world, and the source of every claim of the availability of a surrounding world. This universal inescapableness and fundamental importance of first- person access should be no surprise, but it is often underrated in current epistemology. (Bitbol, Petitmengin 2013 : 174, [en ligne])

4.2.2 Le lecteur complice du MI : l'exemple des nouvelles de Schnitzler

Le monologue autonome n'est donc pas une technique parmi d'autres, mais *la* forme qui simule la singularité irréductible de l'*Erlebnis*, la forme littéraire de la « phénoménologie en 1^{ère} personne ». Dans une perspective de feintise, la plongée dans ce « discours sans auditeur et non prononcé » très particulier qu'est la parole endophasique passe par l'éviction des marqueurs de médiation. Le dispositif de la triple énonciation narrative (auteur-narrateur-personnage) se voit ainsi privé du niveau qui constitue sa spécificité (Friedemann 1910), par rapport à la double énonciation théâtrale : la narration. L'autonomie partielle (chapitre) ou totale (récit intégral) va de pair avec un accroissement du degré de feintise. Il est très difficile de maintenir la limitation de perspective qu'impose l'enfermement dans une seule conscience dans un récit très long⁵² ; la plupart des auteurs recourent donc au monologue autonome de manière ponctuelle (« Pénélope » dans *Ulysse*), ou bien cumulative (pas moins de quinze JE

⁵⁰ On peut *représenter* l'expérience à partir de n'importe quel point de vue et à toutes les personnes (on parle d'ailleurs de phénoménologie à la première, à la deuxième, à la troisième personne, voir Depraz 2014), on ne peut la *vivre* qu'à la première personne. « La notion de première personne ne se limite pas au « point de vue » interrogé pour documenter un aspect de la subjectivité, ni au type de relation que l'on installe *a posteriori* avec une expérience passée en vue de la décrire : cette notion inclut, voire qualifie d'abord et avant tout, une expérience que le sujet habite, au moment même où elle se produit [...] », (Berger 2014 : 188).

⁵¹ Dans la version anglaise : « Experience is always that which a singular subject is subjected to at any given time and place, that to which s/he has access 'in the first person' », (Depraz, Varela and Vermersch 2003 : 2).

⁵² C'est dans l'article en anglais que je traite la limitation à une seule conscience et les problèmes qu'elle pose plus longuement. Je mets au jour trois stratégies de contournement : modale, aspectuelle et méta-énonciative (EPD 21 : 257-258).

dans *As I lay dying* de Faulkner). C'est en cela que les deux nouvelles de Schnitzler me semblent se distinguer : elles n'apportent certes pas d'innovation en termes d'écriture, mais elles sont celles qui, à ma connaissance, ont mené le plus loin l'émancipation de la parole du personnage d'une quelconque sujétion narrative. Le fait que Schnitzler écrivait tout autant pour le théâtre que pour la fiction narrative a joué sans doute un grand rôle dans ce rapprochement avec une parole de personnage « autonome ».

Si l'on se souvient, en outre, que le monologue intérieur est l'héritier direct du soliloque au théâtre, on comprend pourquoi cette technique permet de faire endosser au lecteur empirique un rôle d'« acteur », bien plus complexe cependant que celui d'une scène dramatique.

L'exclusion simulée de la dimension constitutive de médiation (en allemand « Mittelbarkeit ») a des conséquences directes sur l'agencement des strates de la réception :

Dans le MI, le lecteur est tout simplement mis à la porte. Jusqu'alors, il avait toujours eu une place autorisée dans le récit : de manière explicite et représentée dans l'adresse au lecteur, les intrusions d'auteurs, de manière implicite par l'existence même d'un cadre narratif, par la dimension de la médiation. Là, il est purement et simplement évincé. *Exit* le narrateur, signifie donc aussi : *exit* le lecteur ! Seul le personnage, ou plutôt ses pensées, doivent rester en scène.

Mais ce même lecteur, rejeté par le dispositif de la scénographie du MI, se retrouve hissé sur la scène générique⁵³ à un statut réévalué, puisqu'il passe de celui de destinataire second, additionnel, je dirais de destinataire ultime (explicite ou implicite, adressé ou pas), à celui d'*unique* destinataire. Le MI enlève un niveau au dispositif de la [triple] énonciation. En l'absence de TU inséré dans la scénographie, il n'y a plus que le lecteur réel. Privation de légitimité d'un côté, amplification de son rôle de l'autre. C'est ce double mouvement, de négation autant que de puissance amplifiée, que je veux essayer de décrire. (d'après **EPD 35 : 447**)

Le MI enlève un niveau au dispositif polyphonique du récit ; il brouille ainsi le pacte de lecture propre à la narration, parce qu'il fait se confronter frontalement le niveau des instances empiriques de l'auteur et le lecteur avec celui, fictif, des personnages. Je me suis concentrée sur l'aspect de « non-légitimité » du lecteur, en m'inspirant de la théorie des « cadres participatifs » de Goffman (*participation framework*, Goffman 1981).

Goffman distingue parmi les récepteurs deux types de participants-auditeurs : les ratifiés (adressés ou pas) et les non-ratifiés. Et, parmi ces derniers, les *overhearers* (ceux qui entendent une conversation sans le vouloir) et les *eavesdroppers* (les indiscrets qui écoutent aux portes). Dans le monologue autonome, la curiosité illégitime du lecteur est comparable à celle des *eavesdroppers*, à la différence qu'elle n'est pas d'ordre auditif et s'apparente plus à du « voyeurisme ». Dépouillé de la légitimité que lui confère la place non pas d'auditeur, mais de lecteur fictif, le lecteur empirique devient *voyeur*, il *enfreint* l'intimité du personnage.

⁵³ Voir Maingueneau et sa théorie du triple étagement de la scène d'énonciation en *scénographie, scène générique et scène englobante* (Maingueneau 1998, chap. 7).

Cette idée n'est pas nouvelle, elle a été formulée de manière plus radicale par M. Butor : « On se trouve [...] devant une conscience fermée. La lecture se présente comme le rêve d'un « viol » à quoi la réalité se refuserait constamment » (Butor 1992 [1964] : 79).

L'effraction d'intimité est d'autant plus grande que la parole *non dite* du monologue autonome est aussi une parole *tue*, contrainte au silence ou tabouisée, en tout cas vouée à rester cachée (inceste, viol, pensées de suicide chez Faulkner, règles de Molly Bloom chez Joyce, injonction familiale à accomplir un acte de quasi-prostitution pour Else chez Schnitzler, etc.). Cette dimension d'effraction et d'illégitimité rend problématique la désignation de « lecteur coopératif », proposée par U. Eco (1985):

Toute coopération exige en effet une participation orientée vers un but commun. Elle doit se faire à ciel ouvert, avec un contrat qui définit ou « légifère » sur les rôles des participants. Œuvre ouverte ou œuvre fermée, le lecteur est présumé, c'est seulement sa part et sa quantité de travail interprétatif qui varie. Avec le MI, tout bascule. Comment établir une coopération alors qu'elle n'est pas censée exister ? Comment parler de contrat de lecture quand les deux parties doivent l'une à l'autre demeurer cachées ? (EPD 35)

J'ai proposé de parler de « lecteur complice ». Le terme dit l'entente secrète, la coopération sous le manteau. Dans le MI, le lecteur *assiste* (comme voyeur malgré lui) et *participe* aux pensées du personnage (comme instance chargée de lui donner sa propre voix). Le mot complicité rend compte de cette double dimension, de participation secrète autant que de délit (en allemand : *Mitschuld*). Le lecteur complice unit délit et partage, lecteur-voyeur et lecteur-acteur. Ce sont ces deux rôles antagonistes et indissolubles qui fondent l'ambiguïté du statut du lecteur dans le monologue intérieur.

5. Conclusion

Pour résumer mes analyses, je proposerais aujourd'hui de distinguer entre deux types de métamorphose pour l'auteur et le lecteur : *i*) celles qui relèvent de la *fiction-fiction*⁵⁴ : l'emploi exclusif de la 3e personne pour dire le protagoniste laisse le lecteur à l'extérieur, le « devenir autre » n'est pas une identification, au sens de prise en charge du rôle du personnage par le lecteur ; *ii*) celles qui relèvent de la *fiction-feintise* : la combinaison « JE ou déictique personnel + présent » fait comme si le lecteur pouvait entrer de plain-pied dans l'histoire, le transformant en un TU virtuel intradiégétique ou même, dans le cas du MI, lui imposant de s'identifier, *i.e.* de prendre en charge le personnage.

⁵⁴ Le terme est peu heureux, il me faudra réfléchir sur la désignation : *fiction classique* ? *fiction* tout court ? C'est tout le problème des oppositions inclusives, le terme peu marqué ne peut être réutilisé « nu » qu'une fois qu'on a montré le sous-ensemble qu'il englobe.

Das ICH der fiktionalen Texte spricht seinen Leser direkt an, selbst wenn es gar keine Anrede und keinen intendierten Leser gibt⁵⁵. Es duzt ihn (was dem ER verwehrt bleibt, so stark und mächtig die Anziehungskraft der Figur auf Sie auch sein mag). Mit dem ICH der fiktionalen Texte verhält es sich wie mit jemandem, der sich Ihnen vorstellt, und Sie automatisch duzt, obwohl Sie ihn nicht kennen! Entweder macht es das Gespräch leichter und es entsteht gleich eine gewisse Intimität, oder sie finden ihn aufdringlich und lästig, und finden es schwieriger, sich mit ihm zu unterhalten. (EPD 6 : 73)⁵⁶

Le concept de feintise est encore insuffisamment développé dans la théorie des récits, trop souvent utilisé dans l'acception englobante que lui a donné Schaeffer, qui définit la fiction comme « la capacité de s'adonner à des feintises ludiques » (Schaeffer 1999 : 49), je souhaite montrer l'intérêt de renouer avec la définition restreinte qu'en avait donnée Hamburger : « Der Begriff des Fingierten bedeutet ein Vorgegebenes, Uneigentliches, Imitiertes, Unechtes, der des Fiktiven dagegen die Seinsweise dessen, was nicht wirklich ist », (Hamburger 1968 : 247)⁵⁷.

La feintise est un concept d'une grande puissance heuristique ; elle permet aussi de jeter un autre éclairage sur la problématique du discours représenté et la situation particulière qu'y occupe le discours direct, comme nous allons le voir maintenant.

⁵⁵Il me faut renvoyer ici à une différence culturelle, qui invalide quelque peu cette citation en allemand. En français, en effet le lecteur, lorsqu'il est invoqué dans un texte, est vouvoyé ; en allemand, en revanche, le lecteur invoqué est toujours tutoyé, que ce soit dans le discours littéraire, la publicité, etc. Est-ce parce qu'un dialogue imaginaire, en l'absence des instances énonciatives, s'accommode mal de la double mise à distance que constitue le SIE de politesse en allemand, qui cumule pluralisation ET illoïement ?

⁵⁶ « Le JE des textes fictionnels s'adresse directement au lecteur, même en l'absence de terme d'adresse ou de lecteur invoqué. Il le *tutoie*, ce qui n'est pas possible pour le IL (quelle que soit la force d'attraction que le personnage exerce sur vous). Le JE des textes fictionnels est un peu comme quelqu'un que vous n'auriez jamais vu et qui vous tutoie automatiquement, même si vous ne le connaissez pas ! Soit cela rend la conversation plus facile, soit vous trouvez son comportement intrusif et dérangeant, et plus difficile de lui parler. ».

⁵⁷ « Le concept de feintise présuppose quelque chose qui préexiste, qui n'est pas vrai, mais imité, inauthentique, alors que le concept de fiction renvoie au mode d'être de ce qui n'est pas réel ».

II, 3

DIALOGUES DE PERSONNAGES PAROLE ALTERNÉE, PAROLE INCARNÉE

1. Le dialogue fictionnel, parent pauvre de l'analyse des récits

1.1 Le discours direct, une forme faussement simple

On se rappelle que la notion de polyphonie a été élaborée par Bakhtine à partir des romans de Dostoïevski qui sont tissés de dialogues de personnages et abondent en discours directs. Fidèle à mon intérêt pour le *dialogue* comme manifestation primitive du principe dialogique, je me suis donc intéressée aux personnages en tant qu'ils parlaient avec leurs voix propres plutôt qu'il ne pensaient ou n'étaient pensés par un narrateur. À la problématique du discours représenté, en tant que *parole alternée* (Durrer 1994) dans le récit fictionnel, lorsque les deux modes du citant et du cité sont clairement séparés. On constate en effet une absence d'intérêt qui m'a interpellée :

À l'essor en linguistique du dialogue naturel (au sens générique d'entretien entre deux ou plusieurs personnes), origine et centre d'une analyse conversationnelle ou interactionnelle, correspond en effet une mise à l'écart du dialogue romanesque en poétique, dévalorisé au regard des nombreuses études concernant le récit en tant que diégèse ou encore celles portant sur la description. La question des fonctions du dialogue dans le roman reste encore marginale dans le champ de l'analyse littéraire.
(EPD 4 : 44)

Au sein de cette problématique (EPD 3, 4, 13, 15 : 182-184), l'article « La fausse simplicité du discours direct. Propriétés de la parole alternée dans le dialogue romanesque » (EPD 4) constitue un article-charnière que je vais longuement citer : la découverte de l'autonymie de la citation au discours direct, et l'accent mis sur le *signifiant* dans ce type de DR m'a menée vers la problématique de la répétition.

Le point de départ est donc la « parole alternée ». Le principe des tours de parole est étudié dans les discours réels de la linguistique des interactions, mais très peu dans ses représentations fictionnelles, la narratologie préférant se concentrer sur la capacité propre au roman d'explorer la « transparence intérieure, les modes de représentation de la vie

psychique » (Cohn 1981), l'exploration de la conscience allant elle-même de pair avec une prédilection pour le discours indirect libre.

En littérature, on observe toutefois là aussi un certain déséquilibre et un angle d'approche tout entier orienté vers la parole pensée plutôt que parlée, racontée plutôt que rapportée. Les modes de discours qui seraient dérivés de la langue quotidienne, discours direct et indirect, sont oubliés au profit de celui considéré comme spécifiquement littéraire, le discours indirect libre, objet, depuis le début du XX^e siècle, de « toutes les ferveurs analytiques ». L'intérêt est fonction du degré d'ambiguïté ; le discours indirect libre intrigue, par sa complexité, son statut indécidable, inassignable, résolument mixte, conjuguant ou disjoignant, au sein d'un même énoncé, les voix du narrateur et du personnage. Le discours indirect libre fascine, parce qu'il semble refléter la perspective dialogique de la langue et du sujet, pluriels, divisés, tels qu'ils sont pensés depuis Bakhtine et Freud. Si la langue est dialogisme, polyphonie, hétérogénéité, alors le discours indirect libre en apparaît comme le symbole. Avec le discours direct, au contraire, on se trouve confronté à un système (apparemment) ancré dans la transparence : en lieu et place d'une superposition des voix, une succession des voix, et un dialogisme non plus implicite, mais qui s'exhibe, se montre, dans une évidente simplicité, qui découpe, linéairement, le dit de « l'autre » dans celui de « l'un ». (EPD 4 : 45)

La vulgate présente le DD comme une « reproduction “fidèle” du discours cité, le locuteur constituant ainsi une sorte de magnétophone idéal » (Maingueneau 2007 : 117). Cette théorie de la fidélité à une parole réelle et ayant existé est maintenue dans le cadre de la fiction, où le DD est encore analysé comme discours *rapporté* et non *représenté* :

[L]es dialogues romanesques sont encore le plus souvent considérés comme une imitation, et non pas comme une représentation diégétique de la parole. [...] Tout se passe comme si le narrateur s'arrêtait au seuil de la parole des personnages, comme si sa voix était mise entre parenthèses, en même temps que se déployait leur plurilinguisme. [...] Et, de fait, nulle part dans la fiction on ne trouve d'espace où le texte semble à ce point reproduire et calquer une réalité, au lieu de la créer. Le discours direct fonctionne alors comme attestation de réalité, à l'intérieur même de la fiction. (EPD 4 : 44-45)

Le caractère mimétique du DD, dit aussi « objectivé », se trouve affirmé à chacune de ses descriptions, par exemple :

En tant qu'elle [l'imitation directe] consiste en paroles, discours tenus par des personnages [...] elle n'est pas à proprement parler représentative, puisqu'elle se borne à reproduire tel quel un discours réel ou fictif. (Genette 1981 [1966] : 160).

Mais là [dans les paroles des personnages] le plurilinguisme est objectivé. Il est montré, en somme, comme une *chose*, il n'est pas *au même plan* que le langage réel de l'œuvre : c'est le geste *représenté* du personnage, non la parole qui *représente*. (Bakhtine 1978 : 109).

Fiction dans la fiction, le DD s'inscrit résolument dans la problématique de la *feintise*. C'est le seul mode de DR qui maintient l'autonomie syntaxique des *personnes locutives*, et c'est le mode de la *matérialité des signes*. L'attachement au signifiant permet d'authentifier la parole fictionnelle et lui donne un caractère mimétique maximal. L'effet de réel est produit par la part matérielle des signes, inversement la part matérielle des signes apparaît indissociable de l'effet de réel. Le mode du DD m'a ainsi fait entrer dans la problématique qui ne m'a plus

quittée, qui va au-delà des personnes physiques, mais qui se détourne, pareillement, de l'abstraction, pour privilégier l'incarnation (au sens de « manifestation extérieure, visible, d'une notion abstraite », *Trésor de la langue française informatisé*). C'est la question du rôle que jouent les signifiants dans le langage, et que pose, dans toute son acuité, la répétition figurale.

1.2. La dualité du DD : rendre compte des hétérogénéités

À l'époque, j'insistai sur la *dualité* du discours direct, sur le mécanisme d'ostension et de mise à distance maximale que présuppose la séparation du cité et du citant, et surtout sur la complexité des rapports qu'ils entretiennent. Souvent en effet, on se contente de poser l'existence de deux systèmes autonomes de repérage déictique, le citant et le cité (Rosier : 1999 : 201 ; Maingueneau 2007 : 117, etc.), sans se pencher plus avant sur la complexité de leurs rapports. Mais la dissociation citant /cité, qu'on retrouve dans tous les modes de DR, dissimule dans le DD une hétérogénéité foncière, par laquelle il se distingue pragmatiquement et sémantiquement des autres modes de DR : le fait qu'il cumule deux modes d'utilisation du signe, celui de l'usage (le citant) et de la mention (le cité). Le DD relève de la modalisation autonymique :

Dans le DD, l'énonciateur rapporte un autre acte d'énonciation en *faisant usage* de ses mots à lui dans la description qu'il fait de la situation d'énonciation de *e* (qui parle, à qui, quand, ... ?) c'est-à-dire dans ce qu'on appelle le syntagme introducteur, mais il *fait mention* des mots du message qu'il rapporte ; le mode sémiotique du DD, est ainsi *hétérogène* : standard dans le syntagme introducteur, il est autonome dans la partie « citée », c'est-à-dire montrée. (Authiez-Revuz 1992 : 40, ital. dans le texte)

C'est cette hétérogénéité foncière, la mise en œuvre de deux modes de signifier qui m'a intéressée dans le DD. Dans mes articles, je me suis contentée de décrire les formes que pouvait prendre cette hétérogénéité. Ce n'est jamais que l'alternance de la parole qui est univoque, souvent ostensiblement marquée et même surmarquée par la typographie : les frontières indélébiles des guillemets, et/ou passages à la ligne, et/ou tirets. Si l'on envisage la question en termes de rapports de force et de territorialité, le DD donne une représentation *spatiale* de la théorie des postures énonciatives, telle qu'elle a été développée par Rabatel (Rabatel 2005b, 2007, 2012) pour rendre compte de la *prise en charge énonciative*.

Au sens linguistique, les postures renvoient au fait que l'intrication des contenus, au plan représentationnel et argumentatif, est plus qu'un phénomène polyphonique (entrelacement des voix) ou dialogique (entrelacement des points de vue) : un jeu interactionnel de positionnement par rapport aux autres, avec les profits qui lui sont associés. C'est pourquoi les postures énonciatives expriment des marquages de territoire et des rapports de force momentanés, des positions haute ou basse ou de

proximité, par rapport à l'interlocuteur ou aux autorités de toute nature, sans être le reflet pur et simple de statut, de reflets, de faces. (Rabatel 2012 : 63).

La théorie des postures énonciatives remplace l'opposition duelle entre dissonance et consonance par le tryptique de la *co-énonciation* (consonance), ou bien *sur-énonciation* et *sous-énonciation* (dissonance)

[C]onsidérée sous l'angle de la prise en charge, la double énonciation peut s'analyser en coénonciation, mais aussi en sous- ou en surénonciation. (Rabatel 2007, § 58, en ligne).

Je ne connaissais pas la théorie rabatélienne, mais je me suis intéressée aux deux formes de dissonance, lorsque le cité est démenti par le citant, que je désignerais aujourd'hui comme *sur-énonciation*, ou au contraire, lorsque c'est le cité qui infirme le citant, c'est-à-dire la *sous-énonciation*, en gardant toujours à l'esprit cette question : où se situe l'auteur dans cette stricte répartition des voix ?

La dualité n'est donc pas toujours là où elle s'affiche : ce n'est plus seulement le narrateur qui infirme ou confirme le discours cité, l'auteur peut, lui-même, se trouver en désaccord avec le discours citant et présenté comme digne de foi du narrateur. Les constellations possibles, de consonance ou de dissonance, se trouvent multipliées. (EPD 4 : 46)

La parole alternée découpe linéairement le cité et le citant, alors que le discours indirect libre ne cesse de les entrelacer et de les mélanger. Le découpage linéaire rend visible une hétérogénéité qui se décline sous des aspects multiples, qui excèdent parfois les rapports de force, parce qu'ils mettent en œuvre des niveaux sémiotiques différents.

2. Le DD décline les hétérogénéités

2.1 Hétérogénéité sémiotique : le dire des mots et le faire des gestes

L'existence de deux systèmes distincts permet d'abord de rendre justice au fait que tout message verbal comporte un « double encodage » (Fonagy 1983), l'encodage linguistique et le « deuxième codage » de sa réalisation vocale et gestuelle. La répartition entre cité (message verbal) et citant (message para-verbal) est systématisée dans l'écriture dramatique et le recours aux didascalies, qui contiennent, outre les indications de lieu et de décor, les consignes de jeu. Dans le roman, l'équivalent des didascalies est le citant, ou, pour reprendre la terminologie de G. Prince, « le discours attributif » (Prince 1978). Chez un auteur comme Kleist, la dualité de la parole alternée coïncide exactement avec la dualité sémiotique des mots et des gestes, les seconds contredisant bien souvent les premiers et étant ceux auxquels il faut accorder foi :

[Chez Kleist] chaque réplique [au DD] est précédée ou suivie du geste qui l'accompagne (relatives appositives, subordonnées en *indem*, compléments prépositionnels de manière...), et c'est cette association qui fait sens : influence du Kleist dramaturge [...], la parole [citée] n'existe jamais seule,

loin d'interrompre l'action, elle la prolonge, elle n'est jamais donnée que s'inscrivant dans le faire gestuel du personnage. [...] L'intrication des deux plans - les mots et les gestes - plus qu'une apologie de l'action, se lit aussi comme la reconnaissance de la complexité et des limites de la communication verbale, que vient souligner, mais surtout contredire et désavouer le non-verbal.

Le discours attributif permet alors souvent de questionner la crédibilité et la fiabilité de la parole, démasquée comme insuffisante, inadéquate. Le message verbal traduit les conventions sociales, c'est par le langage du corps que les personnages disent le vrai : ils rougissent, palissent, leurs yeux brillent, pleurent, alors même que parfois les mots se dérober :

In diesem Fall, versetzte die Marquise, würd ich – da in der Tat seine Wünsche so lebhaft scheinen, diese Wunsche – sie stockte, und ihre Augen glänzten, indem sie dies sagte – um der Verbindlichkeit willen, die ich ihm schuldig bin, erfüllen. (Marquise 132, je souligne)

Le discours attributif contredit la réponse mesurée et raisonnable de la Marquise, pressée par sa mère de s'exprimer sur la demande en mariage du Comte. Le désir ne se dit pas, mais le sentiment du devoir, la dette de reconnaissance, si. (EPD 4 : 47)

La possibilité de décrire, à part égale, le dire des mots et le faire des gestes qui les accompagnent, est une propriété saillante de la parole alternée. Le DIL est le mode de la pensée abstraite, le DD celui de la matérialité vocale de la parole.

À l'écrit, on a une linéarisation des phénomènes qui, à l'oral, sont simultanés. Le discours citant comprend non seulement un verbe qui attribue la parole mais également une description des phénomènes extra verbaux qui accompagne ordinairement la parole : intonation, tonalité, accent, etc. Parfois cette verbalisation prend plus de place que le dire discours cité lui-même [...] l'écrit dissocie, inscrit dans la durée les caractéristiques suprasegmentales simultanées de l'acte de parole à l'oral. (Rosier 1999 : 215).

La parole alternée est donc une parole incarnée. La possibilité de rendre compte du paraverbal se retrouve aussi au discours indirect, comme je l'ai montré dans l'article « De l'usage du discours indirect dans la nouvelle *Die Marquise von O...* de Kleist » (EPD 3 : 34-39). La stricte séparation des instances énonciatives est commune au DD et au DI ; chez Kleist, l'hétérogénéité locutoire est mise au service de l'hétérogénéité sémiotique, et assume ainsi une fonction de « dévoilement » de la vérité des personnages, tout en permettant de faire l'économie de tout commentaire introspectif. « Le choix de la parole alternée reflète des conflits irréductibles, la confrontation entre les mots et les gestes, le paraître et l'être, le dire et le faire comme autant de réalités plurielles et/ou antagonistes. » (EPD 4 : 48)

Dans *La Marquise d'O...*, on n'observe pas de fusion, de consonance entre L1 et L2, mais bien plutôt une ligne de partage infranchissable, toujours maintenue. Le problème n'est jamais de savoir qui parle, les frontières sont nettes et toujours clairement indiquées par la mention de la source énonciative. [...]

Les diverses prises de parole [...] sont à chaque fois précisées dans leur accomplissement spatial [...] et nous fournissent de très précieuses indications quant au FAIRE gestuel du personnage : c'est la mère qui regarde par la fenêtre et qui n'ose pas parler à voix haute, pendant que le père fait les cent pas, c'est le comte qui rougit et baisse les yeux sur son assiette, c'est l'Inspecteur des Forêts qui s'assoit auprès de sa sœur et se relève. Jamais Kleist ne s'autorise à nous faire des commentaires sur les pensées qui agitent ses personnages [...], on ne trouve nulle part de descriptions, ni de longs

discours narrativisés, où le narrateur commenterait [leurs] actes. Ce sont [eux] qui ont la parole, presque constamment. [...]

Chez Kleist, le narrateur est observateur, regard, c'est par le regard qu'il porte au corps et aux gestes de ses personnages que ses derniers se révèlent à nous. Autant que [leur] dit [...], autant que la parole et le verbe, ce sont leurs motivations profondes, cachées ou inconscientes, qui lui importent, motivations proprement indicibles, mais que trahissent leurs mouvements et leur corps. [...] (EPD 3 : 34-35).

2.2 Hétérogénéité locutive : premier plan du cité et arrière-plan du citant

Dans un contexte de récit au passé, l'existence de deux systèmes de repérage dans le DD peut s'interpréter à la lumière de l'opposition des plans énonciatifs ou de l'attitude locutoire. Les TV du récit (organisés autour du prétérit, dans le citant) ou du commentaire (organisés autour du présent, dans le cité) donnent des instructions au récepteur pour que ce dernier adopte une attitude de locution de détente ou au contraire de tension. Le JE et le présent du DD, parce qu'ils sont mis en relief, peuvent alors signaler des passages textuels d'une importance accrue, pour des raisons qu'il faut interpréter.

2.2.1 Hiérarchiser les personnages

Le DD peut ainsi introduire une hiérarchie entre les personnages, en étant réservé aux personnages principaux. C'est le cas dans *Die Marquise von O...*, où l'on peut constater que l'alternance des formes de DR n'a rien d'anarchique ni d'arbitraire : toutes les interventions de la Marquise, le personnage principal de la nouvelle et celui qui lui donne son nom, sont rapportées au DD. Inversement, le *Forstmeister*, personnage de second plan, n'est jamais cité qu'au DI.

Se dessine alors une opposition très nette entre d'un côté l'effacement imposé à la Marquise par son statut (femme, mais surtout fille soumise à l'autorité du père), traduit par la retenue et la brièveté de ses répliques autant que par la non-initiative de la parole, et de l'autre l'importance que lui accorde le narrateur, qui, par l'usage systématique du DD pour chacune de ses interventions, fait accéder l'ensemble de ses répliques au premier plan. Au milieu de ce contexte de délocutif et de prétérit, l'emploi du pronom « je », ainsi que le passage au temps présent, permet de dynamiser, de réévaluer à la hausse des interventions qui courraient sinon le risque de ne pas être suffisamment remarquées. (EPD 3 : 31)

2.2.2 Briser le quatrième mur

Le DD, fenêtre de l'auteur vers son lecteur

La mise en relief des interventions au DD s'inscrit également de manière idéale dans le processus de double réception, lorsque nous avons affaire à des passages monologiques (lettre, monologue intermittent), dans lesquels, en l'absence du destinataire adressé, c'est le lecteur qui vient prendre la place du TU. J'ai commenté ce procédé d'adresse implicite « brisant le

quatrième mur » dans deux nouvelles de Thomas Mann, *Tonio Kröger* (1903), et *Tod in Venedig* (1913), les seules nouvelles de jeunesse que l'écrivain a comptées, jusqu'à la fin de sa vie, parmi ses œuvres principales. Dans ces deux textes, on observe que le DD est le lieu de déploiement d'une « profession de foi » sur la condition de l'artiste, qui sert d'*explicit* dans la nouvelle dans *Tonio Kröger* (**EPD 15 : 183**), et de point de bascule du récit dans *Tod*.

Le premier cas présente une parfaite consonance entre le citant et le cité, et ce d'autant plus qu'il met en œuvre un subtil jeu de répétitions, par lesquelles les pensées du personnage se voient appropriées par le narrateur-auteur. Dans la lettre finale adressée par le personnage Tonio à son amie Lisaweta (qui ne tient pas d'autre rôle, dans la nouvelle, que celui de fournir le nom du destinataire de la lettre), les phrases les plus importantes, en particulier la toute dernière phrase (soulignement en petites majuscules dans l'extrait ci-dessous), ont déjà été dites une première fois, de manière identique, au tout début de la nouvelle ou dans le chapitre précédent, mais au prétérit et la 3^e personne, par le narrateur.

Was ich getan habe, ist nichts, nicht viel, so gut wie nichts. Ich werde Besseres machen, Lisaweta, – dies ist ein Versprechen. Während ich schreibe, rauscht das Meer zu mir herauf, und ich schließe die Augen. Ich schaue in eine ungeborene und schemenhafte Welt hinein, die geordnet und gebildet sein will, ich sehe in ein Gewimmel von Schatten menschlicher Gestalten, die mir winken, daß ich sie banne und erlöse: tragische und lächerliche und solche, die beides zugleich sind, und diesen bin ich sehr zugetan. Aber meine tiefste und verstohlenste Liebe gehört DEN BLONDEN UND BLAUÄUGIGEN, DEN HELLEN LEBENDIGEN, DEN GLÜCKLICHEN, LIEBENSWÜRDIGEN UND GEWÖHNLICHEN. Schelten Sie diese Liebe nicht, Lisaweta; sie ist gut und fruchtbar. SEHNSUCHT IST DARIN UND NEID UND EIN KLEIN WENIG VERACHTUNG UND EINE GANZE KEUSCHE SELIGKEIT.

Die Wiederaufnahme im letzten Kapitel geschieht mit einem entscheidenden Wechsel in den grammatischen Kategorien des Tempus und der Person. Dadurch findet ein letztes Spiel mit der Polyphonie und der Mehrfachadressierung statt, das noch einmal des Erzählers Stimme mit Tonios Stimme verschmelzen läßt, und uns Leser in die Fiktion einbezieht. Anstelle des Präteritums und der dritten Person, anstelle also des Kommentars des Erzählers, der Tonios widersprüchliche Gefühle an seiner Stelle beschrieb, haben wir die Stimme Tonios selbst, die sich erhebt [...]. Tonio spricht hier mit genau denselben Worten, die der Erzähler im vorigen Kapitel benutzte: von den Blondem, Lebendigen, Glücklichen... Und der Abschiedssatz ist auch Wort für Wort der Satz, mit dem der Erzähler das erste Kapitel schloß. Auf diese Weise endet das Buch mit einem sehr raffinierten Spiel mit den Grenzen zwischen Fiktion und Nicht-Fiktion: Wer spricht? An wen ? [...] Die direkte Rede ist hier das Fenster des Autors zu seinem Leser. Tonios Glaubensbekenntnis ist zugleich das Glaubensbekenntnis des jungen Thomas Manns und ist zugleich als allerletzter Satz sein Abschied vom Leser. (**EPD 15 : 183-184**)⁵⁸

⁵⁸ « La reprise dans le dernier chapitre se fait avec un changement décisif dans les catégories grammaticales du temps et de la personne, qui introduit un dernier jeu de polyphonie et d'adressage multiple.[...]. Au lieu du prétérit et de la troisième personne, au lieu du commentaire du narrateur qui décrit les sentiments contradictoires de Tonio à sa place, c'est la voix de Tonio elle-même qui s'élève, en reprenant exactement les mots utilisés par le narrateur dans le chapitre précédent, qui parlait, lui aussi de ceux et celles qui sont *blonds et clairs et vivants et joyeux*... La phrase d'adieu est également mot pour mot la phrase de fin du tout premier chapitre. [Le livre se

La consonance est ici idéale, entre personnage-narrateur et auteur. Le DD fonctionne véritablement comme une fenêtre de l'auteur vers son lecteur.

Le DD, enclave et masque de l'auteur

Il arrive en revanche que cette fonction d'adresse implicite du DD ne soit plus transparente, et soit prise dans un double jeu, sans que l'on sache vraiment à quelle part, du cité et du citant, il faut accorder foi. Le terme de « fenêtre » n'est alors plus adapté, et c'est plutôt de « refuge » qu'il faudrait parler. Ainsi du deuxième monologue de Aschenbach dans *Tod in Venedig*, qui atteste une dissonance maximale entre le citant et le cité. Ce passage a été maintes fois commenté et a fait l'objet de nombreux malentendus dans l'histoire de sa réception, qui a souvent vu dans le discours attributif moralisateur et méprisant du narrateur la clé de son interprétation, et assimilé cette condamnation du citant à la position même de Thomas Mann (voir Cohn 2001 : 213). Or, c'est exactement le contraire, ce n'est pas le discours du narrateur qui est digne de foi, mais bien le discours « décadent » de Aschenbach, follement épris de la beauté de l'adolescent Tadzio, qui est pris en charge par l'auteur. C'est en tout cas ce qu'attestent de nombreux écrits personnels de Th. Mann, dans lesquels l'écrivain s'exprime en termes similaires à ceux de Aschenbach sur la condition tragique de l'artiste (*uns Dichter*) se sentant poussé vers l'abîme par une sensualité et un amour de la beauté exacerbés.

Denn die Schönheit, Phaidros, merke das wohl, nur die Schönheit ist göttlich und sichtbar zugleich, und so ist sie denn also des Sinnlichen Weg, ist, kleiner Phaidros, der Weg des Künstlers zum Geiste. Glaubst du nun aber, mein Lieber, daß derjenige jemals Weisheit und wahre Manneswürde gewinnen könne, für den der Weg zum Geistigen durch die Sinne führt? [...]

Aber Form und Unbefangenheit, Phaidros, führen zum Rausch und zur Begierde, führen den Edlen vielleicht zu grauenhaftem Gefühlsfrevl, den seine eigene schöne Strenge als infam verwirft, führen zum Abgrund, zum Abgrund auch sie. Uns Dichter, sage ich, führen sie dahin, denn wir vermögen nicht, uns aufzuschwingen, wir vermögen nur auszuschweifen. [...] (Tod 513-514, cité in EPD 4 : 49)

Dans ce passage au DD, monologue intérieur qui promet le lecteur réel au rôle de seul destinataire, le personnage est véritablement, en accord avec l'étymologie du mot « personne » en latin, *persona*, le masque derrière lequel se cache l'écrivain.

Par un mouvement de désengagement radical, le discours direct, autant par le discours attributif que par la délégation de la responsabilité de la parole au personnage, proclame « ce n'est pas moi qui parle ».

termine ainsi par ce par quoi il avait commencé, et redistribue] les frontières entre fiction et non-fiction : Qui parle ? À qui ? [...] Le discours direct ici est la fenêtre de l'auteur sur son lecteur. La profession de foi de Tonio est celle du jeune Thomas Mann qui prend ainsi solennellement congé de son lecteur. »

L'amour homosexuel de Aschenbach pour l'adolescent Tadzio, la victoire des forces dionysiaques sur les valeurs de la société bourgeoise (travail, famille, morale...) ne peuvent être reconnus que de manière médiate, indirecte : par le truchement du personnage. Sous le masque des mots présentés comme objets, le discours direct doit, en réalité, être lu comme une véritable profession de foi de l'auteur, Thomas Mann.

[...]

Ainsi, le discours direct révèle-t-il un double mouvement de reconnaissance et de négation : le tragique est à la fois formulé et enfermé dans la parole de l'autre ; en cela, le choix du discours direct s'apparente à un mécanisme de résistance, de défense, qu'on désigne en psychanalyse par le terme de dénégation (*Verneinung*) : tout en prenant conscience d'un élément refoulé, le sujet lui oppose une négation explicite. : « [L]e signal d'autonymie est l'abri inconscient où se réalise la part la plus significative [...] de l'échange verbal », (Authier-Revuz 1982 : 142-145).

La parole du personnage au discours direct, espace où s'arrête le dire du narrateur, devient alors l'enclave privilégiée des obsessions latentes, personnelles de l'auteur.

(EPD 4 : 49)

Le discours direct devient ainsi le refuge indirect de la voix de l'ultime citateur, l'auteur.

3. Parole alternée, objectivation et vérité

La dualité du DD permet de décliner des multiples formes d'hétérogénéité, parce qu'elle leur attribue un espace clairement délimité pour se déployer. Il reste à traiter sa propriété la plus complexe, la question du statut autonymique du cité, et du rôle joué par les signifiants. Il n'est pas question de décrire leur fonctionnement autonymique, J. Authier-Revuz, et après elle d'autres chercheurs, l'ayant déjà fait, mais plutôt de m'interroger sur le lien que la parole autonymique entretient avec la vérité, sur l'effet de réel produit par les signifiants.

Le DD est toujours perçu comme « transparent, fidèle, littéral » (Rosier 1999 : 216), le fait qu'il ne le soit pas vraiment (on pense au DD résumant, par exemple) importe peu, ce qui compte c'est qu'il fait *comme s[i]* il l'était. Ce sont les signifiants qui créent un effet de réel, et qui sont supposés pouvoir « imiter » la réalité ; le DD nous plonge dans la question de la motivation des signes linguistiques, et, dans les discours non fictionnels, on voit en lui une réalité parfaitement objective :

Si l'« imitation verbale » d'événement non verbaux n'est qu'utopie ou illusion, le « récit de paroles » peut sembler au contraire *a priori* condamné à cette imitation absolue dont Socrate démontre à Cratyle que, si elle présidait vraiment à la création des mots, elle ferait immédiatement du langage une reduplication du monde. (Genette 1972 : 189)

Il existe pourtant un type et un seul de comportement langagier qui peut être 100% objectif : c'est le discours qui reproduit *intégralement*, en style direct, un énoncé antérieur. (Kerbrat-Orecchioni 1980 : 148, je souligne)

L'effet de réel provoqué par le DD surgit même lorsque le discours n'est pas intégralement repris. C'est la « théorie du magnétophone », déjà citée (voir supra), qui ne doit pas être

confondue avec une fonction authentifiante du DR, qui peut être assumée, du moins en allemand, par le DI, grâce au mode du subjonctif.

3.1 Le mode du subjonctif en allemand

À la différence du français, l'allemand dispose d'un mode spécifique pour dire le discours indirect, le subjonctif I et II, qui élargit considérablement l'éventail des possibilités et ouvre sur des subtilités qui ne peuvent que disparaître dans la traduction française. En français, le discours indirect est perçu comme le mode de la parole transposée, traduite, et partant, travestie et trahie par le citant (*traduttore, traditore* !). En allemand, l'existence d'un mode subjonctif pour marquer le report d'assertion rend les choses plus nuancées, c'était l'objet de mon article « De l'usage du discours indirect dans *Die Marquise von O...* de Kleist » (**EPD 3 : 27-39**). Kleist utilise le subjonctif de manière systématique pour rapporter certaines scènes de la *Marquise d'O...* (en l'occurrence, j'avais choisi la venue et la demande en mariage du Comte) :

Der Forstmeister erzählte, wie bestimmt, auf einige Vorstellungen des Kommandanten, des Grafen Antworten ausgefallen wären; meinte, daß sein Verhalten einem völlig überlegten Schritt ähnlich sehe; und fragte, *in aller Welt*, nach den Ursachen einer *so auf Kurierpferden* gehenden Bewerbung. Der Kommandant sagte, daß er von der Sache nichts verstehe, und forderte die Familie auf, davon weiter nicht in seiner Gegenwart zu sprechen. Die Mutter sah alle Augenblicke aus dem Fenster, ob er nicht kommen, seine leichtsinnige Tat bereuen, und wieder gut machen werde. (Kleist, cité in **EPD 3 : 38**)

Le cumul d'un discours citant indirect, syntaxiquement maximal (délocutif, subjonctif, structure enchâssante de la subordonnée), produit par un narrateur qui ne se départit jamais de sa neutralité, et s'applique à ne rien laisser paraître, dans son discours, de l'intériorité de ses personnages (sur la liberté des personnages chez Kleist, voir **EPD 8 : 90**), contraste avec la fréquence des discordanciels restituant, de manière mimétique, la parole citée des personnages (les mots en italique dans l'extrait ci-dessus, mais il faudrait aussi mentionner, outre, le lexique, le maintien des marqueurs de ponctuation illocutoire, voire des déictiques **EPD 3 : 33-34**). La tension entre la neutralité du citant et la volonté de restituer le dit avec le plus de vérité possible assume ici une fonction d'« objectivation ». Le subjonctif est dans ce cas très proche de ce qu'était l'*oratio obliqua* pour les Latins : la langue officielle juridique, la langue de la loi et donc de la vérité.

S'exprimer en style indirect, c'est adopter le style de la loi, c'est parler la loi, c'est selon le monde de Montaigne, « dire le vrai »... L'*oratio obliqua* confère un statut officiel à l'énoncé (entendu ici comme relation d'événement) qu'il rapporte. (Rosier 1999 :16)

3.2 Citer, répéter : la véracité du DD

3.2.1 Dit et répété, posé et présupposé

Le subjonctif du DI peut donc, en allemand, assumer une fonction authentifiante, qui, en français, me semble réservée au DD. Mais « dire le vrai » ne se confond pas avec l'effet de réel, qui reste l'apanage du DD, en allemand comme en français et les autres langues. Seul le DD peut donner l'illusion de l'immédiateté, de la transparence. « Le DD continue d'apparaître comme la forme de l'actualisation de l'énonciation (vraie) ». (Rosier 1999 : 202). Pas seulement l'illusion, d'ailleurs, il EST, dans certains cas, le seul DR « 100% objectif », comme dans le discours académique, qui interdit la « traduction » au DI, et exige la transcription au style direct, les références permettant d'en vérifier la vérité. Mais c'est bien la question de *l'illusion de vérité* du DD dans les discours non-scientifiques que je souhaite creuser, qui ne me semble pas élucidée par le renvoi à sa propriété autonymique, la distinction entre usage du citant et mention du cité.

L'effet de réel débouche sur un « effet de vérité » du DD, un glissement qui me semble pouvoir être décrit avec profit au moyen d'une autre distinction linguistique, celle entre le *posé* et le *présupposé* (Ducrot 1984). À ma connaissance – mais mes connaissances sur le DD ne sont pas actualisées –, cette dernière n'a pas encore été utilisée pour rendre compte de l'hétérogénéité de statut entre le dit et le re-dit (le répété), le citant et le cité. Mais qu'est-ce que la citation, sinon une hétéro-répétition, c'est-à-dire une répétition proférée par d'autres locuteurs, ou bien une auto-répétition, lorsque le locuteur rapporte ses propres propos⁵⁹.

J'avais mentionné cette opposition entre posé du citant et présupposé du cité dans mon article de 2004, mais sans l'approfondir : « [L]e discours du narrateur est posé, celui du personnage est présupposé. Le discours du narrateur peut être nié, pas celui du personnage. La parole du personnage, qui se donne comme citation, échappe à l'opposition du vrai et du faux ». (EPD 4 : 49)

Même si l'on répète un énoncé pour le contredire ou s'inscrire en faux contre lui, dans le temps de la répétition, l'énoncé est irrémédiablement vrai. La répétition, quand elle déplace la question sur le vrai de ce qui est répété en une question sur le vrai de l'acte qui répète, impose [...] la vérité de l'énoncé. (Compagnon 1979 : 113).

La problématique du DD m'a donc, en dernière instance, fait croiser celle de la répétition. Le DD est une *énonciation répétante* qui met en scène *l'acte de répéter*. Et c'est l'acte de répéter qui change le statut du cité, le rend infalsifiable parce qu'indétachable de la réalité qu'il

⁵⁹ Le discours académique se distingue par une forte proportion de citations au DD (en général des hétéro-répétitions), la synthèse se distingue par la forte proportion des auto-citations !

qualifie (cf. *supra*, 1. 1.). Tandis que le citant relève du posé et de la véridiction – on peut le contester et l’infirmer – le cité, parce que *déjà dit*, est donné comme existant, comme présumé, et c’est la raison pour laquelle il ouvre la porte à de multiples effets et manipulations.

Il n’est que de penser aux protestations indignées de ceux et celles dont les propos ont été rapportés de manière tronquée, ou même détournés, au moyen du DD mais dont les dénégations et rectifications sont de peu de poids face à ce qui est posé comme la « vérité » de la citation... Cet aspect m’avait intéressée de près dans la polémique qui s’était enflammée autour de l’écrivain Günter Grass, peu de temps avant la parution de son autobiographie *Beim Häuten der Zwiebel* et l’« aveu », dans une longue interview donnée à la *FAZ*, de son passé de SS. Avec ma collègue, Marie-Laure Durand, nous avons rassemblé un corpus de 28 articles de *BILD* autour de cette affaire, parus entre le 12.08.2006 et le 6.09.2006 ; elle y traitait l’apposition, je décrivais les divers procédés de DD mis au service de la manipulation des propos de Grass dans le quotidien populaire, qu’il s’agisse des accroches de titres au DD « inventé » (17), de l’emploi d’anaphoriques dont la source est dans le citant (33), de montages de citations (exemple trop long pour être cité ici, voir **EPD 13 : 159 ; ex. 35**), etc.

(17) Ein großer deutscher Schriftsteller bricht nach 60 Jahren sein Schweigen! Günter Grass (78), Träger des Nobelpreises für Literatur, gesteht in der *FAZ*: **Ich war in der Waffen-SS!** (*Bild* 12.08.2006)

(33) In einem Interview mit der *FAZ* über sein neues Buch *Beim Häuten der Zwiebel* sagt der große Dichter: **Das mußte raus, endlich.** [...] (*Bild*, 12.08.06)

Je me contentais de rendre compte des phénomènes de glissement sémantique, qui nous font passer de la fidélité aux mots à la croyance en leur véracité, mais sans proposer d’explication linguistique :

Von der Worttreue zur Wahrheitstreue

Anders als die indirekte Rede, die sich auf den Inhalt der fremden Rede bezieht, weist die DR auf die Form des Zitierten hin: eine Eigenschaft, die mit Wahrheitstreue und/oder Wirklichkeitstreue verwechselt wird. [...] Die Äußerung in der DR [direkten Rede] erzeugt einen Wirklichkeitseffekt, der zum Authentifizierungszertifikat wird. (**EPD 13 : 149**)⁶⁰

In *Bild* steht die RW [Redewiedergabe] in DR [direkter Rede] nicht als bewertende Form, sondern als Beweis für die Gültigkeit der Information, als unwiderlegbares Beweismaterial. Da rein optisch unmissverständlich erkannt wird, wer wann spricht, wird auf Objektivität bei dem Journalisten geschlossen, um so mehr als die wiedergebende Rede der wiedergegebenen quantitativ unterlegen ist. Die räumliche transparente Abgrenzung und die Unmöglichkeit der Paraphrasierung schützen die

⁶⁰ « De la fidélité aux mots à la véracité

Contrairement à la parole indirecte, qui rapporte le contenu du discours autre, le DD renvoie à la forme de la citation: une qualité qui est confondue avec la vérité et / ou la fidélité à la réalité. [...] L’énonciation au DD crée un effet de réalité qui sert de certificat d’authentification. »

Journalistenrede vor dem Vorwurf der Manipulierung und Fälschung der Information. (EPD 13 : 151)⁶¹

C'est ce que je voudrais faire aujourd'hui, en revenant sur les propriétés du présupposé, telles que Ducrot les a énumérées – le présupposé échappe à la véridiction, il ne peut être nié, ni mis en question, il est antérieur par rapport au posé, sa prise en charge énonciative n'est pas assumée par le seul locuteur, mais partagée avec l'auditeur – mais également en réfléchissant sur le statut des signifiants comme corps des signes, sur la citation-répétition comme acte, et sur la performativité qui en découle. Cet aspect va au-delà de l'opposition entre posé et présupposé, et ouvre sur l'intrication entre *dire* et *montrer* (Wittgenstein 1993 [1921, 1922]).

3.2.2 Dire et montrer dans la citation

« Ce qui peut être montré ne peut être dit », affirme Wittgenstein (Wittgenstein 1993 [1922] : 59). Citer, et plus largement répéter, c'est toujours *dire* et *montrer* que l'on dit :

La distinction philosophique de Wittgenstein entre « ce qui peut être dit au moyen de propositions » et « ce qui ne peut pas [l]'être », a été exportée en linguistique avec beaucoup de variations dans son interprétation (voir Chanay *et al.* 2013), mais la plupart des linguistes s'accordent cependant sur une sorte de « noyau dur » du *montrer* dans l'énonciation : les interjections, les adverbiaux de phrase, les actes de langage (Chanay *et al.* : 14). Toutes ces manifestations sont infalsifiables parce qu'« indétachables de la réalité qu'[elles] qualifient » (Ducrot 1984 : 186). Il faudrait ajouter à ce noyau dur la répétition [et donc la citation, en tant qu'imitation]. Elle aussi échappe, constitutivement, à l'opposition du vrai et du faux. (EPD 2018 : 177, sous presse)

J'ai donc repris la réflexion sur le DD, entamée en 2004, poursuivie en 2010, mais restée inachevée, en la croisant avec la problématique de la répétition, dans un article sur la litanie (EPD 33 : 419-420), ainsi que dans la conclusion de mon inédit. De fait, l'intrication du dire et du montrer dans la problématique de la citation, à la croisée du DR, de la répétition et de l'aphorisation, est l'une des pistes qu'il me tient le plus à cœur d'approfondir dans un proche avenir, et ce d'autant plus que l'axe de recherche choisi par notre équipe Landes porte sur « modalités et modalisations ».

Pour l'instant, je me contente de renvoyer à l'amorce de réflexion croisant ces niveaux multiples (posé, présupposé, autonymie, prédication, acte de langage...) et au constat du **paradoxe d'une prédication non prédicative** que je pose dans les « perspectives » à la fin de mon inédit sur la répétition (VOL. 1, 260-266).

⁶¹ « Dans *Bild*, le DD ne sert pas à évaluer, mais à fournir la preuve de la validité de l'information, à la transformer en preuve irréfutable. Le fait qu'on puisse clairement identifier, sur la plan visuel, « qui parle quand » fait conclure à l'objectivité du journaliste, d'autant plus que le discours citant est quantitativement inférieur. La démarcation spatiale transparente et l'impossibilité de paraphraser préservent le discours du journaliste des accusations de manipulation et de falsification de l'information. »

La structure complexe de la répétition lui confère un statut à part, sans doute unique, au sein des actes de langage. [...] Une assertion peut être niée, modalisée, transformée en question, etc. Pas si elle est répétée. La répétition est infalsifiable ! Soit le slogan : « *Yes we can* ». Si je le nie « *No, we can't* », si je le modalise « *Perhaps we can* », si je le mets en doute « *Can we really ?* », je dis alors autre chose... mais je ne le répète plus. L'acte de répéter est un acte autonome, il implique le maintien à l'identique du répété (du signifiant). Avec une conséquence remarquable : lorsque je répète, **je prédique (je dis en citant) et je ne prédique plus (je montre le cité)** L'énoncé répété nous place devant le paradoxe d'une prédication qui échappe, en dernière instance, à toute véridiction. (EPD VOL 1. : 265)

Je ne sais pas encore si je vais pouvoir maintenir cette description (voir le **schéma VOL.1 : 266**), ni si et comment je vais devoir la modifier, ni jusqu'où elle va me mener, quand j'aurai réfléchi plus avant. Mais j'escompte bien en proposer une forme plus aboutie.

III

LA RÉPÉTITION FIGURALE. UNE SIGNIFIANCE INCARNÉE

1. Répétition et indicible

Ma prédilection pour les formes primaires et l'intrication langage et vie a trouvé son terrain de recherches le plus exigeant avec la problématique de la répétition.

« Rien de nouveau sous le soleil » (*Ecclésiaste*, 1, 9) ou bien « On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve » (Héraclite)⁶² ? Selon le regard que l'on porte sur elle, la répétition nous renvoie à l'immobilisme ou au mobilisme ontologiques universels, et le linguiste qui s'intéresse à elle se voit lui aussi confronté à une tension constitutive entre permanence (répétition) et changement (variation), qui se décline sous des termes divers (identité et altérité, retour et renouveau, pluralité et unité, etc.). (EPD 34 : 433, sous presse)

Étant donné le volume de l'inédit, je me contenterai ici de décrire ce qui m'a conduit à la répétition, à laquelle j'ai consacré près de quinze années de recherche, depuis mon premier article, « Récit, répétition, variation », paru en 2005, circonscrit au discours littéraire (EPD 5 : 51-73), jusqu'à mon inédit, *La signifiante de la répétition*, achevé en 2018, qui étend la problématique à toute l'énonciation.

De fait, la répétition verbale m'intrigue depuis que je suis enfant, en particulier les phrases toutes faites et les tautologies attributives. Je ne comprenais pas pourquoi les adultes répétaient certaines phrases, toujours les mêmes, à certains moments visiblement importants, à l'instar du père de Effi Briest et de son évasif « *Es ist ein weites Feld* » (« c'est un vaste champ »). La répétition à l'identique m'apparaissait comme un signal que je n'arrivais pas à déchiffrer, une manière de taire ou de dissimuler quelque chose⁶³. Herta Müller parle de *phrases cryptées* ou *pétrifiées* pour désigner ces phrases qui reviennent à l'identique chez chaque individu, j'ai moi-même par la suite recouru à la métaphore de l'iceberg pour décrire ce type de répétitions. Comme elle, ces phrases me dérangent et m'agaçaient : « *Ich hatte diese kryptischen Sätze ziemlich satt. Ihr Sinn war versteinert, sie klangen schon so*

⁶² « On ne peut pas entrer une seconde fois dans le même fleuve, car c'est une autre eau qui vient à vous. » (Héraclite cité par Thonnard, 1953 : 3)

⁶³ Par exemple, je ne comprenais pas du tout l'intérêt des tautologies attributives. Pourquoi dire « Un sou est un sou », ou « Quand c'est fini, c'est fini » ? Je me perdais en conjectures : « Parce que des fois, quand c'est fini, c'est pas fini ? Mais alors pourquoi on dit que c'est fini ? Est-ce que *fini* est des fois *plus fini* que d'autres fois ? », etc.

unerschütterlich leer wie dreimaldreiistneun »⁶⁴, (Müller 2011 : 125). Pourquoi répéter ? C'est cette question qui a initié ma recherche sur la répétition : l'implicite de l'explicite, la fausse évidence de la répétition (**EPD 5, 10, 14, 15, 19, 27, EPD et Dias 20**), ce que j'ai par la suite appelé le *syndrome de la lettre volée* :

Das Geheimnisvolle hat mehrere Formen. Eine besonders herausfordernde Form ist diejenige, die sich als Transparenz gibt, sich als nicht verschlüsselt gibt und daher allzu oft übersehen wird, obwohl sie sich dennoch, ist sie einmal erkannt, als unergründlich erweist. In einer seiner bekanntesten Erzählungen, *Der entwendete Brief*⁶⁵, beschreibt Edgar Allan Poe, wie das beste Versteck das Nicht-Versteck, das Zur-Schau-Stellen sein kann. [...] Was allzu sichtbar ist, wird oft für nicht sehenswert gehalten. Obwohl das Geheimnis in dem Banalsten liegen kann (**EPD 19 : 230**)⁶⁵

C'est ce que j'appelle le syndrome de *La Lettre volée*, en écho à la célèbre nouvelle d'Edgar Allan Poe [...] C'est parce que la répétition est par trop visible qu'elle est restée longtemps ignorée. Comment élaborer une démarche d'interprétation, là où il semble n'y avoir rien de caché ? Or, l'absence visible de différence (hors l'écart temporel) de la répétition ne laisse pas de questionner. Ce qui est perçu comme Même est en fait Presque-Même ou Presque-Autre par le seul écoulement du temps. La répétition nous transporte au cœur d'une énigme qui laisse au seul destinataire le soin de la déchiffrer : celle de l'Autre du Même, de l'altérité dans l'identité. Contrairement aux figures de sens, à la reformulation, et contrairement à la répétition sémantique, perçues d'emblée comme formes interprétatives, parce que la différence est d'emblée portée par des signifiants autres, la différence dans l'identique de la répétition est invisible, non pas absente, mais à chercher (**EPD 22 : 266**).

J'avais abordé la répétition dès le dernier chapitre de ma thèse, « Le temps circulaire » (Prak 1997, **EPD 47 : 295-357**), qui était consacré au quatrième et dernier roman de Max Frisch, *Mein Name sei Gantenbein* (1964, MNSG, en français *Le Désert des miroirs*, 1966). Le roman de Frisch est une exploration fictionnelle de l'« Autre du Même » de la répétition (Genette 1999 : 101), il rassemble des fictions multiples organisées autour d'un personnage et deux axiomes « *Ich stelle mir vor!* » (J'imagine) et « *Erst die Varianten zeigen die Konstante* »⁶⁶. Il constitue un sommet dans l'œuvre de l'écrivain suisse qui n'a plus jamais écrit de roman par la suite⁶⁷.

⁶⁴ « J'en avais assez de ces phrases cryptées. Leur sens était pétrifié, elles résonnaient de la même inébranlable vacuité que trois-fois-trois-neuf ».

⁶⁵ L'idée et le contenu de cette citation sont exprimés de manière légèrement différente en français, dans la citation qui suit, c'est pourquoi je ne la traduis pas.

⁶⁶ « C'est seulement dans les variations que se révèle ce qui est permanent », (Frisch 1964 : 327).

⁶⁷ MNSG est un véritable puzzle narratif que seule une, voire plusieurs re-lecture(s) permet(tent) de reconstruire. L'auteur renonce à toute logique chronologique au profit d'une logique purement associative, j'ai montré ainsi comment le singulatif faisait place à l'itératif, comment chaque segment narratif acquérait à chaque répétition une importance accrue et un sens différent, etc. MNSG ne rejette ni l'histoire ni le personnage, comme le faisaient, à la même époque en France, les œuvres dites du Nouveau Roman, mais permet au lecteur de

J'ai laissé cette problématique en sommeil pendant quelques quinze années, et je l'ai retrouvée lorsque le groupe de recherches auquel j'appartenais, dirigé par M.-H. Pérennec, choisit pour thème de recherche les reformulations (Coudurier et Pérennec 2005, éd.). À cette occasion, je proposai de faire le compte-rendu détaillé des deux tomes de *Ces mots qui ne vont pas de soi* (Authier-Revuz 1992-1993). Ces deux ouvrages (qui m'ont marquée !), m'ont aussi donné l'impulsion définitive pour me lancer de manière durable sur la répétition. Dans cet immense panorama consacré aux « boucles réflexives du dire », la répétition n'est dotée que d'une place minuscule (Authier-Revuz 1995, vol.2 : 525, 596-598) alors que, comme je viens de le dire, je la percevais depuis l'enfance comme un signal mystérieux de réflexivité. J'ai donc commencé à vouloir cerner ce que signifiait non pas redire autrement, mais *redire à l'identique*, une question qui, à l'époque, était envisagée essentiellement dans l'ombre de la problématique de la reformulation (**EPD VOL. 1 41-47**).

2. Présentation de l'inédit

Je reprends ici les trois pages envoyées aux membres de mon jury pour présenter l'inédit, qui condensent l'essentiel de ce travail.

2.1 Pourquoi cet ouvrage ?

À l'origine de ce livre, il y a le besoin d'interroger et de comprendre la répétition comme phénomène à fois ontologique et verbal, et le constat de la variabilité extrême de sa réception en discours. Dévalorisée dans le langage ordinaire (voir les définitions des dictionnaires), fautive dans les traités du Beau style, persuasive dans l'art de l'éloquence, saluée comme principe de composition fondamental dans les domaines artistiques que sont la musique, la danse, et la poésie (la *mousiké* en grec ancien), appréhendée dans l'ombre ou dans la continuité de la reformulation dans l'analyse des textes et des discours, la répétition est une forme qui doit être interprétée : prescrite ou bien proscrite, elle met en œuvre une certaine conception du langage et de ses fonctions, qui, jusqu'à présent, n'avait jamais reçu de théorisation linguistique unitaire. La problématique de la répétition figurale m'a permis de

participer à la construction de la fiction : « Ich schreibe für Leser », (« *J'écris pour des lecteurs* ») plaide Max Frisch dans une interview fictive pour répondre au reproche d'avoir écrit un roman trop difficile et déroutant (Frisch 1996 [1964]). Ce roman de l'expérimentation a effectivement fait l'objet d'un énorme succès populaire dès sa parution et devint le numéro un des ventes en librairie de la saison 1964/65.

proposer un modèle unifié, qui concilie les approches jusqu'ici partiellement dissociées des études linguistiques, rhétoriques et littéraires.

Le livre est composé d'un prologue et de deux parties distinctes, la répétition figurale, la répétition performative, chaque partie étant-elle même composée de quatre chapitres. Le choix a été fait de privilégier les répétitions dans un type de discours majoritairement étudié pour les contenus qu'il véhicule plutôt que pour son « style » : le discours politique. Le caractère anthropo-linguistique de la répétition exigeait le recours à des langues différentes : les exemples eux-mêmes sont en allemand, français, et parfois en anglais.

2.2 La répétition figurale

Je me suis intéressée à la répétition figurale, et, ce faisant, j'ai dû détacher la notion de figure du sens de figuré, pour la rattacher à son sens premier de forme, de *gestalt* telle qu'elle a été analysée par les théoriciens allemands de la psychologie des formes. La répétition figurale, c'est la répétition qui émerge comme figure, ou *gestalt* sur le fond du discours. La répétition figurale n'interroge rien de moins que la dualité du signe linguistique, défini par Saussure comme l'association d'un signifiant et d'un signifié. Or, la répétition est duelle : elle porte soit sur le signifié, et elle est alors substitutive (*rendre l'âme* équivaut à *mourir*), soit sur le signifiant, et dans ce cas, elle devient strictement non substitutive et est dite exacte : c'est le cas des répétitions faites par un même locuteur : « *Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir* », mais aussi des répétitions d'énoncés proférés par des locuteurs différents « *Je vous déclare unis par les liens du mariage* », « *Je suis Charlie* », etc.

D'où la première thèse de cet ouvrage : la dualité de la répétition permet de mettre au jour deux modes de signifier hétérogènes, qui actualisent différemment le signe biface. Lorsque le signifiant est substituable, il est non figural, on a affaire au mode de la signification : c'est le signifié, le concept, qui est premier, et le signifiant est alors donné et perçu comme arbitraire ; lorsque le signifiant est strictement non-substituable, il devient figural, on a affaire à ce que j'ai appelé, dans un sens étroit, la signifiance. Dans le mode de la signifiance, les signifiants redeviennent véritablement les « corps des signes » (*Zeichenkörper*), des *gestalts*⁶⁸ : ils sont donnés et perçus comme motivés. L'opposition entre signifiance et signification, entre signifiant désincarné ou au contraire signifiant corps du signe, excède donc l'opposition classique entre langage poétique et langage ordinaire. Elle traverse tous les genres de discours

⁶⁸ Le mot existe bel et bien en français et il s'écrit alors sans majuscule.

et permet de détacher le rôle et les fonctions du signifiant de ce à quoi il est traditionnellement rattaché, la poésie et la littérature, l'inconscient.

La répétition figurale apporte ainsi un nouvel éclairage à la très ancienne querelle entre Hermogène et Cratyle sur la nature du signe linguistique, et permet d'inclure la dimension énonciative dans la linguistique du signifiant. C'est l'énonciateur, au sein d'un type et d'un genre de discours, qui choisit de trancher pour l'une ou l'autre répétition, et donc pour l'arbitraire ou bien la motivation.

2.3 La répétition performative

La signification rend les signes transparents, la signifiante met en œuvre ce qui relève de l'*anthropos*, la part archaïque et universelle des humains, leur corps. C'est parce que la répétition figurale est dans le langage le mode des corps des signes, des *gestalts*, qu'elle acquiert des propriétés et des pouvoirs remarquables, physiques, sémantiques et pragmatiques. C'est la deuxième thèse de cet ouvrage : la répétition met en œuvre une signifiante dans laquelle le plan de l'expression et le plan du contenu fonctionnent de concert. Qu'est-ce qui rend le corps des signes irremplaçable ? Là où se déploie la signifiante de la répétition, on trouve l'instauration ou la suggestion d'une iconicité, définie, non comme une relation d'imitation primaire, mais comme une relation de motivation secondaire entre le corps du signe, le signifiant non substituable, et autre chose, en adéquation avec les fonctions visées par les énoncés.

Le chapitre 4, à l'articulation des deux parties, commence par explorer la forme classique de l'iconicité, celle entre le signifiant et le signifié, connue dans les études littéraires sous le nom de « symbolisme phonétique », pour montrer que la répétition figurale permet d'étendre la motivation et les phénomènes d'harmonie imitative à tous les niveaux de l'analyse linguistique : phonique, lexical, syntaxique et textuel. C'est ce que j'ai appelé la « cohésion rythmique ». Mais ce qui fonde l'originalité de la répétition est de pouvoir instaurer d'autres types d'iconicité. La répétition obéit fondamentalement à une logique d'amplification proportionnelle : « PLUS de signifiant vaut pour PLUS de X » : plus de corps, plus de performance, et partant, et c'est ce qui ouvre le plus de perspectives sur le plan linguistique, plus de performativité... Quand répéter, c'est communier ; quand répéter, c'est faire ; quand répéter c'est faire être... Ce sont les diverses formes de cette iconicité performative qui sont mises au jour dans la deuxième partie, à travers l'étude de la litanie, de la réduplication et de l'incantation. De la litanie, dont je montre qu'elle traverse les genres de discours, à charge de fonctionner comme embrayeur sur l'extraordinaire, à l'incantation, qui rapproche la parole du

chant, en passant par la reduplication, qui mérite de figurer, aux côtés de l'exclamation et de l'interjection, comme marqueur par excellence de l'expressivité et des émotions dans le langage : chaque chapitre montre comment le geste vocal de la répétition reconfigure « le rapport entre les signes et les usagers des signes » (Morris 1938) en plaçant au centre de la communication la part sensorielle, orale et aurale, de la relation interlocutive.

3. Bilan de la recherche individuelle

L'inédit m'a permis de donner forme à toutes les problématiques qui me sont chères depuis que j'ai commencé ma recherche : le nécessaire renvoi à la personne des locuteurs (comme les déictiques, la répétition ne peut se comprendre hors contextualisation), la problématique de l'appropriation (la répétition exige un engagement des interactants), mon attachement à la corporéité (celle des individus physiques comme celle des signes), la valorisation de la co-énonciation dans les échanges humains (j'ai volontairement choisi d'ignorer la face négative de la répétition).

J'ai eu l'impression en l'écrivant de construire pierre à pierre quelque chose qui serait « ma maison », au sein de l'immense territoire des sciences du langage... Un sentiment que j'avais eu à l'époque de ma thèse, en travaillant sur la théorie des récits, et que je n'avais jamais retrouvé. À dire vrai, il me semble aujourd'hui que seule une monographie et le genre de l'essai me permettent d'atteindre la cohérence, et surtout, me donnent la liberté que je souhaite. Ni les articles, ni cette synthèse, ne peuvent, par leur nature même, me procurer ce sentiment d'achèvement. Ce sont toujours des variations coupées de leur thème... Et puis, je ne suis jamais sûre, dans les formats moins libres que celui de l'essai, de savoir respecter les contraintes génériques et de satisfaire les exigences requises. C'est donc sur mon inédit que je souhaiterais que mon travail soit jugé. Il en représente la forme la plus aboutie, et je m'y reconnais en tant que personne.

IV
ÊTRE ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE

Cette synthèse s'est jusqu'ici concentrée sur ma recherche individuelle, mais le métier d'enseignante-chercheuse est un métier humain qui place le collectif, dans l'enseignement comme dans les recherches collaboratives, au cœur de ses autres missions.

J'ai débuté ma carrière comme ATER à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne, j'ai aujourd'hui le privilège d'exercer comme MCF à l'ENS de Lyon, où l'équilibre de nos deux missions principales, identifiées dans la désignation de notre profession, est bien moins entamé que dans les autres établissements du supérieur.

« Enseignante-chercheuse » : le nom composé parataxique dit en effet, aujourd'hui, bien souvent, la juxtaposition de deux activités parallèles plus que leur équilibre et leur complémentarité. Dans le système universitaire en crise, nos deux missions sont alourdies par un troisième type d'activité, la gestion administrative, et, dans la plupart des établissements du supérieur, l'« enseignant-chercheur » est devenu un « enseignant-chercheur-gestionnaire »⁶⁹ :

[D]'une identité professionnelle jadis définie somme toute sur le mode vocationnel, le législateur est passé à une définition gestionnaire du métier, l'appréhendant de plus en plus en terme d'emploi salarié où la priorité est donnée à la production et valorisation de la recherche et au management collectif. (Sacriste 2014 [en ligne])

Nombre de mes collègues de l'université ont ainsi vu décroître le temps qu'ils pouvaient consacrer à leur recherche, au fur et à mesure qu'augmentaient leurs responsabilités d'intendance et de gestion administratives ; ils sont contraints de faire le grand écart entre des tâches largement dissociées.

À l'ENS de Lyon, j'ai eu la chance de pouvoir encore faire se répondre mes diverses missions. Je dispense des cours à partir de la licence et du master, je ne suis pas responsable de section ou de formation (cette responsabilité est assumée par une collègue au grade de professeur), ma recherche peut encore sous-tendre mon enseignement, et inversement. J'ai donc conscience que la situation que je vais décrire n'est pas représentative de la majorité de celle des enseignants-chercheurs dans le supérieur.

⁶⁹ Sur l'hétérogénéité des tâches demandées par le législateur aux enseignants-chercheurs, voir Article 3 du décret n°2009-460 du 23 avril 2009.

1. Valoriser et rendre accessible la recherche : les ConfApéros

La première partie « ancrages » concluait sur mon besoin de ne pas cantonner la recherche au seul monde universitaire et de faire circuler les savoirs en dehors de nos enseignements et des colloques réservés aux spécialistes, en adoptant une démarche de simplicité dans mes écrits (voir supra, 44-46). Sur le plan du collectif, faire découvrir à des gens extérieurs au monde académique ce qui se fait dans les sciences du langage s'est concrétisé dans le format des ConfApéros, créé avec ma collègue Aliyah Morgenstern, recrutée peu après comme Professeure à la Sorbonne-Nouvelle. Je coordonne ce cycle depuis maintenant plus de dix ans – mon premier cycle date de 2007-2008 – en collaboration avec d'autres collègues linguistes de l'ENS, ainsi qu'avec une collègue de la *Clé des Langues*.

Le principe était de proposer un cycle de conférences ouvertes à tous et toutes, autour de thèmes chaque fois renouvelés. Au début, nous organisions sept à huit conférences par an, mais notre budget n'ayant jamais été augmenté par l'ENS, seules cinq ont pu être programmées en 2018-2019. Le soutien financier d'ICAR et du Labex ASLAN va nous permettre de proposer de nouveau un cycle plus étoffé. Les intervenants sont choisis à la fois pour l'importance de leurs travaux et pour leur capacité à les exposer avec clarté. Les domaines abordés (sociolinguistique, sociophonétique, typologie des langues, dialectologie, analyse de discours, linguistique textuelle, argumentation et rhétorique, linguistique des interactions, langue des signes...) permettent de refléter la richesse et la diversité des sciences du langage. Le format des conférences a été pensé pour favoriser l'échange : une heure de présentation, suivie de vingt minutes à une demi-heure de questions, en fonction de la réactivité et de la curiosité du public, enfin une discussion informelle autour d'un modeste apéro.

Les ConfApéros sont filmées et mises en ligne sur la *Clé des langues* (<http://cle.ens-lyon.fr>), un site internet qui met à la disposition des enseignants du secondaire des ressources multimédia (éduscol). Elles sont aujourd'hui devenues une institution dans le paysage lyonnais, chacune rassemble une cinquantaine de personnes, dont un petit contingent de « fidèles auditeurs » ; la liste de diffusion compte plus de trois cent cinquante abonnés, les vidéos sont régulièrement consultées. Pour nous, organisateurs, les ConfApéros offrent aussi la possibilité d'inviter les chercheurs dont nous estimons la recherche, mais que nous ne connaissons parfois que par leurs écrits.

2. Collaborations scientifiques

La recherche est une activité solitaire, quand elle prend la forme de l'écriture, qui se nourrit, certes, de dialogues théoriques féconds, mais qui restent imaginaires. C'est l'insertion dans un laboratoire qui nous permet de nous sentir physiquement appartenir à un collectif et de partager des projets communs. Mon entrée à ICAR en 2004 m'a offert cette possibilité. Parallèlement aux séminaires, le partage des locaux, de pauses, de déjeuners communs favorise les échanges ; je le constate aujourd'hui que j'ai migré du rez-de-chaussée, où j'étais la seule Icarienne, au premier étage, où se trouvent tous les gens d'ICAR. Le voisinage avec eux a changé mon quotidien, il nourrit des échanges qui ne sont plus cantonnés aux séminaires mensuels, et qui s'ouvrent aux membres d'autres sous-équipes d'ICAR. Le partage de locaux communs contribue de manière décisive à la vie du laboratoire.

Je fais aujourd'hui partie de deux « équipes » qui reflètent, l'une, mon rattachement institutionnel, l'autre, une forme d'indépendance et de liberté vis-à-vis de l'institution. La première équipe ressortit aux sciences du langage, c'est la sous-équipe LanDES, au sein du laboratoire ICAR, l'UMR 5191, sous la tutelle de l'ENS de Lyon, de Lyon 2 et du CNRS. C'est LanDES qui me donne ma légitimité institutionnelle, c'est avec elle que j'ai appris ce qu'était un « laboratoire » doté de moyens financiers en sciences humaines. Pouvoir être prise en charge dans mes déplacements professionnels, et même disposer d'un bureau personnel constitue un luxe inouï, après le peu de moyens que j'avais connus à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne. La deuxième équipe est un groupe de travail informel en germanistique, SÉLIA, qui n'a pas de statut administratif, mais fonctionne sur l'investissement personnel de nos membres. Nous appartenons en effet à des établissements, des équipes et des laboratoires différents ; l'indépendance vis-à-vis de toute tutelle implique certes l'absence de moyens financiers, mais elle nous permet de travailler de manière entièrement autonome. Et ce sont les locaux d'ICAR qui hébergent les séances de SÉLIA.

Une grande part de la diffusion et la valorisation de la recherche passe par le biais de colloques, mais j'avoue que ce genre de manifestations me laisse parfois une grande frustration⁷⁰. Je leur préfère les échanges dans les séminaires de recherche. C'est là que se déploient, véritablement, les dialogues entre chercheurs, qu'ils soient d'une même équipe ou

⁷⁰ La gestion du temps des communications en particulier me semble contestable, qui réduit la part laissée à la discussion à dix minutes – dans les faits, c'est souvent bien moins. C'est la raison pour laquelle je participe peu aux colloques, et c'est également pour cela que, dans les manifestations que je co-dirige, le format des présentations excède la demi-heure (un format « 20'+10' » ne peut que se mener au pas de course) et comprend au moins un quart d'heure de discussion (en général 30' + 15'), quelle que soit la notoriété de l'intervenant-e.

invités. J'ai, en outre, dans le passé, été membre d'un groupe de discussion pluridisciplinaire, ARCC (Atelier de Recherche Clinique et Conceptuelle), qui réunissait psychanalystes, linguistes et écrivains, mais j'ai dû, pour des contraintes d'emplois du temps, renoncer à ces échanges, aussi riches qu'ils aient été. Je ne sais pas m'investir dans plusieurs projets à la fois, et je me suis donc concentrée sur ma dualité disciplinaire.

2.1 Le travail d'équipe

2.1.1 ICAR 3 et LanDES (Langue, Discours, Énonciation, Sémiotiques)

Mon entrée dans ICAR en 2004 a coïncidé avec le besoin de travailler avec des linguistes non germanistes et de renouer avec des travaux en langue et de tradition française. J'ai pu intégrer l'équipe de Sylviane Rémi-Giraud, depuis de longues années à la direction du groupe Rhêma, devenue une sous-équipe d'ICAR 3 (je me souviens plus de son nom exact, à l'époque). Les exposés mensuels étaient suivis de débats animés, portés par des spécialistes de diverses langues, pour la majorité francisants, mais, qui intégraient aussi un helléniste et un arabisant, puis une collègue angliciste, mais aussi des sémioticiens, autour d'une problématique commune. Ces séminaires ont ouvert mon horizon théorique et offert un véritable enrichissement. S. Rémi-Giraud, qui se définissait avec humour comme une « matriarche », dirigeait nos échanges dans la bonne humeur, alliant l'exigence scientifique à un grand dynamisme et une grande convivialité. J'ai beaucoup regretté son départ à la retraite. Ce sont les gens qui font les équipes, et il faut des personnalités fortes pour mobiliser et rassembler toutes les individualités. La présence de leaders est donc indispensable. L'arrivée à la direction de LanDES de Pier Luigi Basso, sémioticien et linguiste aux axes de recherche multiples, ainsi que la venue d'Alain Rabatel, qui compte parmi les plus grands théoriciens de la linguistique énonciative et de l'analyse du discours littéraire (pour ne parler que des domaines qui m'intéressent personnellement), sont les deux événements majeurs de la vie de notre équipe ces dernières années. Leur présence constitue une véritable aubaine, c'est un honneur et un bonheur que de pouvoir travailler avec de tels « penseurs », qui savent mettre leur énergie et leur savoir au service du collectif.

J'ai pu participer au premier projet mis en œuvre par Pierluigi Basso, sur le paradigme (**EPD 28 : 343-360**), la préparation de mon dossier de HDR m'a tenue en retrait de celui sur les discours programmeurs, je compte bien m'investir dans la problématique transversale de « Modalité et modalisation ». À force de me pencher sur les marqueurs primaires, j'ai négligé la complexité du sujet modal, j'ai donc beaucoup à découvrir, mais dans un premier temps, je

compte me pencher sur la dimension sémiotique du « montrer » dans la citation au discours direct.

2.1.2 SÉLIA, Séminaire de Linguistique Allemande

C'est cependant dans la petite équipe de SÉLIA que le travail d'équipe a trouvé pour moi sa forme la plus accomplie. L'amour de la langue allemande, l'historique du séminaire, le désir que ne disparaisse pas un espace d'échange propre aux germanistes, jouent un rôle essentiel dans cet investissement. J'ai assisté pour la première fois à ce séminaire en tant qu'étudiante intimidée de DEA qui était loin de comprendre tout ce qui était dit ; j'en assume aujourd'hui la direction, avec l'aide de ma collègue Marie-Laure Durand (Montpellier 3).

Historiquement, SÉLIA est le successeur du « Séminaire de Linguistique Allemande » (dont il est l'acronyme), qui avait été fondé par Paul Valentin. Le séminaire a ensuite été dirigé Marcel Pérennec, puis par Marie-Hélène Pérennec (2001-2009) et Jacques Poitou (2009-2012)⁷¹. Après le départ à la retraite de Jacques Poitou en 2012, le séminaire s'est éteint pour deux ans ; je ne me sentais pas la légitimité d'en assumer, seule, la direction, alors que je n'avais pas le grade de professeur. Le fonctionnement en binôme m'a permis de franchir le pas. J'ai découvert que j'étais non seulement tout à fait capable d'assumer un rôle de « leader », mais également que j'appréciais cela. Il me semble qu'un bon leader est celui qui sait mettre en synergie les énergies des membres du groupe, Pierluigi Basso le fait pour LanDES, Marie-Hélène Pérennec l'a fait pour LYLIA, c'est mon tour aujourd'hui de modérer les séances de SÉLIA, et de donner le cap pour nos projets. Nous assumons par ailleurs à deux, avec Marie-Laure Durand, la gestion du séminaire et toutes les responsabilités.

SÉLIA réunit six samedis par an des germanistes⁷², des universitaires issus de nombreux établissements (ENS de Lyon, Lyon 2, Université Bourgogne Franche-Comté (Dijon et Besançon), Montpellier 3, Grenoble Alpes, Aix-Marseille, Strasbourg), mais aussi des enseignants du secondaire eux-mêmes issus de diverses académies⁷³. C'est, avec le « séminaire de linguistique moderne » que dirige Martine Dalmas à Paris IV (aire linguistique

⁷¹ De 2001 à 2012, le séminaire s'était rebaptisé Lylia, Lyon Linguistique Allemande. Les travaux de Lylia se trouvent sous forme de fichiers classés en fonction des Journées d'Étude, ils ont pour l'essentiel été mis en ligne par Jacques Poitou, à l'adresse [LYLIA \(LYon-Linguistique-Allemande\)](#). Lien à donner

⁷² Nous comptons cependant parmi nos membres permanents un collègue non-germaniste, spécialiste de l'Antiquité.

⁷³ Voir la liste de nos membres, en ligne : <http://icar.cnrs.fr/recherche/cedilles/cedilles-landes/cedilles-landes-seminaires/>

de l'allemand au sein de Centre de Linguistique en Sorbonne – CeLiSo - EA 7332), le seul séminaire de germanistes en France.

SÉLIA incarne un groupe de recherche « à l'ancienne ». L'absence de rattachement institutionnel nous permet d'échapper aux contraintes des contrats quadriennaux, des circuits d'expertise et d'évaluation, mais également à celles de communication et de diffusion devenues celles du monde de la recherche. C'est un gage de liberté. Nous finançons nos projets par l'intermédiaire des laboratoires et universités de nos membres (ICAR et l'ENS de Lyon, CREG et Montpellier 3 pour *Crises et Catastrophes*, ILCEA et Grenoble, Labex Aslan, ICAR et ENS de Lyon pour *Le Politiquement Correct*).

Pour permettre à ceux et celles qui habitent loin de venir à nos séances, nous avons décidé de remplacer les demi-journées mensuelles du vendredi par six séances d'une seule journée, le samedi. Les Lyonnais-es hébergent alors les non-Lyonnais-es qui arrivent la veille, et bien souvent repartent le dimanche matin. Les six samedis, tous pris sur notre temps de loisir, disent l'investissement personnel, humain, et pour les non-Lyonnais-es, financier, que représente pour nous le séminaire.

SÉLIA nous réunit comme collègues et comme amis, et nous clôturons chaque année notre dernière séance par une garden-party chez Marie-Hélène Pérennec ou chez moi.

2.2 Coordination de projets et manifestations

Jusqu'au départ à la retraite de Jacques Poitou, SÉLIA se concentrait sur l'approche morpho-syntaxique, sémantique, discursive et pragmatique des faits de langue allemande. Nous avons changé cette orientation et privilégions une perspective contrastive, afin de permettre aux linguistes non germanistes de participer à nos échanges, mais aussi afin de faire connaître nos travaux auprès des romanistes. L'accent mis sur le contrastif nous a amenés à choisir des axes thématiques articulant langage et société, nos travaux mélangeant recherche française et allemande, et les deux langues dans les publications.

2.2.1 Crises et catastrophes

Le premier thème choisi par notre équipe était très général et permettait de confronter les deux notions de *crise* et de *catastrophe*, indissolublement liées, mais qui, à de rares exceptions près (Habscheid et Koch 2014), sont en général traitées séparément. Nous avons choisi de dissocier explicitement la notion de crise de l'usage dominant de *crise économique*, l'objectif étant de questionner l'emploi multiplié de ces deux termes dans les discours contemporains. Il y a toujours eu des guerres, des tremblements de terre, des désastres, etc., il

s'agissait de montrer comment ces deux notions conçoivent et « di[sent] l'événement » (Londei *et al.* 2013) : sa temporalité, ses effets, sa portée, son inscription dans la mémoire collective. Alors que la crise est l'« événement inouï », la catastrophe est « l'événement absolu » (Groupe 2040 2008), les deux termes disent donc tous deux l'événement amplifié, et même doublement amplifié par rapport à de simples faits : du fait au fait exceptionnel ou *événement*, de l'événement à l'événement exceptionnel, la *crise* ou la *catastrophe*. La sortie de l'ordinaire et l'exception contraignent les acteurs à prendre position : comment en est-on arrivé là ? Y a-t-il crise ? Quelles sont les causes de la catastrophe ? Qui sont les responsables ? Était-ce prévisible, etc.

L'organisation des deux Journées d'Étude en octobre 2015 a permis de confronter deux grands types d'approches, nos contributions françaises restant encore attachées à une analyse qualitative, de linguistique textuelle, d'analyse de discours et de rhétorique, face à des contributions allemandes privilégiant la linguistique des corpus, et sous-tendant toutes leurs analyses par les statistiques et le recours au quantitatif. Les textes établis à partir de cette journée, enrichis par d'autres contributions de spécialistes allemands et français, ont été rassemblés dans le numéro thématique *Crises et catastrophes. De la mise en discours à l'argumentation* (Durand, Lefèvre et Prak-Derrington éd.)⁷⁴, n°73 des *Cahiers d'Études germaniques*.

2.2.2 Le Politiquement Correct

C'est également le point de vue contrastif qui nous a fait opter pour le sujet très large du « politiquement correct » (PC). Depuis les années 90, la notion fait l'objet d'études scientifiques dans les pays anglo-saxons et en Allemagne (voir l'historique in Suhr et Johnson 2016, Reutner et Schafroth 2012), mais en France, alors qu'elle est tout aussi omniprésente dans les discours publics, elle n'est pas encore théorisée de manière systématique par les analystes de discours. La formule « PC » est, en effet, positive ou négative selon qui l'emploie, et c'est sans doute cette ambiguïté constitutive qui rend difficile son appréhension en tant qu'objet de l'AD. C'est donc un chantier de travail encore peu exploré en France que nous nous sommes proposés d'ouvrir, avec pour objectif d'en poser les premiers jalons. La notion de « politiquement correct » va nous permettre donner notre point de vue de linguistes, de centrer la réflexion sur la problématique de la désignation, de rendre visibles les

⁷⁴ <https://journals.openedition.org/ceg/2221>

mécanismes de tabouisation et d'euphémisation – ce dernier terme au sens général de contournement du tabou verbal – qui sous-tendent tous les discours.

Deux JE sont prévues à Grenoble en octobre 2019, elles seront suivies de la publication du numéro 42 de la revue *ILCEA*, « Politiquement correct, tabous, norme, transgressions » (Dias, Durand et Prak-Derrington édés.)⁷⁵. Un autre numéro de revue est prévu sur ce sujet, mais nous devons attendre que les JE soient passées pour voir par quel autre angle, plus spécifique, nous pouvons aborder le PC.

2.3 Le travail d'édition

Le partage des tâches et des responsabilités permet d'accomplir à plusieurs ce que nous n'aurions jamais pu faire seuls. Ainsi de l'ouvrage *Fabriques de la langue* paru aux PUF en 2012, co-dirigé avec Kostas Nassikas et Caroline Rossi et du n°73 des *Cahiers d'Études Germaniques*, avec Marie-Laure Durand et Michel Lefèvre, en 2017. Ces deux derniers projets ont représenté un travail de très longue haleine, très exigeant.

Pour *Fabriques de la langue*, c'est surtout l'organisation du colloque pluridisciplinaire en 2011, sur le site de l'ENS de Lyon, avec ma collègue linguiste et le responsable médical de la Maison des adolescents du Rhône, qui a demandé un travail considérable. L'idée du colloque est née au sein de l'Atelier de recherche pluridisciplinaire (ARCC), il a réuni plus de deux cents participants, psychanalystes et psychiatres, linguistes, philosophes et écrivains, et c'est sa préparation qui a constitué la part la plus chronophage. Par la suite, le travail de mise en forme des communications a été entièrement pris en charge par les Presses Universitaires de France. Nous avons décidé, et l'éditeur était d'accord sur ce point (la forte proportion de contributeurs (très) célèbres expliquant cet accord⁷⁶...), de respecter autant que possible les voix singulières de chaque « lieu de fabrique » de la langue. L'absence de format commun (pas de nombre maximum de signes), l'ouverture interdisciplinaire, le parti pris de valoriser la création font de « Fabriques de la langue » un ouvrage foisonnant et composite, mais où chacun a bénéficié d'une liberté de parole qui n'est plus celle de l'écriture scientifique, telle qu'elle est aujourd'hui pratiquée, chaque contribution valant témoignage sur une pratique ou un parcours. Notre travail ne fut donc pas, à proprement parler, un travail d'éditeur, mais un travail d'assemblage de textes réunis par le plaisir de l'écriture, que nous-mêmes avons lus et

⁷⁵ Voir l'appel à contributions : <https://journals.openedition.org/ilcea/6547>.

⁷⁶ En particulier la contribution d'André Green, l'un des plus grands noms de la psychanalyse contemporaine internationale, qui ouvre le recueil, mais aussi, du côté des linguistes, celles de Michel Arrivé, de François Rastier, de Frédéric François, etc. (voir la liste des contributeurs et le sommaire, **VOL. 3, 486-490**).

reliés avec plaisir, et regroupés selon quatre axes thématiques. La rédaction de l'introduction fut un exercice d'équilibriste très riche, étant donné notre appartenance à des champs disciplinaires aussi différents (EPD *et al.* 17, 197-207).

Pour le numéro des CEG en revanche (EPD *et al.* 30, 375-382, table des matières, 491-494), ce n'est pas la Journée d'Étude, de taille modeste, qui a demandé le plus travail – comme elle a eu lieu, en outre, à Montpellier, j'ai été déchargée d'une grande part de l'organisation matérielle –, mais bien le processus d'édition, cette fois beaucoup plus classique, qui a représenté la part la plus considérable. C'est sans doute l'aventure collective où j'ai le plus appris, en un laps de temps très condensé.

Le travail d'édition nous permet d'accomplir des tâches très différentes avec des gens très différents, tout ceci dans un constant dialogue avec nos co-éditeurs. Il est bon de se sentir utile de A à Z, depuis le travail de relecture et de pré-évaluation qui permet d'améliorer, en fonction de la bonne volonté des auteurs, la qualité des versions à soumettre aux évaluateurs, jusqu'à la phase de rédaction de l'introduction, la présentation de la problématique et la mise en dialogue des différentes contributions. C'est une fierté de construire un objet cohérent à partir de voix différentes, chacune éclairant l'autre. Le sentiment de faire œuvre commune, de transformer le multiple en un, est particulièrement gratifiant. J'avoue avoir moins d'affinités pour le travail de Sisyphe de la relecture des épreuves, heureusement pour nous, l'œil aiguisé de Marie-Laure Durand, longtemps éditrice de la *Clé des Langues* pour l'allemand, a constitué l'indispensable atout. J'ai cependant énormément appris dans la phase de ce travail, et j'ai même fini par y trouver, sinon du plaisir, du moins la satisfaction que donne, au bout du compte, le « travail bien fait ». J'ai découvert, en outre, qu'il m'était beaucoup plus facile de rédiger pour le collectif que pour moi, et qu'écrire pour le groupe me libérait complètement des inhibitions face à la page blanche.

Nous allons réitérer l'expérience d'une édition commune, avec Dominique Dias, sur *le Politiquement Correct*, l'idée étant d'inclure pour chaque publication un nouveau membre de SÉLIA comme co-directeur/directrice.

Co-diriger un ouvrage ou un numéro thématique avec des collègues de confiance est une très belle aventure, qui renforce l'estime réciproque.

3. Encadrer des recherches

L'enseignement me permet de compenser ce que peut avoir d'abstrait et de solitaire la recherche théorique – il me serait impossible de n'être « que » chercheuse au CNRS. Je suis devenue enseignante parce que cela s'inscrivait dans la suite logique de mes études

d'allemand, sans savoir si j'aimerais exercer ce métier, le souvenir de certains cours au collège et au lycée me faisant redouter de m'y ennuyer... Et j'ai découvert que l'ennui était impossible quand on passait de l'autre côté.

J'aime (j'adore !) enseigner. Je ne peux pas le dire autrement. J'aurais souhaité pouvoir rester un pied dans le secondaire, un pied dans le supérieur, pour avoir, d'un côté, l'engagement physique, la relation très forte avec les élèves, de l'autre l'abstraction des cours au contenu plus exigeant. La stricte séparation entre le secondaire et le supérieur, l'obligation de renoncer à l'Agrégation pour rentrer dans le corps des Maîtres de Conférence interdisant cette possibilité, j'ai misé sur ce qui fait la particularité de l'enseignement dans le supérieur : l'alliance de l'enseignement et de la recherche dans la transmission du savoir par le savoir.

Si l'on met de côté la bienveillance, le respect d'autrui et de ses différences, l'engagement personnel qui sont nécessaires pour enseigner, à quelque niveau que ce soit, chaque public a des exigences différentes, et c'est l'adaptation à ces exigences qui nous permet de progresser.

Le public de l'ENS est un public très homogène et intellectuellement très stimulant. La plupart de mes cours sont en Agrégation, mais je suis libre de choisir le sujet de mon séminaire de master, « Linguistique et stylistique allemande ». Ce séminaire m'a permis de faire évoluer ma pensée sur tous les sujets que j'y ai traités. La taille réduite mais suffisante du groupe favorise les échanges. Les étudiants du cursus franco-allemand Lyon-Freiburg se sont ajoutés, ces dernières années, aux étudiants normaliens et aux auditeurs, et ont introduit la mixité sociale qui manquait aux promotions précédentes. Les réactions et les questions des étudiants, leur difficulté ou au contraire leur facilité à comprendre telle théorie, telle approche, leur propre regard, infléchissent en retour ma propre compréhension et mes propres représentations. J'apprends en transmettant⁷⁷.

À côté de ces échanges face à l'entité groupe, il y a les échanges individuels, avec la direction de mémoires de M1 et de M2⁷⁸. Ce n'est plus tant alors, comme dans les cours, un travail de transmission de savoir par le savoir, qu'un rôle d'« encadrement » – une désignation, qui me paraît plus juste que celle de « direction » pour rendre compte de cette mission.

⁷⁷ Un conférencier disait un jour plaisamment de notre profession que nous n'en finissons pas d'être des étudiants : BAC+ 15, BAC+ 20, BAC + 25... J'en suis aujourd'hui à BAC+ 35. La nécessité de devoir toujours avancer, d'avoir des cours toujours nouveaux à préparer (le programme de l'option linguistique de Agrégation change tous les deux ans), de devoir toujours apprendre, face à des étudiants très motivés, et qui travaillent eux-mêmes, le plus souvent, d'arrache-pied, est ce qui m'a fait candidater à l'ENS de Lyon – je précise que je ne suis moi-même pas normalienne – lorsque j'enseignais à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne.

⁷⁸ Voir la liste des M2 dans le CV.

Les élèves de l'ENS (L3 et M1) arrivent des classes préparatoires et ne connaissent pas la linguistique, j'ai donc la responsabilité de leur faire découvrir notre discipline. Certains réduisent l'analyse minutieuse des faits de langue à un savoir-faire de « tourneur-fraiseur », bien moins prestigieux que la littérature ou l'histoire des idées⁷⁹, d'autres au contraire, découvrent que ce type d'approche « plus technique » leur convient et je les encourage donc à poursuivre en sciences du langage. Quand il s'agit d'un M1, j'aide souvent l'étudiant-e à élaborer le sujet que seul-e, il/elle n'arriverait pas à trouver ; cette phase d'orientation, qui permet d'identifier ce sur quoi il/elle souhaite travailler, est la plus délicate ; elle peut être longue, on ne peut faire du bon travail que sur un sujet qui nous « parle ».

J'ai le souvenir d'un sujet qui m'avait été « donné », parce que je ne savais pas vraiment moi-même ce que voulait dire « chercher ». Sur quoi ? Comment ? J'avais mal vécu mon M1. C'est la raison pour laquelle je refusais jusqu'ici de formuler moi-même aucun sujet. Je sais aujourd'hui que les étudiant-es de M1 peuvent tout à fait s'approprier un sujet qui leur a été proposé, et faire à partir de là leur chemin, mais j'ai eu besoin de temps pour assumer cette idée. En M2, ils ont déjà fait leurs premières armes, ils savent généralement ce qu'ils veulent traiter. Je ne redoute plus de ne pas avoir suffisamment de connaissances sur leur sujet, puisque, au contraire, le but est qu'ils en deviennent « les » spécialistes. Mon rôle consiste à leur donner un cadre de recherches, un cadre méthodologique, mais qui consiste aussi, pour une grande part, en un accompagnement humain.

L'apprentissage de l'autonomie intellectuelle ne va que très rarement de soi, plus encore pour des étudiant-es qui ont passé énormément de temps à préparer des concours (pour entrer à l'ENS, puis pour l'Agrégation) que pour les étudiants non-normaliens. Le travail de recherche est très souvent entravé par les doutes et une remise en question. Dans un monde qui prône l'efficacité et la rapidité, les hésitations, les doutes, la lenteur sont perçus comme autant de tares, et, dans ces conditions, il n'est pas facile d'accepter de tâtonner pour trouver son chemin. Conseiller, orienter, faire acquérir les méthodes, corriger, rectifier, mais aussi rassurer quant à une apparente improductivité, et encourager : je gère le suivi de mémoires un peu comme le ferait un « coach » – si tant est qu'on puisse appliquer au monde académique une expression en général réservée à celui du sport. Le cheminement de chaque étudiant est

⁷⁹ Je n'ai jamais oublié ce commentaire savoureux d'une étudiante, qui pour moi n'était pas du tout dépréciatif (il n'y a pas de sot métier !). Ironie du sort, elle a entretemps dû se convertir, sans déplaisir d'ailleurs, à l'enseignement de la grammaire, faute d'obtenir un poste en Histoire des idées.

différent, mais toujours enrichissant. C'est très gratifiant de voir les progrès et l'émancipation intellectuelle de ceux et celles que nous avons contribué à former.

La volonté de suivre et soutenir des recherches au-delà du M2 m'a conduite à déposer en juin dernier une demande d'accréditation auprès de l'École doctorale de l'ENS de Lyon. Le Conseil scientifique a accepté ma demande, et je co-encadre depuis septembre 2018, avec Alain Rabatel, une étudiante que j'avais suivie en M2 et qui souhaitait poursuivre un travail de thèse en section 12 et en section 7, Katia Darmaun,. Katia Darmaun a obtenu un contrat doctoral à l'ENS qui lui permettra de mener dans les meilleures conditions matérielles son projet de thèse (« Approche pragma-énonciative de la textualité endophasique. Altérité ; identité et rythme dans *La mort de Virgile* de Hermann Broch »), elle a rejoint le groupe des doctorant-es d'ICAR et notre équipe du séminaire SÉLIA.

Se trouvent ainsi réunies, au sein de SÉLIA, trois générations de « germalinguistique » lyonnaise, Marie-Hélène Pérennec, qui a formé et encadré les travaux de Marie-Laure Durand, Ida Hekmat et moi-même, enfin Katia Darmaun et Dominique Dias que j'ai eus tous deux en cours et que j'ai encadrés en M2 (et maintenant en thèse aussi, pour KD). Dominique Dias coordonne aujourd'hui avec moi la JE sur le Politiquement Correct – c'est même l'organisateur principal, puisque la JE aura lieu à Grenoble-Alpes –, et nous allons co-éditer ensemble, avec M.-L. Durand, deux numéros de revue sur ce sujet.

J'espère pouvoir encadrer et suivre d'autres linguistes débutants qui deviendront à leur tour des linguistes confirmés, qui, peut-être, à leur tour... La recherche est, aussi, transmission. Et partage de vocation. Je voudrais ici exprimer ma gratitude envers celui qui m'a fait découvrir la linguistique, Marcel Pérennec. Celui qui fut le pionnier des « mots du discours » de la langue allemande, qui a ouvert ce champ d'exploration plusieurs décennies avant que la linguistique française ne découvre l'importance des marqueurs discursifs, n'est plus aujourd'hui cité que par quelques germanistes. Insuffisants échanges entre deux traditions disciplinaires, caprices de la postérité, ou prix à payer pour un engagement passionné resté désintéressé ? Marcel Pérennec n'était pas un grand « publiant, » mais il fut un enseignant et un chercheur d'une humanité hors pair, qui a marqué, tant par son intelligence supérieure que par sa gentillesse et sa profonde modestie, tous ceux et celles qui ont eu la chance de le côtoyer.

4. Bilan et perspectives

4.1 Projet d'ouvrage : le JE de feintise

Rédiger cette synthèse m'a donné envie de reprendre la problématique de ma thèse sur le JE fictionnel. J'ai découvert cela en écrivant un article sur l'*humour noir*, pour le colloque organisé à Toulon en novembre 2018, « autour de la théorie des postures énonciatives d'Alain Rabatel » (EPD 36 : 455-464). À cette occasion, je me suis aventurée pour la première fois sur le terrain des « doubles jeux énonciatifs », (Berrendonner 1982, 2001) que sont l'humour et l'ironie verbales (Rabatel 2012, 2013b). Ces deux phénomènes ne peuvent se définir par des critères morpho-syntaxiques ou figuraux, ils ne sont pas localisables sur des marqueurs formels, mais se répartissent sur des faisceaux d'indices qu'il incombe au destinataire de déchiffrer. Ils sont aujourd'hui interprétés dans une perspective dialogique, comme reflétant la division du locuteur en « énonciateurs », en voix ou points de vue différents. J'ai constaté que l'humour noir échappe à l'opposition entre humour et ironie, c'est véritablement un « humour ironique » (EPD 36 : 456), qui nous contraint à scruter ce qui est commun aux doubles jeux, la contradiction entre la sincérité et la duplicité au sein d'un même locuteur, la tension entre des images, ou *éithê*, qu'il donne de lui-même au destinataire. J'ai retrouvé ainsi, de manière inattendue, le concept que j'ai utilisé mais insuffisamment exploité dans ma thèse, la feintise.

L'ambiguïté constitutive des doubles jeux fait coexister constamment deux instances, l'une duplice, l'autre feinte, au sein d'un même locuteur, et me paraissent pour cette raison s'inscrire dans le prolongement du JE en fiction, ni tout à fait auteur, ni tout à fait narrateur, ni tout à fait personnage. La feintise est ainsi une posture énonciative. En grec ancien, *eirôn* signifiait *rusé, malin, tricheur*. Le mot *eirôneía* renvoyait à l'idée de *dissimulation*, de *fausse ignorance* et l'ironie socratique à la « crédulité feinte ».

Explorer ce qu'est la feintise est un projet d'envergure auquel je souhaite consacrer un ouvrage. Comment la feintise se déploie-t-elle entre énonciation de réalité et énonciation fictionnelle ? Cela représente un travail d'actualisation de mes connaissances en narratologie, mais surtout ouvre sur une réflexion sur le concept d'imagination et sur la part de jeu que comporte l'interlocution. La part connue est donnée par mes travaux sur les déictiques personnels en fiction, l'inconnu sera le domaine entièrement neuf des doubles jeux. Je quitterai ainsi le territoire des marqueurs primaires clairement identifiables et des dualités

oppositives pour pénétrer dans les sables mouvants des phénomènes interprétatifs, mais en gardant toujours, comme objectif principal, la description des personnes interlocutives.

4.2 Autres projets

Je ne mentionne pas ici les projets d'articles individuels, bien sûr, mais uniquement ceux qui permettront aux membres de SELIA de s'impliquer. Le souci d'éviter toute forme de « dirigisme » m'a empêchée, jusqu'à présent, de mettre en avant mes propres intérêts. Par exemple, je n'ai pas proposé de travailler sur la répétition, alors qu'il s'est avéré que ce thème aurait intéressé et inspiré plusieurs membres du groupe... L'articulation entre intérêt personnel et intérêt collectif m'apparaît, aujourd'hui, positive et féconde.

L'un des axes forts que pourrait exploiter SÉLIA est, justement, l'humour, terrain immense par lequel nous pourrions entrer par la petite porte du Politiquement (In)correct, dans la lancée de notre projet actuel. Il s'agirait de réfléchir aux formes de transgressions instituées du politiquement correct, celles de la parole libre et des domaines traditionnellement autonomes que sont l'art et la littérature, et plus généralement tous les domaines de la création. Il existe, en effet, toute une tradition de la dérision dans les discours médiatiques, télévisuels et radiophoniques (chroniques, billets d'humeur, etc.), auxquels s'ajoutent aujourd'hui les sites web d'hébergement de vidéos, sans compter, si l'on veut s'ouvrir aux discours plurisémiotiques, les caricatures, les dessins et BD humoristiques, etc. On pourrait ainsi confronter les formes transgressives instituées de Politiquement Incorrect à la censure puritaine qu'imposent aujourd'hui les géants du Web, dans une perspective qui s'ouvrirait résolument à la sociologie, en nouant une collaboration avec des sociologues – nous avons d'ailleurs déjà établi des contacts à ce sujet. Nous sommes plusieurs dans le groupe à apprécier ou pratiquer l'humour assidûment, et ce serait un plaisir d'allier la théorie à la pratique, en travaillant sur des corpus humoristiques...

Une piste concurrente, toujours dans la lancée du Politiquement Correct, qui n'en finit pas de révéler des ramifications, est portée par Odile Schneider-Mizony qui s'intéresse de près au phénomène de la *Leichte Sprache*, avatar de la *Einfache Sprache*, le « facile à lire et facile à comprendre ». Ce phénomène est très étudié en Allemagne (Box *et al.* 2017, Box 2018), pas encore vraiment en France, en retard par rapport à d'autres pays francophones comme le Belgique ou le Québec, même s'il faut bien sûr saluer des initiatives individuelles. Constitutivement souhaitable, puisqu'elle doit permettre à tous d'accéder à l'information, la *Leichte Sprache* met cependant en place des interdits qui apparaissent contestables sur le plan linguistique (proscription de la pronominalisation au profit des répétitions, proscription des

métaphores, des subordonnées, du génitif, etc.). Elle nous incite à réfléchir sur les formes, mais aussi les conséquences de la censure langagière. « *Was ist gute Leichte Sprache ?* » (Quel est le bon langage facile à lire et à comprendre ?). C'est une question éminemment complexe, qui fait l'objet de bien des débats outre-Rhin, et qui mériterait amplement d'être explorée dans un numéro thématique en France.

Last but not least : j'ai passé beaucoup de temps, ces dernières années, à écrire en langue française, entre l'inédit, mes derniers articles et cette synthèse, et j'ai négligé ma part germaniste... J'ai donc le besoin et la ferme intention de renouer avec l'allemand, et d'établir des collaborations avec des collègues outre-Rhin, lorsque la soutenance sera derrière moi.

Lorsqu'on travaille en groupe, les idées fusent, des projets se dessinent et j'ai de multiples collaborations en tête, mais les deux mentionnées ci-dessus sont celles qui seront soumises au choix des membres de SÉLIA, une fois passée la JE à Grenoble et achevé le n°42 de *ILCEA* sur le PC.

CONCLUSION

Le mémoire de synthèse, « autobiographie scientifique », impose l'écriture d'un texte hybride, mi-narratif, mi-scientifique, à dominante rétrospective, ce qui contredit, d'une certaine façon, la nature même de la recherche, qui est évolutive et n'existe que comme *work in progress*. Après plus de cent vingt pages plus récapitulatives que projectives, je vais pouvoir, de nouveau, me tourner résolument vers l'avenir. Sans changer aucunement de cap : ma démarche restera toujours celle de la simplicité, et je maintiendrai au cœur de mes préoccupations la notion de personne, qui permet de jeter des ponts entre les disciplines et entre les savoirs, profanes et spécialistes.

Mon intérêt pour les marqueurs de l'*anthropos* reflète mon intérêt pour les individus, pour ce que chaque être humain est à la fois singulier et universel. J'avais mis en exergue de mon DEA cette phrase de Genette, qui résumait l'expérience de ma première année de recherche : « Il n'est d'objets que singuliers et [...] il n'est de science que du général [...] [Mais] le général est au cœur du singulier et donc [...] le connaissable au cœur du mystère », (Genette 1972, quatrième de couverture). Les déictiques personnels, mais également la répétition performative, comme je l'ai montré dans mon inédit, sont des marqueurs pragmatiques ; constitutivement non-substituables, ils ont un statut duel qui actualise la tension entre le général et le particulier, la langue et la scène d'énonciation. Les « pronoms » personnels qui ne remplacent aucun nom (P1 et P2) doivent être rapportés aux circonstances de leur profération pour identifier les individus en un lieu et un temps particuliers ; le geste verbo-vocal de la répétition (spécialement dans la litanie, la réduplication et l'incantation) remotive les signes en leur rendant leur singularité de corps, et pointe vers des fonctions non-référentielles qui engagent fortement les interlocuteurs.

« L'être humain est avant tout un être de langage. Ce langage exprime son désir inextinguible de rencontrer un autre semblable ou différent de lui, et d'établir avec cet autre une communication », (Dolto 1994 : 16). Placer tout en haut la notion de personne, c'était, et c'est encore, choisir aussi de valoriser le dialogue, la rencontre avec l'autre, d'en explorer les formes moins classiques que celles de l'oral et de la conversation. Dialogues imaginaires et conscients entre l'auteur, le lecteur et les personnages, en étudiant l'usage des déictiques dans le discours littéraire, dialogues des corps et de l'évocation, noués dans et par les signes, en

scrutant la signifiante incarnée de la répétition. La notion de feintise, en particulier dans les doubles jeux, va me permettre d'approfondir une autre forme de dialogue, entre sincérité et duplicité, accord et désaccord, réalité et imagination. Elle va me permettre aussi de ne plus rester cantonnée aux marqueurs primitifs et d'aborder la question du sujet modal, les marqueurs secondaires dans leur diversité. Mon parcours se construit lentement...

Mais il faut donner au savoir et à sa quête une reconnaissance symbolique. Mener ou diriger des recherches individuelles et collectives : ces missions et responsabilités, pour valoir pleinement, doivent être validées par l'institution. Le dernier chapitre de mon inédit insistait sur l'importance des rites (**VOL. 1, 225-238**), que Bourdieu n'hésite pas à investir d'une fonction de *magie sociale* : « Acte de magie sociale, le rite d'institution doit son efficacité symbolique au fait qu'il signifie à un homme ce qu'il est et ce qu'il a à être “deviens ce que tu es” » (Bourdieu 1982, résumé). Les rites nous font passer « du bon côté de la ligne », ils nous placent du côté des « élus » et non plus des « exclus » (Bourdieu 1982 : 61). C'est profondément vrai. Jusqu'à présent, c'est le diplôme de doctorat qui avait, à mes propres yeux, donné son sens à mon parcours, bien plus que l'obtention du concours d'Agrégation. L'habilitation représente une étape de la plus grande importance symbolique dans l'exercice des missions universitaires que j'assume aujourd'hui, avec le grade de Maître de Conférences « Hors Classe » (l'âge a ses privilèges !). Pour la fille de migrant khmer que je suis, elle constitue un rite de légitimation essentiel, qui vaudra tant pour la communauté scientifique que pour mon propre regard, les deux étant réciproques.

BIBLIOGRAPHIE

- ACHARD-BAYLE Guy et PAVEAU Marie-Anne (2008). « La linguistique “hors du temple” », *Pratiques, La linguistique populaire*, 139-140, 3-16.
- ADAM Jean-Michel (1997 [1992]). *Les textes, types et prototypes*, Paris, Nathan
- ADAM Jean-Michel (2005). *La linguistique textuelle : introduction à l'analyse textuelle des discours*, Paris, Armand Colin.
- ADAM Jean-Michel (2012). « Les problèmes du discours poétique selon Benveniste », *Semen*, 33, 25-54.
- ADAM Jean-Michel (2015). *Faire texte : frontières textuelles et opérations de textualisation*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté.
- ADAM Jean-Michel (2018). *Le paragraphe : entre phrases et texte*, Paris, Malakoff /Armand Colin.
- ADAM Jean-Michel et LAPLANTINE Chloé (2012). « Présentation ». *Les notes manuscrites de Benveniste sur la langue de Baudelaire*, *Semen*, 33, 9-24.
- ANGERMÜLLER Johannes, MAINGUENEAU Dominique et WODAK Ruth (éds.) (2014). *The discourse studies reader: main currents in theory and analysis*, Amsterdam, Philadelphia, Benjamins.
- ARMENGAUD Françoise, et Robert MISRAHI. « DIALOGUE ». *Encyclopædia Universalis*, consulté le 8 janvier 2019. <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/dialogue/>.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1992). « Repères dans le champ du discours rapporté », *L'Information Grammaticale*, 55, 38-42.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1993). « Repères dans le champ du discours rapporté (suite) », *L'Information Grammaticale*, 56, 10-15.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline (1995). *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, vol. I et II, Paris, Larousse.
- BAKTHINE Mikhaïl (1970). *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, traduit par Guy Verret, Lausanne, Éditions l'Âge d'homme
- BAKTHINE Mikhaïl (1978). *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard.
- BALLY Charles (1905). *Précis de stylistique : esquisse d'une méthode fondée sur l'étude du français moderne*, Genève, Eggimann.
- BALLY Charles (1951). *Traité de stylistique française*, Genève, Librairie Georg et Cie.
- BANFIELD Ann (1982). *Unspeakable sentences : narration and representation in the language of fiction*, Boston, Routledge & Kegan Paul.
- BARBERIS Jeanne-Marie (2007). « Présentation ». *Cahiers de praxématique. À la recherche des voix du dialogisme*, 49, 7-22, mis en ligne le 1^{er} janvier 2013, URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/931>

- BARTHES Roland (1984 [1974]). « Pourquoi j'aime Benveniste », *Le bruissement de la langue, Essais Critiques IV*, Paris, Seuil, 1984, 194-195.
- BERGER Eve (2014). « Méthode en première personne et rapport au corps Sensible : pour une pratique corporéifiée de la description », in N. Depraz (éd.), *Première, deuxième, troisième personne*, Bucarest, Zeta Books, 172-194.
- BENVENISTE Émile (1966). *Problèmes de linguistique générale I*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE Émile (1974). *Problèmes de linguistique générale II*, Paris, Gallimard.
- BENVENISTE Émile (2011). *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BERRENDONNER Alain (2002). « Portrait de l'énonciateur en faux naïf ». *Semen*, 15, URL : <http://journals.openedition.org/semen/2400>
- BERRENDONNER Alain (1981). « De l'ironie », *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit, 173-239.
- BERGOUNIOUX Gabriel (éd.) (2001). *La parole intérieure, Langue française*, 132.
- BERGOUNIOUX Gabriel (2001). « Esquisse d'une histoire négative de l'endophasie », *Langue française*, 132, *La parole intérieure*, 3-25.
- BERT Michel, BRUXELLES Sylvie, ETIENNE Carole, JOUIN-CHARDON Emilie, LASCAR Justine, MONDADA Lorenza, TESTON Sandra, et TRAVERSO Véronique (2010). « Grands corpus et linguistique outillée pour l'étude du français en interaction (plateforme CLAPI et corpus CIEL) ». *Pratiques. Linguistique, littérature, didactique, Interaction et corpus oraux*, 147-148, 17-34.
- BERTHOZ Alain (2009). *La simplicité*, Paris, Odile Jacob.
- BETTEN Anne et SCHIEWE Jürgen (éds.) (2011). *Sprache, Literatur, Literatursprache: linguistische Beiträge*, Berlin, E. Schmidt.
- BITBOL Michel, PETITMENGIN Claire (2013). « On the possibility and reality of introspection », *Kairos*, 6, 173-198.
- BONHOMME Marc (1998). *Les figures clés du discours*, Paris, Seuil, coll. Mémo.
- BONHOMME Marc (2005). *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Honoré Champion.
- BOOTH Wayne Clayton (1961). *The rhetoric of fiction*, Chicago/London, University of Chicago Press.
- BOURDIEU Pierre (1982). « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 43-1, 58-63. <https://doi.org/10.3406/arss.1982.2159>.
- BOUVERESSE Jacques (1971). « Langage ordinaire et philosophie », *Langages*, 21, 35-70.
- BOCK Bettina, FIX Ulla et LANGE Daisy (éds.) (2017). *Leichte Sprache im Spiegel theoretischer und angewandter Forschung*, Berlin, Franck & Timme.
- BOCK Bettina (2018). „Leichte Sprache“ – Kein Regelwerk. *Sprachwissenschaftliche Ergebnisse und Praxisempfehlungen aus dem LeiSA-Projekt*, <http://ul.qucosa.de/api/qucosa%3A31959/attachment/ATT-0/>
- BRAUD, Philippe, BACOT Paul, et LE BART Christian (2018). « La dimension symbolique de toute pratique sociale se situe dans une surcharge des connotations ». Entretien avec Philippe Braud par Paul Bacot et Christian Le Bart, *Mots. Les langages du politique*, 16, URL : <http://journals.openedition.org/mots/23085>
- BRES Jacques (2017). « Dialogisme, éléments pour l'analyse ». *Recherches en didactique des langues et des cultures. Les cahiers de l'Acedle*, 14-2, <https://doi.org/10.4000/rdlc.1842>.

- BUTOR Michel, (1992 [1964]). *Essais sur le roman*, Paris, Gallimard.
- CALAME-GRIAULE Geneviève (1965). *Ethnologie et langage : la parole chez les Dogons*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines ».
- CHARAUDEAU Patrick, et MAINGUENEAU Dominique (éds.) (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil.
- CHARLENT Marie-Thérèse (2003). « L'autonymie du discours direct », in *Parler des mots, le fait autonymique en discours*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 153-161.
- CHATMAN Seymour Benjamin (1987). *Story and discourse : narrative structure in fiction and film*. Ithaca (N.Y.), Cornell University Press.
- COHN Dorrit (1981 [1978]). *La transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, traduit par Alain Bony, Paris, Seuil.
- COLAS-BLAISE Marion, PERRIN Laurent et TORE Gian Maria (éds.) (2016). *L'énonciation aujourd'hui : un concept clé des sciences du langage*, Limoges, Lambert-Lucas.
- COUDURIER Beate et PERENNEC Marie-Hélène (éds.) (2005). *Reformulation(s)*, *Cahiers d'Études Germaniques*, 49.
- CULIOLI Antoine (1973). « Sur quelques contradictions en linguistique », *Communications*, 20, 83-91.
- DANON-BOILEAU Laurent (1994). « La personne comme indice de modalité », *La personne, Faits de langues*, 3, 159-67.
- DELAMOTTE-LEGRAND Régine (1999). « La personne langagière », in Pretceille M., Porcher L. (éds), « Éthique, communication et éducation », *Le français dans le monde*, numéro spécial, 44-57.
- DEL LUNGO Andrea (2003). *L'incipit romanesque*, Paris, Seuil.
- DEPRAZ Natalie, Varela Francisco J., & Vermersch Pierre (2003). *On Becoming Aware: A Pragmatics of Experiencing*, Amsterdam, John Benjamins Publishing.
- DEPRAZ Natalie, Varela Francisco J., & Vermersch Pierre (2011). *À l'épreuve de l'expérience. Pour une pratique phénoménologique*, Vrin.
- DEPRAZ Natalie (éd.) (2014). *Première, deuxième, troisième personne*, Bucarest, Zeta Books.
- DRLAV. *Revue de linguistique* (1984). *La ronde des sujets*, 30, Paris, Centre de recherche de l'Université de Paris-VIII.
- DOLTO Françoise (1994), *Tout est langage*, Paris, Gallimard, Folio Essais.
- DUCROT Oswald (1984). *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- DUFAYE Lionel et GOURNAY Lucie (2013). *Benveniste après un demi-siècle : regards sur l'énonciation aujourd'hui* [Colloque international tenu à l'Université Paris-Est Marne-la-Vallée les 24 et 25 novembre 2011], Paris, Ophrys.
- DUJARDIN Edouard (2001 [1887]). *Les Lauriers sont coupés*, Paris, Garnier-Flammarion.
- DUJARDIN Edouard (1931). *Le Monologue intérieur*, Paris, Messein.
- DURRER Sylvie (1994). *Le Dialogue romanesque, Style et structure*, Genève, Droz, coll. « Histoire des idées et critique littéraire ».
- ECO Umberto (1985). *Lector in Fabula ou La coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset.
- Faits de langues* (1994). *La Personne*, 3.

- FIX Ulla (2010). « Literaturwissenschaft und Linguistik. Das Projekt Lili aus heutiger linguistischer Sicht », *Journal of Literary Theory*, 4.1, 19-40.
- FLUDERNIK Monika (1993). « Second-person fiction. Narrative *You* as addressee and/or protagonist », *Arbeiten aus Anglistik und Amerikanistik*, 18, 217-247.
- FLUDERNIK Monika (1994). « Introduction : Second-person narrative and related issues », *Style*, 28 (3), 281-311.
- FOESSEL, Michaël, Jean Ladrière, et Yves Gingras. « CONNAISSANCE ». *Encyclopædia Universalis*. Consulté le 5 décembre 2018. <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/connaissance/>.
- FOUCAULT Michel (1971). *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard.
- FRIEDEMANN Käte (1965 [1910]). « Die Rolle des Erzählers in der Epik », Volker Klotz (éd.), *Zur Poetik des Romans*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 162-196.
- FRISCH Max (1966). *Le Désert des miroirs*, traduit par André Cœuroy, Paris, Gallimard.
- FRISCH Max (1975) [1964]. *Mein Name sei Gantenbein*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- FRISCH Max (1996 [1964]). « Ich schreibe für Leser. Antworten auf vorgestellte Fragen », *Gesammelte Werke in zeitlicher Reihenfolge, Jubiläumsausgabe in sieben Bänden*, Frankfurt am Main, suhrkamp, 5. Bd, 323-334.
- GENETTE Gérard (1972). *Figures III*, Paris, Seuil.
- GENETTE Gérard (1981 [1966]). « Frontières du récit », *Communications*, 8, Paris, Seuil, 158-169.
- GENETTE Gérard (1983). *Nouveau discours du récit*, Paris, Seuil.
- GENETTE Gérard (1999). « L'autre du même », *Figures IV*, Paris, Seuil, 101-107.
- GENETTE Gérard (2006). *Bardadrac*, Paris, Seuil.
- GREIN Marion (2013), *Neurodidaktik. Grundlagen für Sprachlehrende*, Ismanig, Hueber Verlag.
- GUILLAUME Gustave (1988). *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume. 8. III, 1947-1948. Série C. Grammaire particulière du français et grammaire générale*, édité par Roch Valin, Walter Heal Hirtle et André Joly, Québec, Presses de l'Université Laval et Lille, Presses de l'Université de Lille.
- GOFFMAN Erving (1981). *Forms of Talk*, Oxford, Basil Blackwell.
- GRUPE 2040 (2008). « Penser les catastrophes ». *Le temps des catastrophes, Esprit*, 3, URL : http://esprit.presse.fr/tous-les-numeros/le-temps-des-catastrophes/2008_3/4.
- ISER Wolfgang (1976). *Der Akt des Lesens. Theorie ästhetischer Wirkung*, München, Fink.
- HABERT, Benoît, Adeline Nazarenko, et André Salem (1997). *Les linguistiques de corpus*, Paris, Armand Colin.
- HABERT Benoît (2000). « Des corpus représentatifs : de quoi, pour quoi, comment ? » *Cahiers de l'Université de Perpignan, Linguistique sur corpus. Études et réflexions*, 31, 11-58.
- HABERT Benoît (2005). *Instruments et ressources électroniques pour le français*, Paris/Gap, Ophrys.
- HABSCHEID Stephan, KOCH Lars (2014). « Einleitung: Katastrophen, Krisen, Störungen », *LiLi. Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 173, 5-13.
- HAGEGE Claude (1985). *L'homme de paroles : contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, Fayard.
- HAGEGE Claude (2009). *Dictionnaire amoureux des langues*, Paris, Plon/Odile Jacob.

- HAMBURGER Käte (1968). *Die Logik der Dichtung*, Stuttgart, Klett.
- HAMBURGER Käte (1986). *Logique des genres littéraires*, traduit par Pierre Cadiot, Paris, Seuil.
- HERACLITE (2017). *Fragments recomposés : présentés dans un ordre rationnel*, traduit et présenté par Marcel Conche, Paris, Presses universitaires de France/Humensis.
- HJELMSLEV Louis (1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*, traduit par Annick Wewer, Anne-Marie Léonard et Una Canger, Paris, Minuit.
- HJELMSLEV Louis (1972). *La catégorie des cas : étude de grammaire générale*, Munich, Fink.
- JACQUES Francis (1979). *Dialogiques : recherches logiques sur le dialogue*, Paris, Presses universitaires de France.
- JAUSS Hans Robert (1970). *Literaturgeschichte als Provokation*, Frankfurt am Main, Suhrkamp.
- JOLY André (1994). « Éléments pour une théorie générale de la personne », *Faits de langues*, 3, 45-54.
- JOUSSE Marcel (1975). *L'anthropologie du geste 2, La manducation de la parole*, Paris, Gallimard.
- KAYSER Wolfgang (1965). « Wer erzählt den Roman ? », Volker Klotz (éd.), *Zur Poetik des Romans*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 197-216.
- KAYSER Wolfgang (1970). « Qui raconte le récit ? », *Poétique*, 4, 498-510.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (1980). *L'énonciation : de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (2001). *Les actes de langage dans le discours : théorie et fonctionnement*, Paris, Nathan.
- KOREN Roselyne (2013). « Introduction ». *Argumentation et Analyse du Discours. Analyses du discours et engagement du chercheur*, 11, URL : <http://journals.openedition.org/aad/1571>
- KURODA Shigeyuki (1973). « Where Epistemology, Style and Grammar meet: A Case Study from the Japanese », in S. R. Anderson et P. Kiparski (éds.), *A Festschrift for Morris Halle*, New-York, Holt, Rinehart et Winston, 377-391.
- LE BRETON David (2006). « Corps », in Sylvie Mesure et Patrick Savidan (éds.), *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Quadrige Dicos poche /Presses universitaires de France.
- LEGALLOIS Dominique (2017). « Les motifs lexico-grammaticaux : une nouvelle approche en stylistique », in *Stylistique et méthode*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 135-150.
- LEON Jacqueline (2015). *Histoire de l'automatisation des sciences du langage*, Lyon, ENS Éditions.
- LINKE Angelika et NUSSBAUMER Markus (2000). « Rekurrenz », in *Text- und Gesprächslinguistik : ein internationales Buch zeitgenössischer Forschung*, vol. 16.1, Berlin, New-York, De Gruyter, 305-315.
- LONDEI Danièle, MOIRAND Sophie, REBOUL-TOURE Sandrine, et REGGIANI Licia (éds.) (2013). *Dire l'événement: langage mémoire société*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- MAINGUENEAU Dominique, COSSUTTA Frédéric (1995). « L'analyse des discours constituants », *Langages*, 117, 112-125.
- MAINGUENEAU Dominique (1998). *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- MAINGUENEAU Dominique (2004). *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin.

- MAINGUENEAU Dominique (2007). *Linguistique pour le texte littéraire*, 4^e édition, Paris, Armand Colin.
- MAINGUENEAU Dominique (2017). « Parcours en analyse du discours, Towards Discourse Analysis », *Langage et société*, 160-161, 129-143.
- MACLEOD Miles (2018). « What makes interdisciplinarity difficult? Some consequences of domain specificity in interdisciplinary practice », *Synthese*, 195-2, 697-720.
- MAGRI Véronique (2018). « Marqueurs de reformulation : exploration outillée et contrastive dans deux corpus narratifs », *Langages*, 212, 35-50.
- MAGRI-MOURGUES Véronique (2015). « L'anaphore rhétorique dans le discours politique. L'exemple de N. Sarkozy », *Semen*, 38, URL : <http://journals.openedition.org/semen/10319>
- MAGRI-MOURGUES Véronique et RABATEL Alain (éds.) (2015a). *Répétitions et genres, Le discours et la langue*, 7.2.
- MAGRI-MOURGUES Véronique et RABATEL Alain (2015b). « Quand la répétition se fait figure », *Semen*, 38, URL : <http://journals.openedition.org/semen/10285>
- MAUSS Marcel (1991 [1938]). « Une catégorie de l'esprit humain : la notion de personne, celle de "moi" », *Sociologie et Anthropologie*, Paris, Presses Un, coll. « Quadrige », 331-362.
- MAYAFFRE, Damon (2010). « Vers une herméneutique matérielle numérique. Corpus textuels, Logométrie et Langage politique. Mémoire pour l'habilitation », <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00655380>.
- MAYAFFRE Damon (2012). *Le discours présidentiel sous la V^e République. Chirac, Mitterrand, Giscard, Pompidou, de Gaulle*, Paris, Presses de Sciences Po.
- MAYAFFRE Damon (2015). « L'anaphore rhétorique. Figure des figures du discours électoral de Nicolas Sarkozy », *Pratiques* 165-166, mis en ligne le 1^{er} octobre 2015, consulté le 8 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2418>
- MESURE Sylvie et SAVIDAN Patrick (2006). *Dictionnaire des sciences humaines*, Paris, Quadrige Dicos poche / Presses universitaires de France.
- MILNER (1978). *L'Amour de la langue*, Paris, Seuil.
- MORGENSTERN Aliyah (2006). *Un Je en construction: genèse de l'auto-désignation chez le jeune enfant*, Paris, Ophrys, Bibliothèque de Faits de langues.
- MORIN Edgar (1990). *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ESF éditeur.
- MUCCHIELLI Alex (2004). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*, 2^e édition mise à jour et augmentée, Paris, Armand Colin.
- MÜLLER Herta (2001). *Heimat ist das, was gesprochen wird (Homeland Is What Is Said)*, Blieskastel, Gollenstein.
- MÜLLER Herta (2011). *Immer der selbe Schnee und immer der selbe Onkel*, München, Carl Hanser Verlag.
- NOWAKOWSKA Aleksandra et SARALE Jean-Marc éd. (2011). « Le dialogisme : histoire, méthodologie et perspectives d'une notion fortement heuristique », *Cahiers de praxématique*, n° 57, 9-20, URL : <http://journals.openedition.org/praxématique/1749>
- ÖZDAMAR, Emine Sevgi (1998). *Die Brücke vom goldenen Horn. Roman*, Köln, Kiepenheuer & Witsch.
- PATRON Sylvie (2009). *Le narrateur : introduction à la théorie narrative*, Paris, Armand Colin.

- PAVEAU Marie-Anne et ROSIER Laurence (2005). « Éléments pour une histoire de l'analyse du discours. Théories en conflit et ciment phraséologique », URL : <http://www.johannes-angermuller.net/deutsch/ADFA/paveaurosier.pdf>
- PAVEAU Marie-Anne (2011). « L'analyse linguistique du texte littéraire. Une fausse évidence », *Le français aujourd'hui*, 175, 83-94.
- PAVEAU Marie-Anne (2013). *Langage et morale. Une éthique des vertus discursives*, Limoges, Lambert-Lucas.
- PAVEAU Marie-Anne (2014). « L'alternative quantitatif/qualitatif à l'épreuve des univers discursifs numériques », *Corela. Cognition, représentation, langage*, n° HS-15, URL : <http://journals.openedition.org/corela/3598>
- PERENNEC Marcel (2002). *Sur le texte : énonciation et mots du discours en allemand*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
- PERENNEC Marie-Hélène (1992). « Les techniques du discours rapporté dans la nouvelle d'Ingeborg Bachmann "Simultan" », *Systèmes interactifs. Mélanges en l'honneur de Jean David.*, Metz, Klincksieck, 323-333.
- PERENNEC Marie-Hélène (éd.) (1999). *Textlinguistik: An- und Aussichten, Cahiers d'Études Germaniques*, 37.
- PERENNEC Marie-Hélène (2008). « Rhetorische und stilistische Praxis der Neuzeit in Frankreich », *Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft*, Bd. Rhetorik und Stilistik, 487-506.
- PETITMENGIN Claire, BITBOL Michel (2009). « The Validity of First-Person Descriptions as Authenticity and Coherence », *Journal of Consciousness Studies*, 16, 11-12, 363-404.
- PHILIPPE Gilles (1997). *Le discours en soi. La représentation du discours intérieur dans les romans de Sartre*, Paris, Honoré Champion.
- PHILIPPE Gilles, éd. (2000). « L'ancrage énonciatif des récits de fiction. Présentation ». *Langue française*, 128, 3-8.
- PHILIPPE Gilles (2000). « Les divergences énonciatives dans les récits de fiction ». *Langue française*, 128, 30-51.
- RABATEL Alain (2001). « Les représentations de la parole intérieure », *Langue française*, 132, *La parole intérieure*, 72-95.
- RABATEL Alain (2003). « Les verbes de perception en contexte d'effacement énonciatif : du point de vue représenté aux discours représentés », *Travaux de linguistique*, 46, 49-88.
- RABATEL Alain (2004). « L'effacement énonciatif dans les discours rapportés et ses effets pragmatiques », *Langages*, 156, 3-17.
- RABATEL Alain (2005a). « La part de l'énonciateur dans la co-construction interactionnelle des points de vue », *Marges Linguistiques*, M.L.M.S. Publisher, 115-136, [en ligne], [〈halshs-00433337〉](http://halshs-00433337)
- RABATEL Alain (2005b). « Les postures énonciatives dans la co-construction dialogique des points de vue : coénonciation, surénonciation, sousénonciation », in *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, De Boeck Supérieur, 95-110.
- RABATEL Alain (2007). « Les enjeux des postures énonciatives et de leur utilisation en didactique », *Éducation et didactique*, 1-2, 89-116.

- RABATEL Alain (2011). « Sur les concepts de narrateur et de narratologie non communicationnelle », *Littérature*, 163, 108-38.
- RABATEL Alain (2012). « Ironie et sur-énonciation », *Vox Romanica*, Francke/Narr, 42-76.
- RABATEL, Alain (2013a). « Humour et sous-énonciation (vs ironie et sur-énonciation) ». *L'information grammaticale*, 137, 36-42.
- RABATEL Alain (2013). « L'engagement du chercheur, entre "éthique d'objectivité" et "éthique de subjectivité" », *Argumentation et analyse de discours*, 11, URL : <http://journals.openedition.org/aad/1526>
- RABATEL Alain (2017). *Pour une lecture linguistique et critique des médias : empathie, éthique, point(s) de vue*, Limoges, Lambert-Lucas.
- RABATEL Alain et MAGRI-MOURGUES Véronique (2015). « Répétitions, figures de répétition et effets pragmatiques selon les genres », *Le discours et la langue*, 7.2, 7-22.
- REUTNER Ursula et SCHAFFROTH Elmar (éds.) (2013). *Political correctness*, Frankfurt am Main: Peter Lang.
- RASTIER François (2011). *La mesure et le grain*, Paris, Honoré Champion.
- RASTIER François (2015). *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres.
- RASTIER François (2016). *De l'essence double du langage et le renouveau du saussurisme*, Limoges, Lambert-Lucas.
- REY-DEBOVE Josette (1985). « Le métalangage en perspective », *Métalangue, métadiscours, métacommunication, DRLAV. Revue de linguistique*, 32, Paris, Centre de recherche de l'Université de Paris-VIII, 21-32.
- ROSIER Laurence (1999). *Le discours rapporté : histoire, théories, pratiques*, Paris, Bruxelles, Duculot.
- SACRISTE Valérie (2014). « Le métier d'enseignant-chercheur au prisme de ses contradictions », *Sociologies pratiques*, 2014/3 (HS 1), 53-63.
- SARRAUTE Nathalie (1983 [1950-1956]). *L'Ère du soupçon. Essais sur le roman*, Paris, Gallimard.
- SAUSSURE Ferdinand de (1971). *Les mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.
- SAUSSURE Ferdinand de (1995 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SAUSSURE Ferdinand de (2002). *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard coll. Bibliothèque de philosophie.
- SAUSSURE Ferdinand de (2011). *Science du langage : de la double essence du langage et autres documents du ms. BGE Arch. de Saussure 372*, Genève, Librairie Droz, coll. Publications du Cercle Ferdinand de Saussure.
- SAUSSURE Ferdinand de (2013). *Anagrammes homériques*, Limoges, Lambert-Lucas.
- SCHAEFFER Jean-Marie (1999). *Pourquoi la fiction ?* Paris, Seuil.
- SIESS Jürgen et VALENCY Gisèle (2002). *La double adresse*, Paris, Lharmattan.
- SCHMID Wolf (2013). « Implied Reader », P. Hühn et al. (eds.), *The living Handbook of Narratology*, Hamburg, Hamburg University Press, URL = hup.sub.uni-hamburg.de/lhn/index.php?title=Implied Reader&oldid=2015.
- SCHNITZLER Arthur (2006 [1901]). *Leutnant Gust, Die großen Erzählungen*, Arthur Schnitzler, Stuttgart, Reclam, 7-47.

- SCHNITZLER Arthur (2006 [1924]). *Fräulein Else*. In *Die großen Erzählungen*, Arthur Schnitzler, Stuttgart, Reclam, 49-127.
- SEARLE John R (1982). *Sens et expression : études de théorie des actes de langage*, traduit par Joëlle Proust, Paris, Minuit.
- SORLIN Sandrine (2015). « Breaking the fourth wall. The pragmatic functions of the second person pronoun in *House of Cards* », *The Pragmatic of Personal Pronouns*, Laure Gardelle et Sandrine Sorlin (éds.), Amsterdam/Philadelphia, Benjamins, 125-146.
- SPERBER Dan et WILSON Deirdre (1989). *La pertinence : communication et cognition*, traduit par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Paris, Minuit.
- SPIELHAGEN Friedrich (1965 [1883]). « Der Ich-Roman », *Zur Poetik des Romans*, Volker Klotz (éd.), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 319-338.
- SUHR Stephanie et JOHNSON Sally (2016). « Re-Visiting 'PC': Introduction to Special Issue on "Political Correctness" » *Discourse & Society*, <https://doi.org/10.1177/0957926503014001926>.
- TANNEN Deborah (1987). « Repetition in Conversation: Towards a Poetics of Talk », *Language*, 63-3, 574-605.
- TANNEN Deborah (1994). *Talking voices : repetition, dialogue, and imagery in conversational discourse*, Reprint, Cambridge, Cambridge Univ. Press.
- TESTENOIRE Pierre-Yves (2013). *Ferdinand de Saussure à la recherche des anagrammes*, Limoges, Lambert-Lucas.
- VION Robert (2001). « 'Effacement énonciatif' et stratégies discursives » dans *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Gap/Paris, Ophrys, 331-354.
- VION Robert (2004). « Modalités, modalisations et discours représentés ». *Langages*, 156, 96-110.
- VUILLAUME Marcel (1990). *Grammaire temporelle des récits*, Paris, Minuit.
- VUILLAUME Marcel (1991). « Die doppelbödige Zeit der erzählten Welt », *Temporale Bedeutungen. Temporale Relationen*, Tübingen, Stauffenburg, 179-190.
- WEINRICH Harald (1970). *Linguistik der Lüge. Kann Sprache die Gedanken verbergen*, édité par Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung, Heidelberg, Schneider.
- WEINRICH Harald (1971). *Tempus: besprochene und erzählte Welt*, Stuttgart, Kohlhammer.
- WEINRICH Harald (1973). *Le temps : le récit et le commentaire*, traduit par Michèle Lacoste. Paris, Seuil.
- WEINRICH Harald (1986). « Petite xénologie des langues étrangères », *Communications*, 43, 187-203.
- WEINRICH Harald *et al.* (1993). *Textgrammatik der deutschen Sprache*, Mannheim, Dudenverlag.
- WITTGENSTEIN Ludwig, 1993 [1922], *Tractatus logico-philosophicus*, traduit par Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard.
- WOLF Christa (1981 [1979]). *Kein Ort. Nirgends*, Darmstadt und Neuwied, Luchterhand.
- WOLF Christa (1983). *Voraussetzungen einer Erzählung: Cassandra : Frankfurter Poetik-Vorlesungen*, Darmstadt und Neuwied, Luchterhand.
- ZEITER Anne-Christel (2018). *Dans la langue de l'autre : se construire en couple mixte plurilingue*, Lyon, ENS Éditions.

SOMMAIRE

Par souci de lisibilité, j'ai reproduit ici le sommaire des articles cités dans cette synthèse, qui sont réunis dans le volume 3. La pagination est celle du volume 3. Les titres soulignés en gras renvoient à des articles collaboratifs, les références complètes sont données dans la bibliographie générale qui figure à la fin du volume 3.

Articles dans des revues et chapitres d'ouvrages

1. (1994). « Expérimentation et contraintes narratives : représentation graphique des jeux avec le temps dans *Kassandra* de Christa Wolf » 7
2. (1999). « “Wer spricht?” Über Tempora, Pronomina und Grenzverwischungen in Christa Wolfs *Kein Ort. Nirgends* » 17
3. (2002). « De l'usage du discours indirect dans la nouvelle *Die Marquise von O...* de Kleist » 27
4. (2004). « La fausse simplicité du discours direct dans le dialogue romanesque : fonctions de la parole alternée » 41
5. (2005a). « Récit, répétition, variation » 51
6. (2005b). « Ich und Er : vom Schreiben in der Ich-Form, oder über die Kunst, seinen Leser zu duzen. Zur Kommunikationssteuerung durch Pronomina » 59
7. (2006). « Wie redet der Autor seinen Leser an? Personaldeixis und Mehrfachadressierung in der Fiktion » 75
8. (2007). « Apposition et narration : l'exemple de *Das Bettelweib von Locarno* de Heinrich von Kleist » 85
9. (2008a). « Temporale Adverbiale im Vorfeld : Überlegungen zum Verhältnis von Wortstellung und Temporalität » 97
10. (2008b). « Thomas Bernhard, la répétition impertinente ou le refus de reformulation : l'exemple du récit autobiographique *La cave* » 107
11. (2008c). « **Regards croisés sur la répétition chez Beckett et dans le langage de l'enfant** ». avec Aliyah Morgenstern 117
12. (2009). « Comment finir ? La fin et l'après-la-fin dans les récits de fiction » 127
13. (2010). « **Legitimierungsstrategien in der populären Presse. Über den Gebrauch von direkter Rede und Apposition(en) in der *Bildzeitung*, avec Marie-Laure Durand** » 135

14. (2011a). « Traduire ou ne pas traduire les répétitions ».....	165
15. (2011b). « Mein Ende ist mein Anfang. Wiederholung und Zeitstruktur in der Erzählung »	177
16. (2012a). « Composition nominale et répétition chez Thomas Bernhard ».....	191
17. (2012b). « Introduction », In : <i>Fabriques de la langue</i> , avec Kostas Nassikas et Caroline Rossi	197
18. (2012c). « Évoquer, invoquer, survivre. <i>Je sais que tu reviendras</i> ».....	209
19. (2013). « Sprachmagie und Sprachgrenzen. Zu Wort-und Satzwiederholungen in Herta Müllers <i>Atemschaukel</i> »	227
20. (2014). « “Eine Sprache für das Unsagbare finden”. Über lexikalische Wiederholungen in <i>Atemschaukel</i> », avec Dominique Dias	237
21. (2015a). « How do person deictics construct roles for the reader? The unusual case of an ‘unratified reader’ in Schnitzler’s <i>Lieutenant Gustl</i> and <i>Fräulein Else</i> »	249
22. (2015b). « Anaphore, épiphore & Co. La répétition réticulaire »	263
23. (2015c). « Les figures de syntaxe de la répétition revisitées »	273
24. (2016a). « Répéter pour persuader. Les formes-sens de la répétition dans l’argumentation »	291
25. (2016b). « Répétition et cohésion rythmique dans les discours politiques ».....	301
26. (2016c). « “Toute répétition est en principe faute de style” . Infraction et répétition lexicale »	313
27. (2017a). « Das klare Geheimnis der Wiederholung am Beispiel von Herta Müllers Roman <i>Atemschaukel</i> ».....	323
28. (2017b). « Quand les syntagmes se font paradigmes. La cohésion rythmique de la répétition ».....	343
29. (2017c). « Der besondere Einsatz sprachlicher Mittel im literarischen Erzähltext. Das Beispiel der Personalpronomen ».....	361
30. (2017d). « Comment en est-on arrivé là ? Avant-Propos », <i>Crises et catastrophes. De la mise en discours à l’argumentation</i> , avec Marie-Laure Durand et Michel Lefèvre.	375
31. (2017e). « <i>Je suis Charlie</i> . Analyse énonciative et pragmatique d’un slogan de crise »	383
32. (2018). « Unités de sens, unités de son. Les figures rythmiques de la répétition » .	395

33. (2019a). « La litanie à travers les genres de discours ».....	415
34. (2019b). « La répétition figurale : une signifiante incarnée »	431
35. (à paraître en 2020). « Quelle est la place du lecteur dans la monologue intérieur ? Le cas de deux nouvelles de Schnitzler ».....	443
En lecture	
36. « L’humour noir en texte. Jeux de feintise et postures énonciatives ».....	453
Articles à vocation pédagogique	
Les numéros 37 et 38 sont des comptes rendus, non photocopiés, les articles 39 à 42 sont des explications de texte grammaticales, disponibles en ligne sur le site de <i>La Clé des langues</i> , et dont seules sont imprimées les premières pages. Se reporter pour les consulter à leurs adresses URL :	
39.(2008d) Les connecteurs, extrait de <i>Brief an den Vater</i> de Kafka », http://cle.ens-lyon.fr/allemand/langue/linguistique-textuelle/les-connecteurs-extrait-de-brief-an-den-vater-de-kafka	469
40. (2009b) La première place dans les énoncés, extrait de <i>Jud Süß</i> de Feuchtwanger », http://cle.ens-lyon.fr/allemand/langue/langue-et-normes/la-premiere-place-dans-les-enonces	471
41. (2011c) Nom et verbe dans un extrait de <i>Atemschaukel</i> de Herta Müller », http://cle.ens-lyon.fr/allemand/langue/linguistique-et-didactique/nom-et-verbe-extrait-de-atemschaukel-de-herta-myller	473
42. (2015d). Au-delà de l’anaphore rhétorique. Figures de répétition et textualisation », http://cle.ens-lyon.fr/allemand/langue/linguistique-textuelle/au-dela-de-l-anaphore-rhetorique-figures-de-repetition-et-textualisation 475	
Co-direction d’ouvrages et de numéros de revue	477
43. Baldauf, Heike, Jacques Poitou et Emmanuelle Prak-Derrington (2010b) (éds.), <i>Histoires de textes. Mélanges pour M.-H. Pérennec</i> , EA LCE, Université Lumière Lyon 2	479
44. Nassikas Kostas, Emmanuelle Prak-Derrington et Caroline Rossi (2012d) (éds.) <i>Fabriques de la langue</i> , Paris, PUF.	483
45. Durand Marie-Laure, Michel Lefèvre et Emmanuelle Prak-Derrington (2017f) (éds.), <i>Cahiers d’Études Germaniques</i> , n°73, <i>Crises et catastrophes. De la mise en discours à l’argumentation</i>	491
Bibliographie	495

